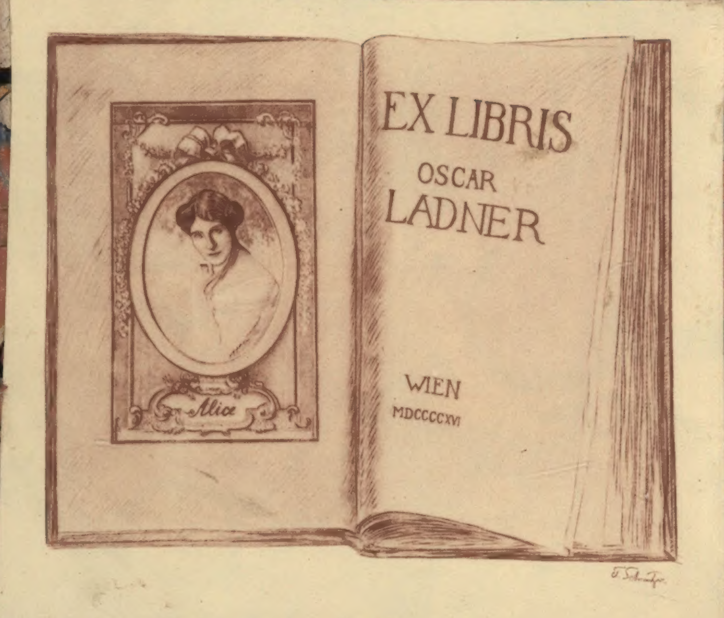
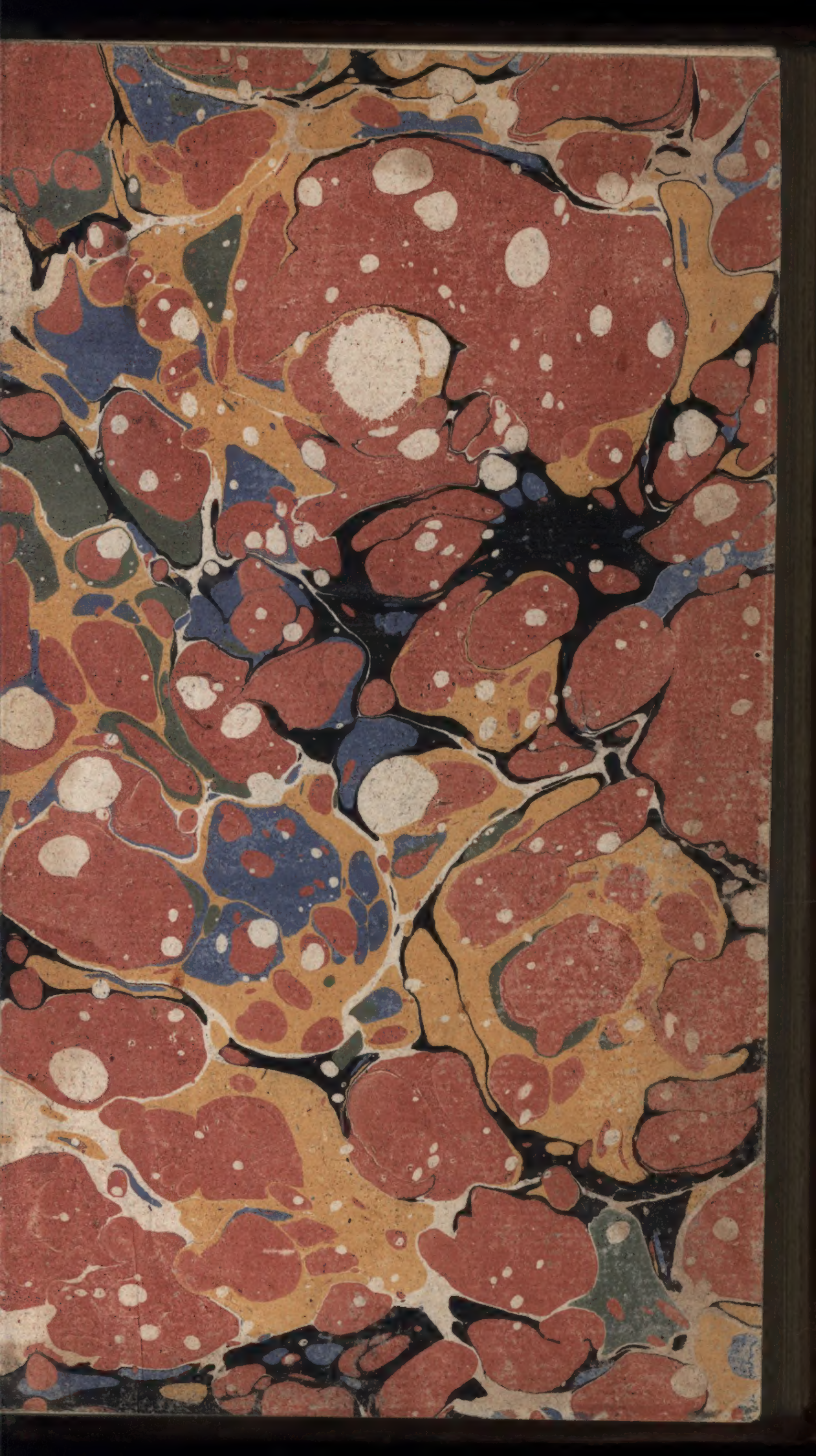
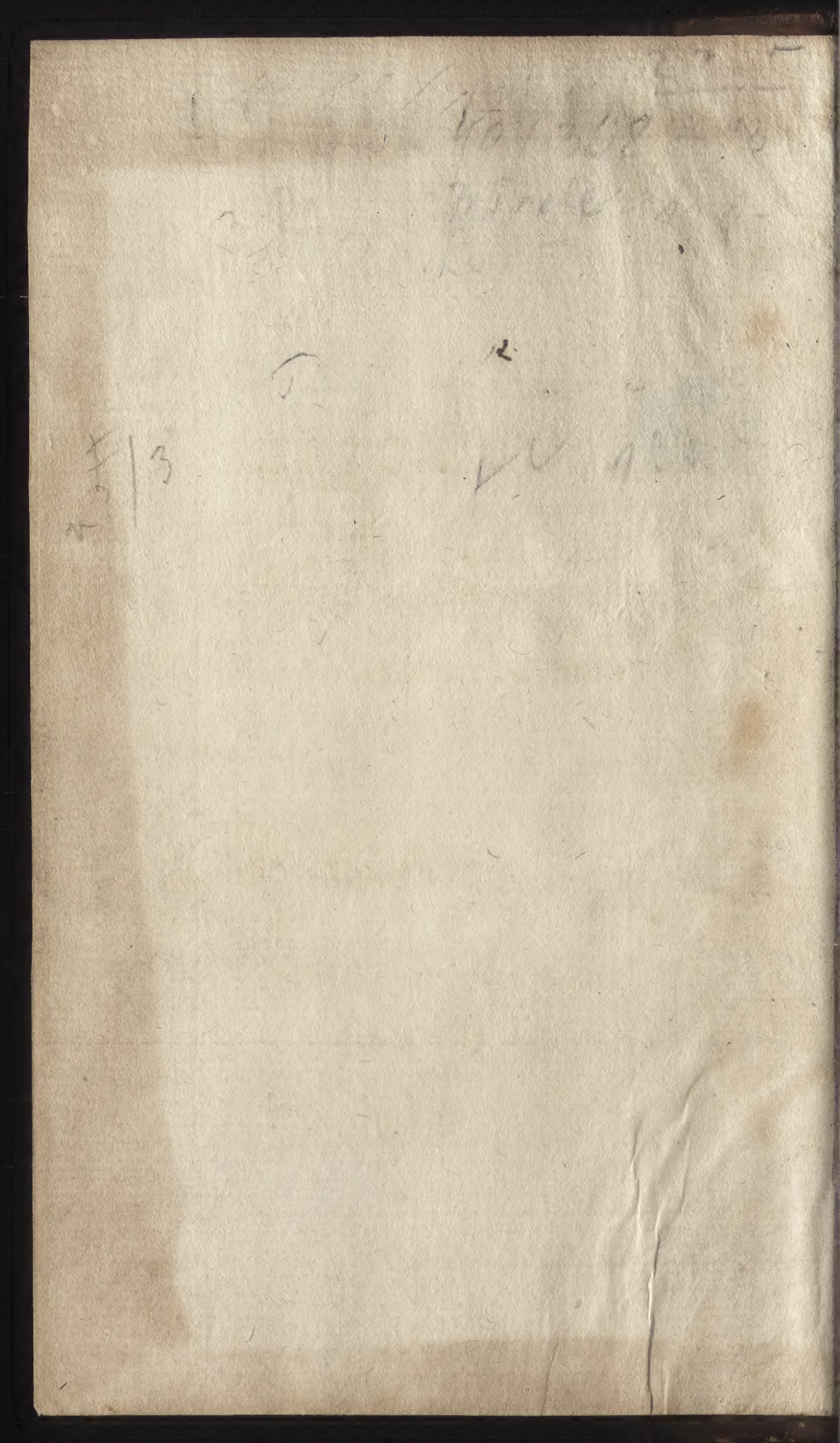




Alice
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI





DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

TOME PREMIER.

Se trouve

A BALE, chez DECKER.

A BRESLAW, chez G. TH. KORN.

A METZ, chez COLLIGNON.

A STRASBOURG, chez FR. G. LEVRAULT.

A S.-PÉTERSBOURG, chez ALICI et C^{NIE}.

A VIENNE, chez J. V. DEGEN.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, libraire, rue du Battoir, n°16.

AN VII. (1799.)

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

Lorsque dans la vie de Cervantes, imprimée à la tête de Galatée, j'ai jugé sévèrement la traduction françoise de don Quichotte, je n'avois point le projet d'en essayer une nouvelle. Depuis que j'ai succombé à cette tentation, il ne m'est plus permis de parler de la traduction ancienne. Elle existe ; et, quel que soit le jugement que l'on porte de la mienne, don Quichotte dans notre langue méritoit plus d'un traducteur.

Le principal but de mon travail à été l'espoir de faire sentir une vérité qui ne me semble pas assez connue ; c'est que don Quichotte, indépendamment de sa gaieté, de son comique, est rempli de cette philosophie naturelle qui, en livrant au ridicule de vains préjugés, n'en respecte que plus

la saine morale. Tout ce que dit le héros, lorsqu'il ne parle pas de chevalerie, semble dicté par la sagesse pour faire aimer la vertu; son délire même n'est qu'un amour mal entendu de cette vertu. Don Quichotte est fou dès qu'il agit, il est sage dès qu'il raisonne; et comme il est toujours bon, on ne cesse point de l'aimer; on rit de lui, et l'on s'y intéresse; on le sait insensé, et on l'écoute. Cervantes est peut-être le seul homme qui, par une invention aussi neuve, aussi différente de tout ce que l'on connoissoit, ait forcé ses lecteurs de suivre long-temps, sans se fatiguer, les actions d'un extravagant dont on se moque sans cesse, et qu'on ne peut jamais mépriser, dont on plaint toujours le délire, et dont on admire souvent la raison [1].

---

(1) « De tous les livres que j'ai lus, don Qui- « chotte est celui que j'aimerois mieux avoir fait. » S.-Evremond, lettre au maréchal de Créquy.

Je n'ignore point que plusieurs personnes d'esprit et de goût aiment peu ce livre célebre. Je n'ai pas besoin de leur démontrer qu'un ouvrage traduit tant de fois dans toutes les langues de l'Europe, et par-tout avec un succès égal, renferme nécessairement un très éminent mérite : mais je voudrois que ma traduction pût leur donner une idée de cette réunion si rare de la morale et de la gaîeté, de la finesse et du naturel, de l'imagination la plus brillante, et de la diction la plus pure. Je voudrois encore rappeler à ces personnes si difficiles que Cervantes écrivoit au seizieme siecle, lorsque le goût de la scholastique régnoit encore dans toute l'Europe, lorsque les nations les plus policées ne lisoient que les monstrueux romans de chevalerie, et que les François n'avoient pas même leur Astrée. Cette réflexion, ce me semble, doit inspirer quelque ad-

miration pour l'homme qui inventa dès-lors le personnage si original de Sancho, les intéressants épisodes de Dorothée, du Captif, du touchant Cardenio, modele depuis imité par le peintre de Clémentine; pour l'auteur qui remplit son livre de caracteres tous différents quoique presque tous aimables, et qui, sachant si bien nous attendrir lorsqu'il lui plaît, sait encore nous donner des leçons de vertu, et nous faire rire long-temps sans jamais risquer d'alarmer la pudeur la plus délicate.

En abrégeant des éloges suspects dans la bouche d'un traducteur, je me hâte de convenir que l'on peut être rebuté par quelques plaisanteries prolongées ou répétées, par quelques tableaux peu agréables. Cervantes n'a pas toujours échappé au goût de son siecle, et celui de sa nation n'est pas en tout point ressemblant au nôtre.

D'ailleurs il m'est bien démontré que Cervantes fit d'un seul jet la premiere partie de son ouvrage, sans même se donner la peine de relire ses brouillons. Beaucoup d'oublis de sa part prouvent jusqu'à l'évidence cette assertion [1]. N'espérant point faire passer dans ma langue les continuelles beautés qui compensent si fort ces taches légeres, j'ai cru devoir les affoiblir,

(1) Dans le chapitre V, la gouvernante dit au curé que don Quichotte est absent depuis six jours : il n'est parti que de la veille. Au chapitre VII, Sancho appelle sa femme JEANNE GUTTIERES : dans tout le reste de l'ouvrage elle s'appelle THÉRESE. Sancho, dans le commencement, ne dit presque point de proverbes. Au chapitre XXIII, Ginès de Passamont vole l'âne de Sancho ; et à la page suivante Sancho suit son maître monté sur son âne. Le temps, les époques, ne sont presque point observés. Je pourrois citer plusieurs autres distractions, dont je me suis permis de réparer quelques unes, et qui ont été relevées avec impartialité par le savant auteur espagnol de l'ANALYSE DE DON QUICHOTTE.

en adoucissant certaines images, en changeant quelquefois des vers trop éloignés de notre goût, sur-tout en supprimant les répétitions, et abrégeant les digressions, neuves sans doute lorsqu'elles parurent, mais devenues aujourd'hui communes, enfin en serrant beaucoup les récits, et suppléant par la rapidité à des ornements que je ne pouvois rendre. Les admirables romans de Clarisse et de Grandisson nous ont été donnés ainsi : leur gloire n'en a pas souffert; et les personnes tolérantes, qui n'exigent pas que tout traducteur se dépouille de son bon sens et de son goût, peuvent s'en rapporter à mon amour pour Cervantes de l'extrême attention que j'ai mise à ne retrancher de son ouvrage que ce qui n'auroit pas semblé digne de lui dans le mien.

Puisse mon zele me faire pardon-

ner par ceux qui savent l'espagnol la hardiesse d'avoir abrégé un livre que j'admire autant qu'eux, que je trouve comme eux un chef-d'œuvre d'esprit, de finesse, de grace! Mais la grace des mots dans un idiôme n'a pas toujours son équivalent dans un autre; et l'on doit alors, ce me semble, supprimer ce qui seroit longueurs sans cette grace des mots.

Je n'espere guere que cet humble aveu m'attire l'indulgence de tous les lecteurs pour les libertés que je me suis permises: cette crainte est un motif de plus pour répéter que ce qu'on trouvera de moins imparfait dans ma traduction reste toujours, malgré mes soins, infiniment au dessous de l'original; qu'un des plus grands charmes de cet original, c'est l'élégance continuelle et l'heureux mélange de tous les styles. Cervantes s'éleve souvent jusqu'au ton le plus

oratoire, le plus poétique, lorsqu'il fait parler don Quichotte; il emploie le langage naïf et piquant de la véritable comédie dans les réflexions de Sancho; il sait trouver une autre maniere aussi naturelle, aussi gaie, mais cependant différente, quand il amene sur la scene des pâtres ou des chevriers; et il revient, sans qu'on s'en apperçoive, à son rôle d'historien, dans une prose claire, facile, quelquefois un peu abondante, mais toujours harmonieuse. Je souhaite que l'on s'en apperçoive en me lisant: je n'en avertirois pas si je pouvois l'espérer.

PROLOGUE
DE
MICHEL DE CERVANTES.

Lecteur oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrois que cet ouvrage fût le plus beau, le plus parfait, le plus agréable des livres? Malheureusement tu sais bien qu'à l'œuvre on reconnoît l'ouvrier. Que pourroit produire un esprit aussi peu cultivé que le mien, sinon un sujet bizarre, extravagant, sans suite, sans ordre, rempli d'imaginations qui ne sont jamais venues à personne? D'ailleurs, je travaille en prison [1], et le lieu n'inspire pas. Le spectacle des beautés champêtres, la sérénité des cieux, le murmure des ruisseaux, la tranquillité de l'ame,

(1) Cervantes commença don Quichotte en prison. Voyez sa vie.

suffisent pour rendre fécondes les muses les plus stériles. Heureux ceux qui en jouissent!

Trop souvent l'amour paternel fascine tellement les yeux d'un pere, qu'il regarde comme des graces les défauts de son enfant. Don Quichotte n'est pas le mien, il n'est que mon fils adoptif: ainsi, mon cher lecteur, je ne viens point, selon l'usage, solliciter à genoux ton indulgence. Libre de ton opinion, souverain maître de ton avis, tu peux me juger à ton gré. Le bien ou le mal que tu diras de moi ne te vaudra ni châtiment ni récompense.

J'aurois seulement desiré pouvoir t'épargner le prologue, l'avant-propos, l'introduction, tout ce bavardage inutile dont aucun auteur ne fait grace. Ma paresse y trouvoit son compte; car je t'avoue que cette préface me coûte plus

que l'ouvrage. Je ne savois par où commencer; je ne trouvois rien à dire; mon papier restoit devant moi; j'étois appuyé sur mon coude, ma joue dans une main, ma plume derriere mon oreille; quand je fus surpris, ainsi méditant, par un de mes amis, homme d'esprit, qui me demanda ce qui m'occupoit. Ma préface, lui répondis-je; comment voudriez-vous que don Quichotte osât paroître sans préface? Que diroit de moi ce vieux censeur nommé le public, si, après tant d'années de silence, déja sur le retour de l'âge, je lui présentois un misérable livre sans discours préliminaire, sans érudition, sans remarques ou sans notes marginales? Voyez tous les ouvrages nouveaux; ils sont pleins de citations savantes. Leurs auteurs ont consulté tant de philosophes anciens, qu'ils sont obligés d'en donner une liste alphabétique

qui va depuis Aristote jusqu'à Xénophon et Zénon. Voilà ce qu'un lecteur admire et ce qui fait passer un écrivain pour un homme instruit et disert. A leur exemple il me faudroit encore, après mon titre, quelques sonnets à ma louange, dont les auteurs fussent des marquis, des ducs, des évêques, des dames, ou des poëtes un peu célebres. Je n'en ai point : aussi, mon ami, suis-je presque décidé à laisser le seigneur don Quichotte enseveli dans les archives de la Manche, plutôt que de le produire au grand jour dépourvu d'ornements si nécessaires, et qu'un ignorant comme moi désespere de lui fournir. C'est à cela que je réfléchissois.

A ce discours, mon ami fit un grand éclat de rire : Pardieu! frere, me répondit-il, je vous croyois du bon sens. Comment se peut-il qu'avec l'esprit que je

vous connois vous soyez arrêté par une bagatelle? Écoutez, je vais applanir toutes vos difficultés.

Vous desirez d'avoir, comme les autres, au frontispice de votre ouvrage des sonnets à votre louange, dont les auteurs soient des personnes titrées : qui vous empêche de les faire vous-même, et de mettre au bas les noms que vous voudrez; par exemple celui du Prêtre-Jean des Indes, ou de l'empereur de Trébisonde? Ce sont de très grands seigneurs; et j'attesterai qu'ils sont de grands poëtes. Si quelque pédant s'avise de nous démentir, que risquons-nous? la justice ne punit point ces especes de faux. Quant aux citations, aux remarques que vous seriez bien aise de mettre en marge, apprenez par cœur quelques vers latins, quelques sentences un peu générales, que vous jetterez, à propos de rien, au milieu de

votre discours. Vous aurez ainsi un prétexte de citer Homere, Horace, Virgile, les Peres de l'église même, et nos modernes les plus connus. Ensuite, pour les écrivains que vous êtes censés avoir consultés, copiez bien exactement les noms de tous les anciens, faites-les imprimer en gros caracteres à la fin de votre livre: vous trouverez beaucoup de gens qui croiront que vous les avez lus, et vous aurez à bon marché la réputation d'érudit.

Ce n'est pourtant pas qu'à la rigueur vous ne puissiez vous passer de toutes ces belles choses; car votre intention est d'écrire une satyre plaisante des livres de chevalerie. Or je ne me rappelle point qu'Aristote en ait fait mention, que saint Basile en ait parlé. Les philosophes, les rhéteurs, les géometres, les conciles, sont assez étrangers à vos extravagances. Peut-être vous suffiroit-il d'imiter parfai-

tement ce que vous voulez ridiculiser; d'écrire avec un style pur, harmonieux, naturel, précis, des aventures neuves et gaies; de peindre aux yeux ce que vous dites, et d'exprimer clairement ce que vous pensez. Ce mérite est bien peu de chose, j'en conviens. Cependant tâchez que vos récits intéressent, qu'ils divertissent l'homme mélancolique, qu'ils plaisent au lecteur enjoué, qu'ils n'ennuient point l'ignorant, qu'ils se fassent estimer du sage. Sur-tout, ne perdez point de vue le but que vous vous proposez, qui est de détruire l'estime qu'ont usurpée auprès de tant de gens les romans de chevalerie: et si vous en venez à bout vous n'aurez point perdu votre temps.

J'écoutois en grand silence ce que me disoit mon ami. Ses raisons me parurent si bonnes, que je résolus de les transcrire pour en faire cette préface. Tu n'y

perds pas, mon cher lecteur, puisque sans autre préliminaire tu vas passer à l'histoire de ce fameux don Quichotte de la Manche, regardé chez les habitants de la plaine de Montiel comme le plus chaste des amants, le plus vaillant des chevaliers qui jamais illustrerent cette contrée. Je ne veux point trop faire valoir le service que je te rends en te faisant connoître un héros de tous points si recommandable; mais je demande que tu me saches quelque gré de te présenter son illustre écuyer Sancho Pança, le plus aimable, sans doute, le plus fidele, le plus ingénu de tous les écuyers qu'on a vus dans cet immense fatras de livres de chevalerie. Sur ce, Dieu te conserve, lecteur, sans m'oublier cependant!

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractere et des occupations du fameux don Quichotte de la Manche.

DANS un village de la Manche, dont je ne me soucie guere de me rappeler le nom [1], vivoit il n'y a pas long-temps un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre, et un levrier. Un bouilli plus souvent de vache que de mouton,

(1) C'est là que Cervantes avoit été mis en prison. Voyez sa vie.

une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, le vendredi des lentilles, et quelque pigeonneau de surplus le dimanche, emportoient les trois quarts de son revenu. Le reste payoit sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et l'habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison étoit composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une niece qui n'en avoit pas vingt, et d'un valet qui faisoit le service de la maison, de l'écurie, travailloit aux champs, et tailloit la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchoit de cinquante ans. Il étoit vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal, et grand chasseur. L'on prétend qu'il avoit le surnom de Quixada ou Quésada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paroît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appeloit Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme étoit oisif,

c'est-à-dire les trois quarts de la journée, il s'appliquoit à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une nombreuse bibliotheque de ces livres, parmi lesquels il préféroit sur-tout les ouvrages du célebre Félician de Silva. Cette prose claire et facile, qui presque jamais n'a de sens, lui paroissoit admirable, sur-tout dans ces lettres si tendres où les amants s'expriment ainsi : *La raison de la déraison que vous faites à ma raison affoiblit tant ma raison que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté.* Cette maniere si naturelle de parler enchantoit notre gentilhomme. Il étoit seulement fâché de ne pouvoir deviner ce que cela vouloit dire, et se donnoit la torture pour comprendre ce qu'Aristote lui-même auroit eu bien de la peine à expliquer. Il ne laissoit pas encore d'être

un peu étonné des prodigieuses blessures que don Bélianis faisoit et recevoit; quelque habiles que fussent les chirurgiens, il lui sembloit qu'il en devoit rester des cicatrices extraordinaires : mais il passoit tout à l'auteur en faveur de cette aventure interminable qu'il promet en terminant son livre. Plusieurs fois notre gentilhomme fut tenté de prendre la plume et d'achever ce beau chef-d'œuvre : malheureusement le temps lui manqua.

Il avoit souvent des querelles avec le curé du village, homme instruit, et gradué à Siguence, sur le plus ou moins de mérite de Palmerin d'Angleterre et d'Amadis de Gaule. Maître Nicolas, barbier du lieu, s'étoit hautement déclaré pour le Chevalier du Soleil, et n'estimoit après lui que don Galaor, frere d'Amadis, parceque, disoit-il, celui-là étoit assez accommodant, et qu'il ne pleuroit pas toujours comme son langoureux frere. Enfin notre gentilhomme, uni-





Sa pauvre tête n'étoit plus remplie que d'enchantemens, de batailles, de cartels, &c.

Lefebvre Del. Masquelier aîné Sculp.

quement occupé de ces idées, passoit les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui dessécherent la cervelle : il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'étoit plus remplie que d'enchantements, de batailles, de cartels, d'amour, de tourments, et de toutes les folies qu'il avoit vues dans ses livres. Il n'avoit pas le moindre doute sur la vérité de ces récits, et disoit sérieusement que le Cid Rui Dias avoit été bon chevalier, mais infiniment au-dessous du chevalier de l'Ardente Épée, qui d'un seul revers coupoit deux géants par le milieu. Il estimoit encore plus Bernard de Carpio, qui vint à bout de Roland l'enchanté comme Hercule vint à bout d'Antée. Le grand Morgante ne lui déplaisoit point; il le trouvoit assez bien élevé pour un géant. Mais son favori, son ami de cœur, étoit Renaud de Montauban, sur tout quand il le voyoit sortir de son château pour aller détrousser ceux qu'il rencontroit. Il chérissoit

tant ce héros, qu'il auroit volontiers donné sa gouvernante, et sa niece par-dessus, pour avoir le plaisir de frotter les oreilles de ce traître de Ganelon.

Bientôt il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne seroit plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressuscîter la chevalerie errante, en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. Le pauvre homme se voyoit déja conquérant par sa valeur l'empire de Trébisonde. Enivré de ces espérances, il résolut aussitôt de mettre la main à l'œuvre. La premiere chose qu'il fit fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étoient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put; mais il vit avec chagrin qu'il lui manquoit la moitié du casque. Son adresse y suppléa; il fit cette moitié de

carton, et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressembloit à un casque. A la vérité, voulant éprouver s'il étoit de bonne trempe, il tira son épée, et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Cette promptitude à se rompre ne laissa pas de lui déplaire dans un casque. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessous de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention et ne se souciant point d'en faire une nouvelle épreuve, il se tint pour très bien armé. Alors il fut voir son cheval; et, quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre, ou la Babiéça du Cid. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donneroit : ce qui l'embarrassoit beaucoup ; car, devant faire du bruit dans le monde, il desiroit que ce nom exprimât ce qu'avoit été le coursier avant sa noble destinée

et ce qu'il étoit devenu. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante;* nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte. Mais se rappelant qu'Amadis ne s'étoit pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avoit joint le nom de la Gaule sa patrie, il voulut aussi s'appeler *don Quichotte de la Manche*, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerroit.

C'étoit quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déja nommé, un nom imposant pour lui-même: mais le principal lui manquoit encore, c'étoit une dame à aimer; car un chevalier sans amour est un arbre sans fruits, sans feuilles, une espece de corps sans ame. Si pour mes péchés, disoit-il, ou plutôt pour mon

bonheur, je me rencontre avec un géant, ce qui arrive tous les jours, et que du premier coup je le renverse, le partage par le milieu du corps, ou enfin l'oblige à se rendre, ne me sera-t il pas agréable d'avoir une dame à qui l'envoyer? afin que, se présentant devant elle, il vienne se mettre à genoux, et lui dise d'une voix soumise : Madame, vous voyez ici le géant Caraculiambro, souverain de l'isle de Malindranie. L'illustre chevalier que la renommée ne peut jamais assez louer, don Quichotte de la Manche, après m'avoir vaincu en combat singulier, m'a prescrit de me rendre aux pieds de votre grandeur pour qu'elle dispose de moi.

Ô que notre héros fut content de lui lorsqu'il eut fait ce discours! et qu'il le fut davantage quand il eut trouvé le nom de sa dame! On prétend qu'il avoit été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avoit rien su ou ne s'en étoit guere souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son

cœur. Elle se nommoit Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso.* C'étoit dans ce village qu'elle demeuroit. Ce nom qui lui coûta du travail lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif, que tous ceux qu'il avoit choisis.

CHAPITRE II.

Comment don Quichotte sortit de chez lui la premiere fois.

Notre héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui falloit, ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution de son projet sublime. Il se croyoit responsable de tout le mal que son inaction laissoit commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes,

monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visiere de carton baissée, il sort par une porte de derriere, et se voit enfin en campagne. Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante, qui manqua lui faire tout abandonner : il se rappela qu'il n'étoit point armé chevalier, et que, suivant leurs lois sacrées, il lui étoit défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de chevalerie, d'avoir porté comme novice les armes blanches et l'écu sans devise. Ce terrible scrupule le tourmentoit; mais il y trouva remede. Il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontreroit, comme cela étoit arrivé à tant d'autres dont il avoit lu les histoires. Quant aux armes blanches, il étoit bien sûr que les siennes deviendroient telles à force de les fourbir. Cette idée rendit le calme à son ame. Il poursuivit son chemin en

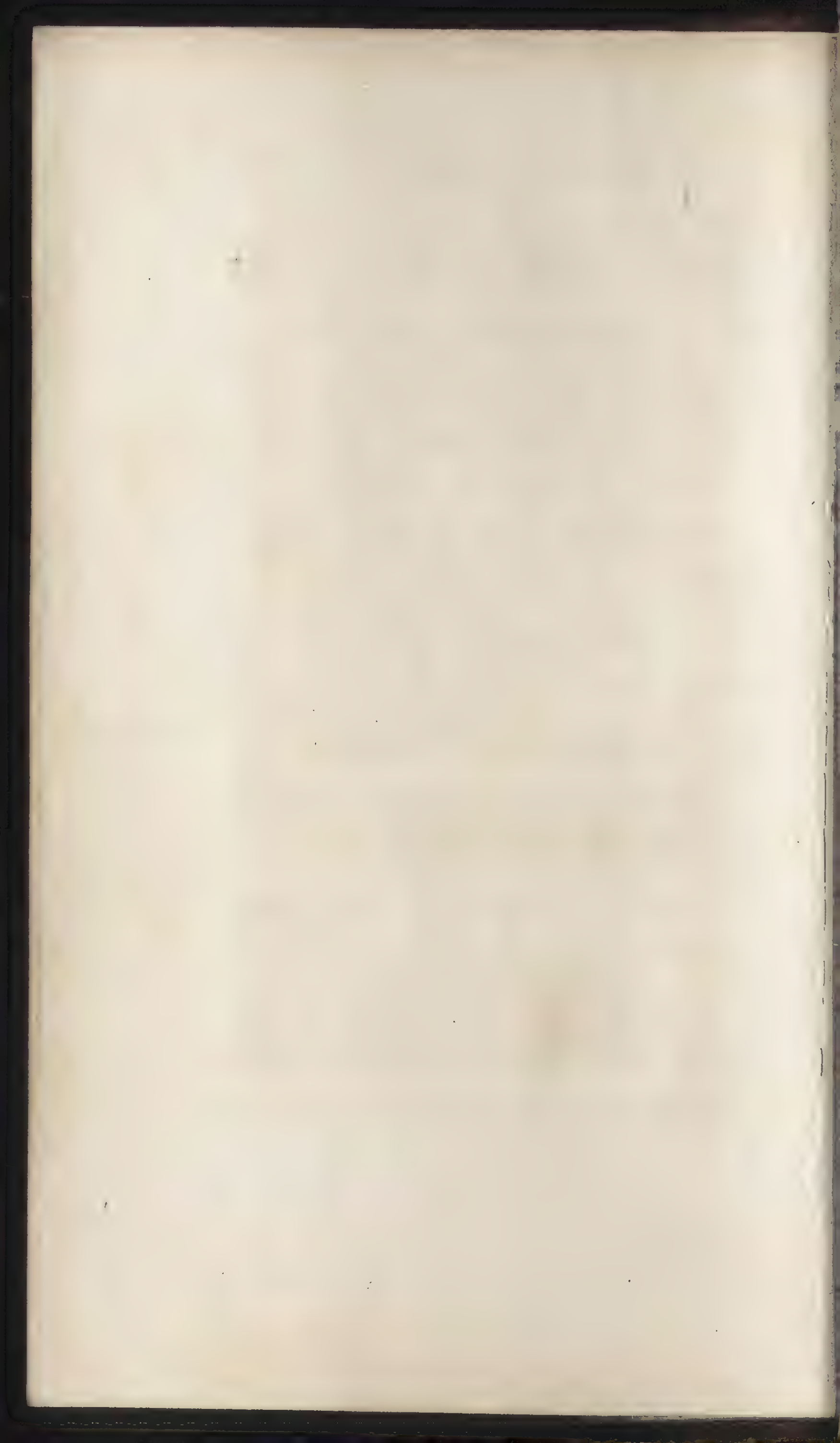
laissant aller Rossinante à son gré ; car il lui sembloit qu'en cela consistoit l'essence des aventures.

Tout en marchant, le nouveau chevalier s'entretenoit avec lui-même. Dans les siecles futurs, disoit-il, lorsqu'on imprimera mon histoire, je ne doute point que l'auteur ne commence de cette maniere : A peine le dieu du jour avoit répandu sur la terre les tresses dorées de ses blonds cheveux, à peine les divers oiseaux nuancés de couleurs brillantes célébroient dans leurs doux concerts la présence de la belle Aurore, qui, sortant du lit de son vieux époux, s'avançoit en semant les roses sur l'horizon de la Manche, quand le valeureux don Quichotte, dédaignant les douceurs du sommeil, monta sur son fameux coursier Rossinante, et parut dans l'antique plaine de Montiel. En effet il se trouvoit là. Siecle heureux, ajouta-t-il, postérité fortunée, qui pourra jouir du récit de tant d'exploits dignes d'être gravés sur le



Siécle heureux, postérité fortunée, tu jouiras du récit de tant d'exploits.

Lœfebvre Del. Masquelier aîné Sculp.



bronze pour servir d'exemples aux races futures! Et toi, qui que tu sois, sage enchanteur, qui mériteras l'honorable emploi d'écrire mes nobles actions, garde-toi sur-tout d'oublier mon bon cheval Rossinante, cet assidu compagnon de mes travaux, de mes périls! Et vous, princesse Dulcinée, souveraine de ce cœur captif, ah! vous l'avez blessé mortellement par votre injuste colere, par cette défense terrible d'oser me montrer à vos yeux; hélas! n'oubliez pas du moins l'infortuné qui souffre pour vous!

C'étoit en imitant ainsi le beau langage de ses livres qu'il cheminoit assez lentement, tandis que le soleil, déja sur sa tête, l'enveloppoit de ses rayons, et auroit fondu sa cervelle, s'il en étoit resté au pauvre homme. Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Ce n'est pas pourtant que quelques commentateurs ne placent ici l'aventure du port Lapice, d'autres

celle des moulins à vent; mais j'ai des raisons de penser, d'après les recherches les plus exactes, qu'il ne lui arriva rien ce premier jour, et que vers le soir son cheval et lui s'arrêterent mourants de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asyle, il apperçut une hôtellerie; et, rendant grace au ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles, de celles qui ne sont pas séveres, étoient alors sur la porte de l'auberge, où elles s'étoient arrêtées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyoit partout ce qu'il avoit lu, n'eut pas plutôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pont-levis, ses quatre tours, ses creneaux d'argent, tels qu'ils sont décrits dans les romanciers. Il s'approcha du prétendu château; et, s'arrêtant à peu de distance, il attendit que le nain se

montrât sur une des plates-formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressoit pas, et que Rossinante paroissoit pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étoient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut parage prenant le frais devant leur château. Dans le même instant un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçoit; et, s'adressant aux demoiselles un peu effrayées de ses armes: Rassurez-vous, leur dit-il en leur montrant sous sa visiere de carton un visage sec et poudreux; vos seigneuries n'ont rien à craindre: les lois de la chevalerie, que je fais profession de suivre, me défendent d'offenser personne, et me prescrivent sur-tout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous.

Les jeunes filles étonnées le considéroient avec de grands yeux. Le mot de respect les fit rire. Mesdames, reprit don Quichotte presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et sur-tout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne desire que de vous servir. Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier, faisoient redoubler les ris. Don Quichotte perdoit patience, lorsqu'heureusement l'aubergiste arriva. C'étoit un gros Andalous de la plage de San Lucar, fin comme l'ambre, rusé voleur, et plus malin qu'un écolier. Il fut sur le point de rire aussi bien que les demoiselles quand il apperçut l'extraordinaire figure du gentilhomme cuirassé; mais, craignant qu'il ne prît mal la plaisanterie, il voulut en user poliment. Seigneur chevalier, dit-il, si votre seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est

la seule chose qui nous a toujours manqué. Don Quichotte, très satisfait des offres obligeantes de l'alcade de la forteresse, car l'aubergiste lui parut tel, se hâta de lui répondre : Seigneur châtelain, tout est bon pour moi ; les armes sont ma parure, et les combats mon repos. Cela étant, reprit l'aubergiste un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, si votre seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément pour cela que par-tout ailleurs. En achevant ces mots il courut tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, et comme un homme encore à jeun.

Son premier soin fut de recommander à l'aubergiste de ne laisser manquer de rien son cheval, qu'il l'assura être le meilleur des animaux de ce monde. L'aubergiste, le considérant, fut loin d'en être convaincu ; cependant il le conduisit à l'écurie, et revint près de don Quichotte, qu'il trouva se faisant désarmer par les

deux belles demoiselles déja réconciliées avec lui. Ces dames lui avoient ôté les deux pieces de la cuirasse ; mais elles ne pouvoient venir à bout de désenchâsser sa tête du hausse-col et du casque, que don Quichotte avoit attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verds si étroitement noués, qu'il falloit couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa formellement : il aima mieux rester toute la nuit avec son casque ; ce qui faisoit la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Mais, tandis qu'on le désarmoit, vivement touché des soins de ces demoiselles, il leur dit avec beaucoup de grace :

Onc il ne fut de chevalier
Plus en faveur auprès des belles :
Don Quichotte est servi par elles ;
Princesses pansent son coursier....

Il s'appelle Rossinante, mesdames. Je voulois d'abord que mes seuls exploits vous apprissent que je suis don Qui-

chotte de la Manche ; mais je n'ai pu me refuser à citer dans cette occasion l'ancienne romance de Lancelot. Pardonnez-moi d'y avoir placé mon nom, et daignez employer à votre service ma reconnoissance et mon bras.

A tout cela les jeunes filles restoient muettes. Elles lui demanderent enfin s'il vouloit manger quelque chose. Il répondit franchement qu'il avoit besoin de dîner. Comme c'étoit un vendredi, l'on ne put trouver dans l'hôtellerie qu'une espece de mauvaise merluche, bonne tout au plus pour des muletiers. L'hôte s'informa gravement si don Quichotte aimoit la marée ; et, sur sa réponse que c'étoit pour lui la meilleure chere, on dressa la table devant la porte. Bientôt on vint lui servir cette détestable merluche avec un pain plus noir et plus dur que les armes du chevalier. Quand don Quichotte voulut goûter de la prétendue marée, son hausse col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche ; il

fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office : et lorsqu'il fut question de boire, sa visiere l'embarrassa tellement, que jamais il n'en seroit venu à bout si l'aubergiste n'avoit inventé de percer un long roseau par lequel on fit arriver le vin. Notre héros supportoit tout patiemment plutôt que de sacrifier ses rubans verds. La seule chose qui l'affligeoit au fond de l'ame, c'étoit de n'être point encore armé chevalier.

CHAPITRE III.

De l'agréable maniere dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie.

Tourmenté de cette idée, don Quichotte abrege son mauvais souper, se leve, appelle l'aubergiste ; et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux : Illustre chevalier, lui dit-il, j'ose supplier votre courtoisie de vou-

loir m'accorder un don. L'aubergiste, surpris de ces paroles et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçoit de le relever ; mais n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandoit. Je n'en attendois pas moins de votre magnanimité, reprit don Quichotte : ce que je desire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers ; c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veille des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me conferiez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les foibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agrégé.

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquoit pas de malice. Il avoit d'abord soupçonné la folie de don Quichotte, il n'en douta plus après ces paroles ; et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement : Seigneur, un si noble de-

sir est digne de votre grande ame. Vous ne pouviez, pour le satisfaire, mieux vous adresser qu'à moi; ma jeunesse entiere fut consacrée à cet honorable exercice. J'allois courant l'univers et cherchant les aventures dans les fauxbourgs de Malaga, dans les marchés de Séville, de Ségovie, de Valence, sur les ports, aux jardins publics, à la bourse, partout enfin où je trouvois quelque chose à faire. Les principaux objets de mes soins étoient les veuves et les jeunes filles; je me suis prodigieusement mêlé de leurs affaires, et presque tous les tribunaux d'Espagne m'ont rendu justice sur ce point. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errants qui passent, de quelque qualité qu'ils soient, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec

moi l'argent qui peut les embarrasser. Dans ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, parceque je viens de l'abattre pour en construire une plus belle : mais il est possible de s'en passer; et ma cour, qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veille des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier, et tout aussi bien chevalier qu'il y en ait jamais eu au monde. Répondez-moi d'abord sur un point qui ne laisse pas de m'intéresser : avez-vous de l'argent?

Non, répondit don Quichotte; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal. Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il alloit sans dire que les chevaliers ne marchoient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portoient tous une bourse

bien garnie, des chemises blanches, et une petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvoient recevoir. Vous sentez bien qu'ils n'étoient pas toujours sûrs, après un combat terrible, de voir arriver sur un nuage une demoiselle ou un nain qui vînt leur faire boire de ces eaux divines dont une seule goutte guérissoit leurs plaies. Pour plus grande précaution, ils chargeoient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie, de l'onguent, et de l'argent. Quand ils n'avoient point d'écuyer, ce qui étoit rare à la vérité, ces messieurs portoient leur provision dans un petit porte-manteau qui ne paroissoit presque point sur la croupe du cheval, et qui n'étoit permis que pour ce seul cas. Ainsi je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille.

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des

armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge auprès du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge. La lune au plus haut de son cours brilloit dans un ciel sans nuage. Les habitants de l'auberge, à qui l'hôte avoit raconté les folies du chevalier, vinrent le contempler de loin. Don Quichotte, sans y prendre garde, continuoit sa promenade, s'appuyoit de temps en temps sur sa lance, et regardoit fixement les armes, affectant toujours une contenance aussi tranquille que fiere.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets, et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible : Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes ; elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée ; ta mort expie-

roit ton audace. Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors levant les yeux au ciel, et s'adressant à Dulcinée : Ô dame de mon cœur, s'écria-t-il, n'abandonnez pas dans ce premier danger le chevalier votre esclave, et que votre intérêt pour lui vienne redoubler sa valeur ! En disant ces mots, il jette son bouclier, saisit sa lance à deux mains, et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener.

L'instant d'après, un autre muletier, ignorant ce qui venoit d'arriver à son confrere qui restoit là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets, et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci don Quichotte, sans lui dire une parole et sans invoquer Dulcinée, leve sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits. L'au-

bergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie: Ô dame de beauté, soutien et force de mon ame, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure! Cela dit, il se sentit tant de courage que tous les muletiers de l'univers ne l'auroient pas fait reculer d'un pas. Les camarades des blessés commencerent à prendre des pierres qu'ils firent pleuvoir sur notre héros. Celui-ci s'en garantissoit de son mieux avec son bouclier, et ne s'éloignoit pas de l'auge. L'aubergiste se tuoit de crier que c'étoit un fou; qu'il les avoit avertis; qu'ils n'y gagneroient que des coups. Don Quichotte crioit plus fort qu'ils étoient tous des lâches, des traîtres; que le seigneur châtelain étoit lui-même un chevalier félon, puisqu'il souffroit chez lui des trahisons pareilles; qu'il sauroit bien l'en punir aussitôt qu'il auroit reçu l'ordre de chevalerie. Mais vous autres, ajoutoit-il, indigne et vile canaille, ve-

nez, approchez, attaquez; vous aurez le prix de votre insolence.

Il prononçoit ces paroles d'un air si ferme, si résolu, que les muletiers effrayés finirent par suivre le conseil de l'hôte. Ils cesserent de jeter des pierres, emporterent les deux blessés; et don Quichotte reprit sa promenade aussi tranquillement qu'auparavant. L'aubergiste, qui commençoit à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plutôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il vint lui demander excuse de la grossièreté de ces rustres qu'il avoit si bien châtiés, l'assura que tout s'étoit passé à son insu, et ajouta qu'au surplus, ayant satisfait à l'obligation de la veille des armes, qui n'exigeoit que deux heures, il pouvoit, au défaut de la chapelle, recevoir dans tout autre lieu l'accollade et le coup de plat d'épée sur le dos, seules choses nécessaires suivant les rites de l'ordre.

Don Quichotte le crut aisément, le sup-

plia de se dépêcher, parcequ'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venoit encore le provoquer, étoit de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivoit ses rations de paille, et, suivi d'un petit garçon qui portoit un bout de chandelle, et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de don Quichotte, et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avoient besoin pour ne pas rire de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée; l'autre lui chaussa l'éperon. Don Quichotte reconnoissant voulut savoir comment elles se nommoient afin de les faire jouir d'une portion de sa gloire. Les modestes demoiselles lui avouerent que l'une d'elles étoit

fille d'une ravaudeuse de Tolede, et s'appeloit *la Tolosa ;* que l'autre, étant la fille d'un meûnier, n'avoit pas d'autre nom que *la Meûniere ;* qu'au surplus par-tout où il les rencontreroit elles seroient à son service. Don Quichotte leur rendit graces, et les pria de vouloir bien prendre le *don* pour l'amour de lui, et s'appeler désormais *dona Tolosa*, et *dona Meûniere.*

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûloit d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste en le remerciant de la faveur qu'il avoit reçue de lui dans des termes si extraordinaires, qu'il me seroit impossible de les rapporter. L'hôte, qui desiroit fort de s'en voir défait, répondit plus brièvement, mais dans le même langage, et, sans lui rien demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.

CHAPITRE IV.

De ce qui advint à notre chevalier au sortir de l'hôtellerie.

L'AUBE commençoit à poindre, lorsque don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressailloit sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et se donner un écuyer. Il jetoit déja les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et pere de famille, mais qu'il jugeoit d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée il reprit le chemin de son village; et Rossinante, qui sembloit deviner son intention, se mit à marcher si légèrement qu'à peine ses pieds effleuroient la terre.

Tout-à-coup, dans le fort d'un bois qu'il

avoit laissé à sa droite, notre chevalier entend des cris plaintifs. Ô quel bonheur! se dit-il; le ciel qui me favorise veut que je remplisse dès aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque foible qu'on opprime; c'est à moi de le secourir. Il tourne aussitôt vers le bois, et trouve presque à l'entrée une jument attachée à un arbre; plus loin un jeune garçon de quinze ou seize ans, nu de la ceinture en haut, lié fortement au tronc d'un chêne. C'étoit lui qui poussoit ces cris, et ce n'étoit pas sans motif. Un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeoit avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil. Silence, lui disoit-il, attention, et profitez. Le malheureux répondoit: Cela ne m'arrivera plus, mon maître; au nom de dieu, pardonnez-moi cette fois-ci, j'aurai plus de soin du troupeau.

A cette vue don Quichotte, d'une voix forte et courroucée, adresse ces mots au

laboureur : Chevalier féroce et lâche, qui ne rougissez pas de frapper celui qui ne peut se défendre, montez à cheval, prenez votre lance (il montroit un long bâton tout auprès de la jument); je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier. Le paysan, voyant arriver cette grande figure armée, répondit avec soumission : Seigneur chevalier, ce jeune garçon que je châtie est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal, que tous les jours j'ai quelque brebis de mécompte; et parceque je veux corriger sa négligence ou sa fripponnerie, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon dieu comme sur mon ame, je vous jure qu'il en a menti. Un démenti! s'écria don Quichotte, un démenti devant moi! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce pas à l'instant. Allons, déliez ce jeune homme, et payez-le tout-à-l'heure, ou je vous anéantis.

Le laboureur baissa la tête, et, sans répliquer, délia le jeune garçon, à qui don Quichotte demanda combien lui devoit son maître. Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. Notre chevalier compta que cela faisoit soixante et trois réaux; il ordonna au laboureur de les payer sur-le-champ, s'il ne vouloit pas mourir. Celui ci, tremblant de peur, assura qu'il ne devoit pas tant, parcequ'il falloit retrancher du compte trois paires de souliers fournies au berger, plus deux saignées qu'on lui avoit faites dans une maladie. Non, repartit don Quichotte, ces deux articles iront pour les coups qu'il a reçus. S'il a déchiré vos souliers, vous avez déchiré sa peau; et si le barbier lui tira du sang étant malade, vous lui en avez tiré se portant bien : l'un acquitte l'autre. A la bonne heure, dit humblement le laboureur: mais je n'ai point d'argent sur moi; qu'André se donne la peine de venir à la maison, je lui compterai ses réaux. A d'autres, s'écria le

berger ; dieu me préserve de le suivre! nous ne serions pas plutôt seuls, qu'il m'écorcheroit comme un saint Barthélemi. Il n'en fera rien, reprit le héros ; son respect pour moi m'en est garant ; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie, qu'il a reçu, je le laisse libre, et suis sûr que vous serez bientôt payé. Mais, monsieur, répondit André, que votre seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu d'ordre de chevalerie ; c'est Juan Haldudo le riche, qui demeure près du Quintanar. Qu'importe? ajouta don Quichotte, il peut y avoir des Haldudo chevaliers ; d'ailleurs chacun est fils de ses œuvres. Ah! de quelles œuvres est-il fils, s'écria tristement André, lui qui me refuse mon dû, le prix de mon travail et de mes sueurs! Je suis loin de vous le refuser, mon frere, dit alors le laboureur ; ayez la bonté de m'accompagner, et je vous jure, par tous les ordres de chevalerie possibles, que vous recevrez plus que vous ne demandez. Je

vous dispense du plus, interrompit don Quichotte, je ne vous demande que d'être exact. Prenez-y garde, je vous le conseille ; autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme le lézard. Il est juste que vous connoissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez donc, pour mieux obéir, que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures, et qui redresse les torts. Adieu ; pensez à vos serments. En achevant ces mots, il part, et s'éloigne.

Le laboureur le suivit des yeux ; et lorsqu'il l'eut perdu de vue : Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie ; il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme ce redresseur de torts me l'a prescrit. Vous ferez fort bien, répondit André ; car si vous manquiez à votre parole, ce bon et digne chevalier, que dieu conserve! sauroit vous la faire tenir. Sans doute, reprit le laboureur ; mais, pour augmenter le paiement, je suis

bien aise d'augmenter la dette. Aussitôt il saisit le berger, l'attache une seconde fois au chêne, et le fustige beaucoup plus fort qu'auparavant. Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez donc le redresseur de torts, nous verrons comme il s'y prendra pour redresser celui-ci. Alors il détache André, qui juroit en sanglotant d'aller chercher don Quichotte, pour lui conter de point en point tout ce qui venoit d'arriver. Le laboureur le lui permit : et, l'un pleurant, l'autre riant, ils se séparerent ainsi.

Pendant ce temps, notre héros, tout fier d'avoir si bien réparé une iniquité criante, continuoit son chemin en s'applaudissant tout seul des heureux commencements de sa glorieuse carriere. Rends grace à ta destinée, disoit-il à demi-voix, ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso! jouis, jouis du bonheur d'avoir dans ta dépendance cet invincible chevalier, qui, n'ayant ceint l'épée qu'hier, comme l'univers le sait,

a donné ce matin au monde une leçon de justice, a protégé la foiblesse contre la force qui l'opprimoit, a sauvé des mains d'un barbare un jeune et timide enfant. Il auroit poursuivi ce discours s'il ne s'étoit apperçu que le chemin se partageoit en quatre; et, se rappelant aussitôt que les chevaliers errants s'arrêtoient toujours dans les carrefours, incertains de la route qu'ils devoient suivre, il voulut s'arrêter aussi pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point, et prit le chemin de son écurie. Mais il n'avoit pas fait deux milles, que don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étoient, comme on l'a su depuis, des négociants de Tolede, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étoient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés, et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure; et sa mémoire lui fournit sur-le-champ le parti qu'il en pouvoit tirer.

Il va se placer au milieu du chemin; prend une contenance fiere, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance, serre son écu; et, quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errants, car ces voyageurs ne pouvoient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante: Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso. A ces paroles, à cette étrange figure, les marchands surpris s'arrêterent; mais, jugeant bientôt que c'étoit un fou, l'un d'entre eux, plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre. Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connoît la dame dont vous nous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur. Vraiment, reprit don Quichotte, si vous la voyiez, où seroit le mérite de la trouver belle? l'important, c'est que, sans l'avoir vue, vous en soyez sûrs, le disiez, l'affir-

miez, le juriez, et le souteniez; sinon préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe, soit un à un, selon les lois de la noble chevalerie, soit tous ensemble, suivant l'usage des hommes de votre espece : mon bras seul suffit à ma cause. Daignez m'écouter, reprit le marchand : au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, j'ose vous prier de mettre en repos notre conscience, en ne nous forçant pas d'assurer une chose dont nous ne sommes rien moins que certains, et qui d'ailleurs compromettroit les autres reines ou impératrices de l'Alcarrie et de l'Estramadure. Que votre seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déja tellement prévenus pour elle, que, quand elle seroit louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira. Elle n'est ni louche, ni borgne, canaille infâme! s'écrie don Quichotte

enflammé de colere; ses yeux sont plus beaux, plus brillants que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer tout à-l'heure votre insolence et vos blasphêmes.

A ces mots, il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et, si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il crioit toujours: Ne fuyez pas, lâches: c'est la faute de mon cheval; sans lui vous seriez châtiés. Un valet de mule, qui n'étoit point plaisant, s'ennuya de ces injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pieces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte. Ses maîtres lui crioient en vain de ne pas frapper si fort; le jeune homme y prenoit goût, et ne vou-

lut cesser le jeu qu'après avoir usé, l'un après l'autre, tous les débris de la lance. Enfin il rejoignit la troupe, qui continua son chemin. Notre héros, demeuré seul, voulut encore essayer de se remettre sur ses pieds : mais la chose n'étoit pas devenue plus facile depuis cette grêle de coups ; il resta dans la même place, s'estimant pourtant fort heureux de ce qu'une disgrace commune à tant de chevaliers errants ne lui étoit arrivée que par la faute de son coursier.

CHAPITRE V.

Suite du malheur de notre héros.

L'INFORTUNÉ don Quichotte, voyant qu'il ne pouvoit se mouvoir, eut recours à son remede ordinaire, et chercha dans sa mémoire quelque anecdote de ses livres qui eût rapport à sa situation. Il n'en trouva point de si ressemblante que

l'aventure de Beaudoin et du marquis de Mantoue, lorsque celui-ci le rencontra dans la montagne, couché de son long, nageant dans son sang; histoire connue des enfants comme des vieillards, et presque aussi véritable que les miracles de Mahomet. Aussitôt, se roulant par terre avec toutes les marques du désespoir, il se mit à répéter cette romance lamentable que l'auteur fait dire à Beaudoin:

Je meurs, ô beauté cruelle!
Daignes-tu plaindre mon sort?
Te soupçonner infidele
M'est plus affreux que la mort.
Noble marquis de Mantoue,
Mon oncle et mon bienfaiteur....

Comme il prononçoit ce vers, un laboureur de son village, qui venoit de porter du bled au moulin, passa sur la route, et, s'approchant de cet homme qui sembloit se plaindre, lui demanda quel mal il avoit. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût le marquis de Mantoue son

oncle, et ne lui répondit qu'en continuant la romance, dans laquelle il lui détailloit et son malheur et les amours du fils de l'empereur avec sa femme. Le laboureur, qui ne comprenoit pas bien le sens de ce qu'il disoit, lui détacha sa visiere à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à le reconnoître. Quoi! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada (ce qui prouveroit que c'étoit son vrai nom)! Qui a pu mettre votre seigneurie dans cet état? A toutes ces questions point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupa de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'étoit point blessé. Il ne trouva de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint, et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et s'achemina vers son

village, rêvant en lui-même à ce que pouvoit signifier tout ce que disoit don Quichotte.

Celui-ci, que ses contusions faisoient tenir un peu de travers sur l'âne, levoit les yeux au ciel, et poussoit de si grands soupirs, que le laboureur se crut obligé de le questionner de nouveau. Mais le diable, qui sembloit se plaire à présenter à la mémoire du chevalier tout ce qu'il avoit jamais lu, lui fit oublier dans l'instant l'aventure de Beaudoin, pour lui rappeler celle du Maure Abindarraës, lorsque le gouverneur d'Antequerre, après l'avoir fait prisonnier, le conduisit dans sa forteresse; de sorte que cette fois il répondit au laboureur ce que répond à Rodrigue de Narvaës, dans la Diane de Montemayor, l'Abencerrage captif. A la fin de ce long discours, il ajouta : Seigneur don Rodrigue, il est bon que vous sachiez que cette belle Xarife dont je viens de vous parler est à présent l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour

laquelle j'ai déja fait, je fais, je ferai, des exploits beaucoup au-dessus de tous ceux des chevaliers passés, présents, et futurs. Le laboureur, encore plus dérouté, le considéroit avec de grands yeux, cherchant à comprendre ce qu'il vouloit dire: Mon cher monsieur, interrompoit-il, songez donc, je vous prie, que je ne suis point Rodrigue de Narvaës, ni le marquis de Mantoue; je m'appelle Pierre Alonzo, votre voisin, votre serviteur. Vous n'êtes pas non plus Beaudoin, ni le Maure Abindarraës; vous êtes le seigneur Quixada, un bon et brave gentilhomme. Je sais qui je suis, reprenoit don Quichotte; et je puis être, quand je voudrai, non seulement ceux que je dis, mais même les douze pairs de France et les neuf preux tant renommés, puisque toutes leurs actions n'approchent sûrement pas des miennes.

En s'entretenant ainsi, le jour finissoit, et nos voyageurs arriverent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à

sa maison, où son absence avoit répandu le trouble: ses bons amis, le curé, le barbier du lieu, étoient chez lui dans ce moment. La gouvernante crioit de toutes ses forces : Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? c'étoit le nom du curé. Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paroît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache, ni ses armes. Ah! malheureuse que je suis! je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il vouloit se faire chevalier errant, et aller chercher les aventures. Que Satan et Barrabas puissent emporter tous ces livres qui ont gâté la meilleure tête de la Manche! Ah! maître Nicolas, reprenoit la niece en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passoit quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces mal-

heureux livres, se levoit souvent en fureur, prenoit son épée, et frappoit les murailles. Ensuite, quand il étoit las, il disoit qu'il avoit tué quatre géants plus hauts que des tours; il buvoit un grand verre d'eau, qu'il prétendoit être un breuvage admirable que son ami l'enchanteur Esquif lui avoit donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti; vous auriez pu sauver mon oncle, en brûlant tous ces excommuniés de livres qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont. Je suis de votre avis, répondoit le curé; nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres: mais demain ne se passera pas sans que j'en fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne.

Ils en étoient là quand le laboureur, qui conduisoit don Quichotte, frappe à la porte en criant: Ouvrez, ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au sei-

gneur Beaudoin qui revient blessé, et au Maure Abindarraës que le gouverneur d'Antequerre amene prisonnier de guerre. A ces paroles, tout le monde court; et, les uns reconnoissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvoit descendre de son âne. Arrêtez, leur dit le héros; je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande, afin qu'elle visite mes plaies. L'entendez-vous? cria la gouvernante; ne l'avois-je pas deviné? Venez, venez avec nous, monsieur; nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état!

On porta don Quichotte au lit; et comme, en cherchant ses blessures, on paroissoit surpris de n'en point trouver: Je ne suis que froissé, dit-il, parceque je

suis tombé avec mon cheval en combattant dix géants les plus terribles qu'on puisse voir. Ah! ah! reprit le curé, il y a des géants dans l'affaire! demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés.

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondoit qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit; et, pendant ce temps, le laboureur raconta comment il avoit trouvé don Quichotte, et toutes les folies qu'il avoit dites. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avoit prise. Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.

CHAPITRE VI.

Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliotheque de notre gentilhomme.

Le chevalier dormoit encore. Le curé pria sa niece de lui ouvrir promptement la chambre où étoient les livres. La niece et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnerent maître Nicolas et le curé, qui trouverent, rangés avec soin, une centaine de gros volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. La gouvernante sortit, et revint tenant à la main une tasse pleine d'eau bénite : Monsieur le licencié , dit-elle , commencez , croyez-moi , par bénir la chambre , de peur que quelqu'un des enchanteurs dont tous ces livres sont pleins ne nous ensorcelle, pour se venger de ce que nous allons faire. Le curé , riant de sa bonne foi , pria maître

Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si, dans le nombre, il n'y en avoit point qu'on pût épargner. Non, non, s'écrioit la niece; point de grace pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenêtre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par dessous. La gouvernante étoit de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit fut le volumineux *Amadis de Gaule*. Ceci semble fait exprès, dit le curé; l'on m'a toujours assuré qu'*Amadis* avoit été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paroître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. Non, répondit le barbier : c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous; et je demande grace pour lui. A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons pas trop séveres. Quel est cet autre qui le suit? — *Esplandian*,

fils d'Amadis. — Oh! le fils ne vaut pas le pere. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'*Esplandian* vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant? — *Amadis de Grece;* et tout ce rayon me paroît de la famille des Amadis. — Eh bien! que tout le rayon aille dans la cour, sans regretter *la Reine Pintiquiniestre* et *le Berger Darinel* avec ses fades églogues. La gouvernante et la niece, qui ne demandoient que la perte de ces pauvres innocents, les firent voler avec grande joie.

Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plaît? — *Olivantes de Laura,* et puis *le Jardin de Flore*, et *Florismarte d'Hircanie*, et *le Chevalier Platir*, et *le Chevalier de la Croix*.... A la cour, à la cour, madame la gouvernante; ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. — Voici *le Miroir de Chevalerie.* Je le connois, reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Montauban et ses amis,

tous grands voleurs de leur métier ; et les douze pairs de France ; et les fideles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au bannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poëmes du Boyardo et de l'Arioste. Quant à ce chaste Arioste, si je le trouve en italien, je ne puis le traiter avec trop de respect ; mais, s'il s'avise de parler une autre langue que la sienne, je ne lui ferai point de grace. Malheur à tous ses traducteurs ! malgré leurs efforts, malgré leur génie, ils sont et seront toujours trop au-dessous de l'original. Que tenez-vous là, monsieur le barbier ? — *Palmerin d'Olive*, et *Palmerin d'Angleterre.* — Donnez l'Olive à la gouvernante ; et conservons l'autre avec soin ; d'abord parceque l'ouvrage est bon, ensuite parcequ'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. — Que prononcez-vous sur *don Bénianis?* — Un plus amplement informé, en gardant prison chez vous jusqu'à

ce qu'on l'ait abrégé des deux tiers. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante.

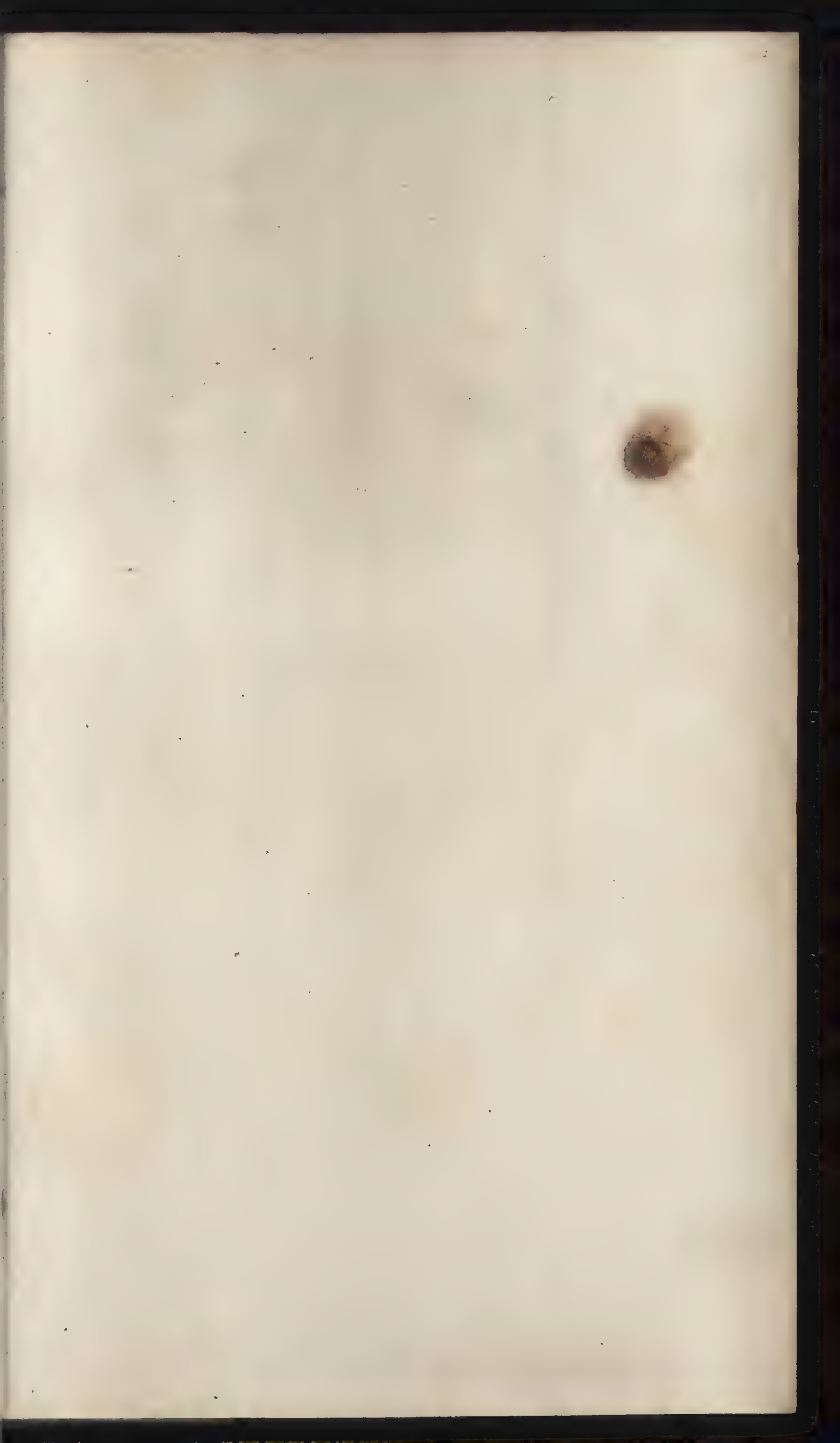
Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois. Elle les prit à brasse-corps, et les jeta par la fenêtre. Un d'eux s'échappa de ses mains, et vint tomber auprès du barbier, qui le ramassa, et lut: *Histoire du fameux Tyran le Blanc*. Comment! s'écria le curé, Tyran le Blanc est ici! donnez-le-moi, mon compere, c'est un trésor de gaieté. C'est là qu'on trouve *le chevalier don Kyrié éléison*, et les maximes commodes de la demoiselle *Plaisir de ma vie*, les jolis tours de la veuve *Reposée*, les amours de l'impératrice avec son jeune écuyer. Dans ce livre, au moins, les chevaliers mangent, dorment, vivent, et meurent, comme les autres hommes. Je n'en aurois pas moins envoyé l'auteur aux galeres pour avoir écrit sérieusement et de bonne foi ce qui me fait rire dans son ouvrage; mais gardez-le, maître

Nicolas, et lisez-le quand vous voudrez vous divertir.

J'apperçois, continua-t-il, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici *la Diane* de Montemayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. Pardonnez-moi, s'écria la niece; je vous conseille de les brûler aussi; car, si mon oncle revient de sa maladie de chevalier, et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serions guere mieux: et ce seroit bien pis, ma foi! s'il alloit se faire poëte; folie qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. C'est fort bien vu, reprit le curé; il n'y aura pas de mal d'ôter cet écueil à notre ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler *la Diane* de Monte-

mayor; et si l'auteur vouloit bien en retrancher la magie et les grands vers, je lui laisserois l'honneur d'être le premier ouvrage de ce genre. Quant à ses continuateurs, livrez-les à madame la gouvernante, en conservant le seul Gil-Polo. Voici, lui dit le barbier, un roman intitulé *Les dix livres de Fortune et d'Amour, par Antoine de Lofrase, poëte sarde.* Ah! par les ordres que j'ai reçus, reprit le curé, je ne connois pas de livre plus amusant. Donnez-le-moi, mon compere; je vous jure que j'aurois vendu ma soutane pour l'acheter. — Et *le Pasteur d'Hibérie, les Nymphes de l'Hénarès, le Remede de la Jalousie?* — A madame la gouvernante; et finissons, car il est tard. — Voilà *le Chansonnier de Maldonado*, et *le Trésor de poésies diverses.* — Plus ces trésors-là sont grands, et moins ils ont de valeur. Gardez-le, si vous voulez, pour le diminuer beaucoup. — Et *la Galatée de Michel de Cervantes?* Qu'en ferez-vous? — Doucement, mon

cher compere ! ne badinons pas, s'il vous plaît. L'auteur est mon intime ami ; de plus il est bien malheureux. Son ouvrage n'est pas sans mérite ; il est vrai qu'il commence beaucoup d'histoires et qu'il n'en finit aucune. Il faut attendre, pour le juger, la seconde partie qu'il a promise. J'espere qu'il se rendra digne de la miséricorde dont j'use envers lui. Mettez-le de côté, maître Nicolas ; j'ai mes raisons. — Nous avons ici *l'Araucana de don Alonzo de Ercilla,* avec *l'Austriade de Juan de Rufo*, et *le Monserrat de Christophe de Viruès.* — Ces trois ouvrages, dit le curé, sont ce que l'Espagne a de mieux en vers héroïques. Ce sont les seuls que nous puissions opposer aux poëmes des Italiens. Gardez-vous bien de les livrer à madame la gouvernante. Pour tout ce qui reste, je le lui abandonne, car je commence à être fatigué.





On parvint à s'emparer de lui et à le remettre sur son lit.

CHAPITRE VII.

Seconde sortie du chevalier.

Dans ce moment, don Quichotte s'éveilla, en criant à pleine tête: A moi! à moi! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage; les courtisans remportent le prix du tournoi. Tout le monde se pressa d'accourir; et la précipitation avec laquelle on abandonna l'examen des livres fut cause sans doute que plusieurs à qui le curé auroit pardonné se trouverent enveloppés dans l'arrêt fatal. Don Quichotte étoit réveillé, debout, l'épée à la main, criant toujours de plus belle, et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit. Notre héros, se retournant alors vers le curé: Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte, que tout ce que

nous sommes ici des douze pairs abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix d'un tournoi qui, depuis trois soleils, ne s'est soutenu que par notre vaillance. Que voulez-vous, mon cher voisin, répondit le curé; il faut se soumettre : Dieu permettra, peut-être, que la chance tourne; et ce qui se perd aujourd'hui peut se regagner demain. Ne pensons qu'à votre santé; vous êtes sûrement fort las, peut-être même blessé. Blessé? non, reprit don Quichotte; à la vérité un peu moulu, parceque ce bâtard de Roland, furieux de ce que j'étois le seul qui lui disputois la victoire, m'a frappé long-temps avec un tronc de chêne. Mais je consens à perdre mon nom de Renaud de Montauban, si dès que je serai debout il ne me le paie bien cher, malgré ses enchantements. Pour l'heure, je n'ai besoin que de manger. On lui servit à dîner; il se rendormit aussitôt après.

La gouvernante profita de son som-

meil pour brûler tous les volumes jetés dans la cour. Le curé et le barbier, voulant couper jusqu'à la racine du mal, firent murer sur-le-champ la porte du cabinet des livres, en recommandant à la niece de dire à son oncle, quand il les chercheroit, qu'un enchanteur les avoit enlevés. En effet, deux jours après, don Quichotte, parfaitement rétabli, n'eut rien de plus pressé que d'aller à sa bibliotheque. N'en retrouvant plus la porte, il la cherchoit de tous ses yeux, alloit et venoit, tâtoit, retâtoit avec ses mains, et s'arrêtoit toujours à l'endroit où jadis étoit cette porte. Enfin, après un long silence, il demande à sa gouvernante de lui indiquer son cabinet de livres. Quel cabinet? répond-elle : il n'y a plus ni livres ni cabinet; le diable a tout emporté. Ce n'est pas le diable, interrompt la niece, mais un enchanteur qui vint ici, pendant votre absence, monté sur un grand dragon. Il entra dans la biblio-

theque ; j'ignore ce qu'il y fit. Au bout de quelques instants, il ressortit par le toit, laissant la maison pleine de fumée. Nous courûmes vîte pour voir ce qu'il étoit venu faire, nous ne trouvâmes plus de cabinet. Je me rappelle seulement, et la gouvernante doit s'en souvenir aussi, que ce méchant vieillard nous dit, en s'en allant, qu'il avoit voulu se venger du maître de la maison, qu'il haïssoit mortellement. Il ajouta qu'il s'appeloit Mougnaton. Ce n'est pas Mougnaton, répondit don Quichotte, c'est Freston. Je le connois bien : c'est mon plus grand ennemi. Sa profonde science lui a fait connoître qu'un chevalier qu'il protege seroit un jour vaincu par moi. Depuis ce temps, son dépit le porte à me jouer tous les mauvais tours qu'il peut : cela ne l'avancera guere ; il ne changera pas le destin. C'est bien sûr, mon oncle, reprit la niece. Mais pourquoi vous mêler de toutes ces querelles? Ne seriez-vous pas plus heureux en restant paisible chez

vous, plutôt que d'aller par le monde faire souvent triste rencontre? Vous connoissez le proverbe : Qui va chercher de la laine revient quelquefois tondu. Ah! ah! ma niece, répliqua don Quichotte, vous savez de belles sentences. Mais apprenez qu'avant de tondre un homme comme moi il y en auroit beaucoup de pelés. Retenez cela, je vous prie. Le ton dont il dit ces paroles termina la conversation.

Don Quichotte parut tranquille pendant les quinze jours suivants, et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupât d'une nouvelle campagne. Seulement, dans les fréquents entretiens qu'il avoit avec le curé et le barbier, il insistoit toujours sur l'utilité de la chevalerie errante et sur son projet de la faire revivre. Le curé disputoit quelquefois; le plus souvent il cédoit, afin de ne pas se brouiller. Il ignoroit que, pendant ce temps, don Quichotte sollicitoit en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins,

homme de bien, si le pauvre peut se nommer ainsi, mais dont la tête n'avoit pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bon homme, il lui répétoit toujours que, dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'étoit plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une isle. Le crédule laboureur, qui s'appeloit Sancho Pança, fut sur-tout séduit par cette espérance, et résolut de quitter et ses enfants et sa femme, pour courir après ce gouvernement. Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une piece de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il emprunta d'un de ses amis une rondache meilleure que la sienne, raccommoda de nouveau son casque, se pourvut de chemises, suivant le conseil de l'aubergiste, et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiroient. Il lui recommanda sur-tout de se

munir d'un bissac. Sancho promit de ne pas l'oublier , et ajouta que , n'étant pas accoutumé à faire beaucoup de chemin à pied , il avoit envie d'emmener son âne, qui étoit une excellente bête. Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte. Il ne se rappeloit point qu'aucun écuyer célebre eût suivi son maître de cette maniere. Mais, faisant réflexion qu'il donneroit à Sancho le cheval du premier chevalier vaincu , il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

Tous leurs arrangements faits , une belle nuit, don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne , partirent , et marcherent si bien , qu'au point du jour ils ne craignoient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho , sur son âne , entre son bissac et sa grosse gourde, alloit comme un patriarche , impatient déja de voir arriver cette isle dont il devoit être gouverneur. Don Quichotte , rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avançoit sur le maigre Rossinante , dans

cette même plaine de Montiel, où les rayons du soleil, l'atteignant seulement de côté, ne l'incommodoient pas autant qu'à sa premiere sortie. Sancho, pressé de parler, commença la conversation.

Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette isle qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée. Ami Sancho, répondit don Quichotte, de tout temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les isles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres : tu sens bien que je ne voudrois pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux : la plupart des chevaliers dont je te parle attendoient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services, en leur donnant soit une comté, soit un marquisat, qui n'étoit souvent qu'une méchante province ; mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrois bien, avant six jours,

conquérir un si grand empire, qu'un des royaumes qui en dépendront sera justement ton affaire. Ne regarde pas cet événement comme extraordinaire ou difficile ; dans le métier que nous faisons rien n'est plus simple et plus commun. Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serois roi, Jeanne Guttieres ma femme seroit donc reine, et mes petits drôles, infants ? — Qui en doute ? — Moi, j'en doute; parceque je connois ma femme ; et je vous assure qu'il pleuvroit des couronnes qu'aucune ne pourroit bien aller à sa tête. Je vous en préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravedis pour être reine : comtesse, je ne dis pas non ; encore, nous y aurions du mal. — Ne t'en inquiete pas, mon ami ; Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement. — Oh ! que votre seigneurie soit tranquille ; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient.

CHAPITRE VIII.

Comment don Quichotte mit à fin l'épouvantable aventure des moulins à vent.

Dans ce moment, don Quichotte apperçut trente ou quarante moulins à vent; et regardant son écuyer : Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles ? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. Quels géants ? répondit Sancho. — Ceux que tu vois, avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde; ce sont des moulins à vent; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es

pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connois. Si tu as peur, éloigne-toi ; va quelque part te mettre en priere, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles, il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuoit de lui crier que ce n'étoit point des géants, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchoit. Attendez-moi, disoit-il, attendez-moi, lâches brigands ; un seul chevalier vous attaque. A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. Oh ! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte ; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. Il dit, embrasse son écu ; et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enleve lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressoit d'accourir au plus grand trot de

son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chûte avoit été lourde. Eh! Dieu me soit en aide, dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite. Paix! paix! répondit le héros, c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, sur-tout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déja voleur de ma bibliotheque. Je vois bien ce qu'il vient de faire: il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice. Dieu le veuille! répondit Sancho en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule étoit à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin du port Lapice, ne doutant pas qu'un lieu aussi passager ne fût fertile en aventures. Il regrettoit beau-

coup sa lance, que l'aile du moulin avoit brisée. Mon ami, dit-il à Sancho, je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Pérez de Vargas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne, avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma *l'Assommeur*. Je veux imiter Pérez de Vargas. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue; et cette arme me suffira pour faire de tels exploits que jamais personne ne pourra les croire. Ainsi soit-il! répondit Sancho: mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté. — Je t'avoue que je me ressens de ma chûte; et, si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu aux chevaliers errants de se plaindre, quand même ils auroient l'estomac ouvert. —Diable! si c'est défendu de même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchoit. Mais vous ne pensez

pas, monsieur, qu'il est plus que temps de dîner. Don Quichotte lui répondit qu'il n'avoit besoin de rien, et qu'il pouvoit manger s'il vouloit. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac; et, trouvant dans ce moment que rien n'étoit si agréable que de chercher les aventures, sans songer aux promesses de son maître, il alloit cheminant derriere lui, doublant les morceaux, et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il auroit donné de l'envie au plus gourmet buveur de Malaga.

La nuit vint; nos aventuriers la passerent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux, et ne pensa qu'à Dulcinée, pour imiter ces chevaliers qui, dans les forêts et dans les déserts, n'employoient le temps du sommeil qu'à s'occuper de leurs dames. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin; et les rayons du

soleil levant, qui lui donnoient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auroient pas réveillé, si son maître ne l'eût appelé. En ouvrant les yeux, il prit sa bouteille, qu'il s'affligea de trouver plus légere que la veille. Notre héros, qui ne vouloit vivre que de ses tendres pensées, refusa de déjeûner. Tous deux se remirent en route, et, après trois heures de marche, découvrirent le port Lapice.

Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frere Sancho, enfoncer nos bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle *aventures*. Mais souviens-toi, sur toutes choses, de l'important avis que je vais te donner : quand bien même tu me verrois dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main, et de t'y précipiter; il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueroient seroient de la populace. Lorsque c'est des chevaliers, il t'est défendu par nos lois de t'en mêler en au-

cune maniere. Soyez tranquille, répondit Sancho; jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là. Naturellement je suis pacifique, ennemi du bruit, des querelles. Cependant, si l'on en veut à ma personne, je me défendrai de mon mieux, sans me soucier d'aucunes lois. — Tu feras bien; ce que je t'en dis n'est que pour retenir le premier mouvement et l'impétuosité de ta valeur naturelle. — Oh! monsieur, je la retiendrai. Vous pouvez être bien certain que je garderai ce précepte aussi religieusement que celui de ne rien faire le dimanche.

Comme il parloit, don Quichotte apperçut deux religieux bénédictins, montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avoit son parasol et ses lunettes de voyage. Derriere eux venoient leurs valets à pied; plus loin un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse étoit une dame de Biscaye, qui s'en alloit à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux

Indes. Les deux religieux ne voyageoient pas avec cette dame, mais ils suivoient la même route. Dès que don Quichotte les découvrit : Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vu. Ces figures noires que tu vois venir à nous ne peuvent être que deux enchanteurs, qui ont sûrement enlevé quelque princesse, et l'emmenent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela. Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie; que le diable ne vous tente pas. Ceci seroit plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines, et une dame qui voyage. Je t'ai déja dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures ; et je vais te prouver tout-à-l'heure que ce que je soupçonne est vrai.

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive auprès des bénédictins : Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-

champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtiment de votre audace. Les moines surpris arrêtent leurs mules. Seigneur chevalier, répond l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de saint Benoît, qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées... On ne m'abuse point, interrompt don Quichotte, avec de douces paroles : je vous connois trop, canaille maudite. Il court aussitôt, la lance baissée, contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter à bas de sa mule. Son compagnon, effrayé, pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin, et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arriverent, et demanderent à Sancho pour quelle raison il déshabilloit

le pere. Par dieu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille; il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. Les valets, qui n'entendoient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre, et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardoit ce qui se passoit. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vîte leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'étoit pressé de joindre le carrosse; et s'approchant de la portiere: Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble; ce bras vient de vous délivrer, et de punir vos ennemis. Vous desirez sans doute connoître le nom de votre libérateur; apprenez donc que je suis don Quichotte

de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté.

Ce beau discours étoit écouté par un cavalier biscayen qui accompagnoit le carrosse. Il n'y comprenoit pas grand'-chose; mais, voyant que notre héros s'opposoit à ce que la voiture continuât sa route, et vouloit absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance, et lui dit en mauvais espagnol de son pays: Va-t'en, cavélier que mal vas; par le Dieu qui me créé, si toi ne pas laisser la carrosse, moi te tuer comme suis Biscayen. Malheureux! répond le héros, si tu étois chevalier, j'aurois déja châtié ton audace. Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen,

gentilhomme per terre, per mer, per le diable : toi mentir ; tire ton l'épée.

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive, et, couvert de son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen, qui le vit venir, auroit voulu mettre pied à terre, ne se fiant pas beaucoup à sa mule de louage; mais il n'en eut pas le temps. Tout ce qu'il put faire fut de mettre l'épée à la main, et de saisir promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouroient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen, dans son jargon, juroit de tuer quiconque ne le laisseroit pas faire ; et la dame du carrosse, qui, dans sa frayeur, avoit fait signe au cocher de s'éloigner, regardoit de loin en tremblant les deux terribles adversaires.

Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son ennemi, que, si l'écu ne l'eût paré, notre héros étoit fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte

jette un cri terrible : Fleur de beauté, dit-il, Dulcinée, souveraine de mon cœur, secourez votre chevalier dans cet imminent péril. Prononcer ces mots, lever son épée, et fondre sur le Biscayen, fut aussi prompt que l'éclair. Celui-ci se couvrit du coussin ; et, ne pouvant faire remuer sa maudite mule, qui n'étoit point dressée à ces gentillesses, il attendit de pied ferme l'épouvantable coup qui le menaçoit. Tous les spectateurs, immobiles, les yeux attachés sur les glaives, demeurerent glacés d'effroi ; et la dame, au milieu de ses femmes, faisoit des vœux à tous les saints de l'Espagne pour le salut de son écuyer.

Ce qu'il y a de triste, c'est que l'auteur de cette histoire interrompt la suite de ce terrible combat, pour nous dire qu'ici finissent tous les manuscrits qu'il a pu rassembler sur don Quichotte. Il est vrai que le second auteur, regardant comme impossible que parmi les beaux esprits de la Manche il ne s'en fût point trouvé

qui eût recueilli les autres actions de notre héros, fit de nouvelles recherches; et heureusement elles réussirent, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IX.

Où se termine le combat entre le vaillant Biscayen et l'intrépide chevalier de la Manche.

J'AI raconté comment l'auteur de cette intéressante histoire avoit été contraint, faute de mémoires, de laisser notre chevalier aux prises avec le Biscayen. Cette interruption, presque au commencement de l'ouvrage, me causa un vrai chagrin. Je ne pouvois me consoler de ce qu'un héros aussi recommandable que don Quichotte avoit manqué d'historiens, tandis qu'une foule d'autres chevaliers, dont personne ne se soucie, en ont trouvé souvent deux ou trois, qui ne nous font pas même grace de leurs plus petites

sottises. Je calculois, d'après quelques livres très modernes formant la bibliotheque de don Quichotte, que le temps où il avoit vécu ne devoit pas être éloigné du nôtre; et je conservois un reste d'espoir de retrouver, dans la Manche, au moins des traditions certaines sur un héros dont la vie fut consacrée au sublime emploi de défendre l'honneur des belles, de ces belles qui, toujours sages, couroient les champs sur leurs palefrois, et mouroient à quatre-vingts ans tout aussi vierges que leurs meres. Je me disois que la seule reconnoissance devoit avoir conservé la mémoire de don Quichotte; et j'ajoute que l'univers m'en doit un peu pour avoir découvert la suite de son admirable histoire, par le plus heureux des hasards.

Je passois dans la rue des Merciers, à Tolede, quand je vis un petit garçon portant un paquet de paperasses à vendre chez un marchand de soie. J'ai toujours été fort curieux de tout ce qui est écrit;

j'arrêtai le petit garçon, et je reconnus sur ces vieux papiers des caracteres arabes que je ne comprenois point. Un Maure parut à l'instant; je le priai de m'expliquer ce que c'étoient que ces cahiers. Le Maure y jeta les yeux et se mit à rire. Je lui demandai de quoi il rioit. C'est que l'auteur, me répondit-il, s'est cru obligé de mettre une note pour nous apprendre que la fameuse Dulcinée du Toboso étoit principalement renommée par la maniere dont elle faisoit le petit salé. Je tressaillis au nom de Dulcinée, et je suppliai le Maure de me dire quel titre portoient les cahiers. Il lut aussitôt : *Histoire de don Quichotte de la Manche, par l'Arabe Cid Hamet Benengeli.* Maître à peine de ma joie, j'achetai du petit garçon tous ces vieux papiers; j'emmenai le Maure avec moi, et, moyennant deux arrobes de raisins secs et deux mesures de froment, que je lui donnai pour salaire, il me traduisit littéralement ces manuscrits si précieux.

Sur l'une des premieres pages on voyoit représentés don Quichotte et le Biscayen, s'attaquant l'épée haute, l'un couvert de son bouclier, et l'autre de son coussin. La mule du Biscayen étoit si parfaitement dessinée qu'on la reconnoissoit tout de suite pour une mule de louage. Rossinante n'étoit pas moins bien ; son cou roide et long, sa tranchante épine, son ventre vuide et ses flancs creux, faisoient deviner son nom. Sancho Pança s'y trouvoit aussi, tenant son âne par le licou. Il étoit gros, court, ramassé, les jambes un peu cagneuses. Ces portraits me firent plaisir. Ils diminuerent la juste défiance que m'inspiroit un manuscrit arabe. Personne n'ignore que les écrivains de cette nation ne se dépouillent jamais de leurs préjugés, de leur haine, et ne savent pas que l'histoire, cette rivale du temps, doit être, à-la-fois, le témoin sévere du passé, l'interprete du présent, le flambeau de l'avenir. Quoi qu'il en soit, on peut être sûr qu'un auteur maure aura

plutôt affoibli qu'exagéré les exploits d'un Espagnol. Aussi je préviens mes lecteurs que c'est au seul Benengeli qu'ils doivent reprocher les défauts qu'ils trouveront dans cet ouvrage. On auroit grand tort de s'en prendre à moi. Je suis obligé de le suivre, et de m'en rapporter en tout à cet auteur mécréant, qui poursuit ainsi son récit.

Les deux vaillants champions, levant à-la-fois leurs redoutables glaives, sembloient menacer le ciel et la terre. Celui qui frappa le premier fut l'irrité Biscayen, dont heureusement l'épée tourna et n'atteignit point du tranchant. Sans cela, ce coup finissoit et le combat et les aventures de notre héros ; mais la fortune, qui le réservoit pour de plus grandes entreprises, fit que le fer du Biscayen, en descendant sur l'épaule, emporta seulement tout ce côté de l'armure, une portion du casque, et la moitié de l'oreille. Ô Dieu puissant ! qui pourroit

exprimer la colere de don Quichotte ! Il se releve sur ses étriers, saisit son épée à deux mains, et la fait tomber, comme une montagne, sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendoit, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il étoit par terre, s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. La mule, effrayée, se met à courir, saute, rue, et jette son maître. Don Quichotte à pied vole à lui, leve son épée, et lui crie de se rendre, ou qu'il va lui couper la tête. Le Biscayen étoit si étourdi qu'il ne pouvoit pas répondre. Notre héros, dans sa fureur, ne l'auroit pas épargné ; mais les dames du carrosse, jusqu'alors tremblantes spectatrices du combat, accoururent auprès du vainqueur, pour lui demander en grace de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec une gravité fiere : Illustres princesses, je consens à ce que vous desirez, et je

n'y mets qu'une condition ; c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle dona Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. Les pauvres dames, sans demander ce que c'étoit que cette Dulcinée, promirent tout au nom du Biscayen ; et don Quichotte content laissa la vie au vaincu.

CHAPITRE X.

Conversation intéressante entre don Quichotte et son écuyer.

Sancho, à peine échappé aux valets des bénédictins, étoit resté témoin du combat, en priant Dieu pour don Quichotte. Le voyant vainqueur et prêt à remonter sur Rossinante, il accourut promptement se mettre à genoux devant lui, prit sa main, la baisa, et d'une voix respectueuse : Mon bon maître, lui dit-il, si

votre seigneurie avoit pour agréable de me faire présent de l'isle que vous venez de gagner, vous pouvez être certain que je la gouvernerai de maniere à vous rendre satisfait. Mon pauvre ami, répondit don Quichotte, ce ne sont point ici des aventures d'isles, ce sont de simples rencontres où tous les profits se bornent souvent à revenir avec la tête cassée ou une oreille de moins. Prends patience; une autre occasion te vaudra le gouvernement. Sancho le remercia, lui baisa de nouveau la main; et, après l'avoir aidé à monter sur Rossinante, il le suivit au trot de son âne.

Notre héros, à peu de distance, quitta le grand chemin pour entrer dans un bois. Écoutez, lui dit l'écuyer, je pense qu'il seroit prudent de nous retirer dans quelque église. Vous avez laissé bien malade celui que vous avez combattu; si la sainte Hermandad en a connoissance, elle commencera par nous conduire en prison. Une fois là, Dieu sait quand on

en sort. Eh ! où as tu vu, reprend don Quichotte. où as-tu jamais lu qu'un chevalier errant ait été mis en justice pour avoir envoyé ses ennemis dans le tartare? — Monsieur, je ne connois pas le tartare, mais je connois la prison, et je sais que la sainte Hermandad y envoie ceux qui se battent en duel. — Ne crains rien, ami, ne crains rien ; si l'Hermandad m'attaquoit, c'est moi qui la ferois captive. Mais réponds sans flatterie, as tu vu sur la terre habitable un chevalier plus vaillant que moi ? As-tu trouvé dans les histoires que tu as lues quelqu'un plus ardent à l'attaque, plus opiniâtre dans la défense, plus adroit en parant les coups, plus vigoureux en les frappant? — Ma foi, je vous dirai, monsieur, que je n'ai pas beaucoup lu d'histoires, parceque je ne sais ni lire ni écrire ; mais je gagerois bien que jamais je n'ai servi un maître aussi hardi que vous. Prions Dieu seulement que cette hardiesse ne nous mene pas où je disois. Pour le présent, vo-

tre seigneurie devroit panser son oreille, d'où il sort beaucoup de sang. J'ai dans le bissac un peu de charpie avec de l'onguent blanc, que je vais vous donner. — Ah ! mon ami, si j'avois songé à faire une petite fiole du baume de fier-à-bras, nous n'aurions besoin d'aucun remede. — Qu'est-ce que cette drogue-là ? — C'est un baume, dont j'ai la recette, avec lequel on se moque des blessures et de la mort. Quand une fois je l'aurai fait, Sancho, et que je t'aurai donné la fiole, si tu me vois, dans un combat, coupé par le milieu du corps, ce qui nous arrive presque tous les jours, tu n'as qu'à ramasser promptement la moitié qui sera par terre, la rapprocher, avant que le sang se fige, de l'autre moitié restée sur la selle, en prenant garde de les bien ajuster ensemble; après cela, tu me feras boire seulement deux doigts de mon baume, et tu me verras frais et sain comme une pomme reinette. — Si c'est ainsi, monsieur, je renonce dès ce mo-

ment au gouvernement de l'isle, et je ne vous demande pour récompense de mes services que la recette de ce baume-là. Je suis toujours sûr de le vendre trois ou quatre réaux l'once, et cela me suffira pour passer ma vie honorablement. Il s'agit de savoir s'il coûte beaucoup à faire. — Avec moins de trois réaux on en a plus de six pintes. — Et, mardi ! qu'attendez-vous donc ? enseignez-moi cette recette. — Va, mon ami, ce secret n'est rien ; je t'en apprendrai bien d'autres. A présent panse mon oreille, je t'avoue qu'elle me fait mal.

Sancho tira du bissac de l'onguent et de la charpie ; mais quand don Quichotte apperçut que son casque étoit brisé, il fut sur le point d'en perdre l'esprit. Ô Créateur de toutes choses, s'écria-t-il en tirant son épée et levant les yeux vers le ciel, recevez le serment que je fais de ne manger pain sur nappe, de ne m'approcher de ma femme, d'observer encore beaucoup d'autres choses, dont je

ne me souviens point, mais qu'observa le marquis de Mantoue dans une occasion semblable, jusqu'à ce que je me sois vengé de l'insolent qui m'a fait cet affront. Vous ne prenez pas garde, interrompit Sancho, que, si le chevalier s'en va trouver madame Dulcinée, comme vous le lui avez ordonné, vous n'avez plus rien à lui demander. Ce que tu dis là, reprit don Quichotte, est raisonnable; j'annulle le serment que je viens de faire pour ce qui regarde ma vengeance, mais je le confirme et le renouvelle jusqu'à ce que j'aie conquis un casque aussi bon, aussi précieux que le fameux armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripant. — Ne jurez donc pas comme cela, monsieur; vous pourriez vous damner pour rien. Si nous sommes long-temps à trouver un homme avec un casque, dans un pays où l'on ne voit que des muletiers et des charretiers, resterez-vous sans manger de pain, pour faire comme le marquis de Mantoue? — Qu'oses-tu dire?

je suis sûr qu'il ne se passera pas deux heures sans que nous voyions arriver ici un plus grand nombre de chevaliers qu'il n'en parut au siege d'Albraque. — Je ne m'y oppose point; et Dieu veuille que cette fois-ci nous puissions attraper cette isle qui me fait tant soupirer ! — Tu l'auras, n'en doute point. D'ailleurs, si elle te manquoit, n'avons-nous pas le royaume de Danemarck, ou celui de Sobradize, qui se trouvent là tout portés, et qui te conviendront encore mieux, puisqu'ils sont en terre ferme ?

Mais, ajouta-t-il, laissons cela; et dis-moi si tu n'aurois point quelque chose à me donner à manger, en attendant que nous puissions nous retirer dans un château pour passer la nuit, et faire mon baume; car, par dieu ! je souffre beaucoup de mon oreille. — J'ai bien là un peu de pain, avec un oignon et du fromage. Je n'ose guere présenter cela à un chevalier de votre importance. — Tu me connois mal, ami. Si tu avois lu, comme

moi, toutes les histoires de chevalerie, qui ne laissent pas d'être nombreuses, tu saurois que mes braves confreres ne se mettoient jamais à table, si ce n'est dans les banquets des rois. Le reste du temps ils vivoient de l'air ; et comme ils étoient hommes cependant, et qu'un peu de nourriture leur étoit nécessaire à la longue, nous pouvons croire que, dans les forêts, dans les déserts qu'ils parcouroient, sans y trouver sans doute de cuisinier, leurs repas étoient quelques mets rustiques, tels que ceux que tu me présentes. Suivons, suivons leur exemple, et ne cherchons pas à rien innover. —Cela étant, monsieur, désormais je fournirai le bissac suivant les regles de la chevalerie, c'est-à-dire de fruits secs pour vous; et pour moi, qui ne suis qu'un écuyer, de quelque chose de plus nourrissant. —Je ne t'ai pas dit, Sancho, que nous ne devions manger que des fruits secs, mais qu'il étoit vraisemblable que c'étoit la nourriture or-

dinaire des chevaliers, ainsi que certaines herbes que je connois.—Ah! tant mieux, monsieur! je suis bien aise que vous connoissiez ces herbes-là; car j'ai un pressentiment que quelque jour nous en aurons sûrement besoin.

En s'entretenant ainsi, nos deux aventuriers dînoient ensemble. Le desir de trouver un gîte avant la nuit leur fit abréger leur frugal repas; mais, malgré leur diligence, le soleil déja couché les força de gagner quelques cabanes de chevriers, qu'ils découvrirent près de là. Sancho ne se consoloit point de ne pas coucher dans un bon village; don Quichotte au contraire étoit charmé de passer la nuit à la belle étoile, parcequ'il lui sembloit que cette maniere de dormir confirmoit d'autant mieux sa chevalerie.

CHAPITRE XI.

Don Quichotte chez les chevriers.

NOTRE héros fut bien reçu par les habitants des cabanes. Sancho, après avoir accommodé de son mieux Rossinante et son âne, s'en vint à l'odeur de certains morceaux de chevreau qui cuisoient dans une marmite. Il les regardoit avec complaisance, et attendoit impatiemment que les chevriers les eussent retirés du feu, pour les placer sur des peaux qu'ils étendirent par terre. Cette rustique table étant dressée, ces bonnes gens, au nombre de six, inviterent amicalement leurs hôtes à s'asseoir au milieu d'eux. Ils traiterent notre chevalier avec une politesse plus franche que recherchée, et ne trouverent rien de mieux, pour lui donner un siege distingué, que de renverser une auge, sur laquelle le héros s'assit. San-

cho se tenoit debout, prêt à lui servir à boire dans une grande coupe de corne. Don Quichotte le voyant ainsi: Sancho, dit-il, afin que tu saches combien la chevalerie renferme d'excellentes choses, combien tous ceux qui ont quelque rapport avec elle sont près d'arriver aux honneurs, je veux que tu te places à mes côtés, que tu ne fasses qu'un avec ton maître, que tu manges et boives avec lui. La chevalerie est comme l'amour, elle est mere de l'égalité. Monsieur, répondit Sancho, je remercie votre seigneurie; mais, pourvu qu'il ne me manque rien, j'aime mieux manger debout, en tête-à-tête avec moi, qu'assis auprès d'un empereur; et, s'il faut parler franchement, je préférerois encore un morceau de pain avec un oignon, dans un petit coin, libre et seul, à tous les bons dindes rôtis de ces grandes tables où il faut prendre garde à mâcher doucement, à ne pas boire à sa soif, à s'essuyer la bouche, à ne point tousser ou éternuer quand il vous en

prend fantaisie. Je n'aime pas la gêne, monsieur; ainsi je vous prie de vouloir bien me troquer ces beaux honneurs contre d'autres choses de plus de profit. Viens toujours t'asseoir, reprit don Quichotte; Dieu éleve ceux qui s'humilient. Alors, le prenant par le bras, il le plaça près de lui.

Les chevriers, qui n'entendoient rien à ce discours, les écoutoient en silence, mangeant, et regardant leurs hôtes, qui soupoient de bon appétit. Après que les viandes furent achevées, on les remplaça par une moitié de fromage aussi dur que du ciment, et par des glands du pays, qui sont meilleurs que des noisettes. Pendant ce temps, la grande coupe, tantôt pleine, tantôt vuide, faisoit sans cesse la ronde; si bien que de deux outres de vin il n'en restoit qu'un, à la fin du souper. Don Quichotte, n'ayant plus faim, prit une poignée de glands; et les considérant dans sa main ouverte;

Heureux siecle, s'écria-t-il, âge fortuné que nos peres avoient nommé l'âge d'or, non que cet or, divinité de notre siecle de fer, fût plus commun que de nos jours, mais parceque les funestes mots du *tien* et du *mien* étoient ignorés! Dans ce saint temps d'innocence, tous les mortels naissoient avec un droit égal à tous les biens de la terre; ils n'avoient besoin, pour soutenir leur vie, que de cueillir les fruits savoureux que les chênes leur prodiguoient. Les fontaines claires, les ruisseaux limpides, roulant à leurs pieds des flots de crystal, venoient leur offrir des eaux bienfaisantes. Les laborieuses abeilles, établissant leur république dans le creux des rochers et des arbres, leur abandonnoient libéralement le miel délicieux qu'elles tiroient des fleurs. Le robuste liege se dépouilloit de lui-même de son écorce légere, pour que l'homme pût en couvrir le simple asyle qu'il s'étoit formé contre l'inclémence des airs. La paix,

l'amitié, gouvernoient le monde. L'avide et l'ingrat laboureur n'osoit pas d'un fer acéré déchirer le sein de la terre, qui, sans attendre ses souhaits, lui présentoit en abondance tout ce qui pouvoit satisfaire et ses besoins et ses plaisirs. Alors, les bergeres naïves, sans autre habit que le simple voile dont la pudeur les couvrit toujours, alloient parcourant les campagnes, belles de leurs seuls attraits, ne connoissant d'autres ornements qu'une guirlande de lierre, et plus touchantes avec leurs cheveux tombant en tresses sur leurs épaules, que celles que l'on voit parées de la fine pourpre de Tyr, ou des trésors qu'une oisive industrie invente et varie sans cesse. Alors l'amour, le pur amour, n'étoit que l'expression sincere de ce que sentoient les ames; la bouche n'exagéroit point ce qu'un tendre cœur lui dictoit. Nul ne pouvoit vouloir tromper, le mensonge étoit inconnu. La justice, tant outragée de nos jours par la

faveur ou l'intérêt, n'avoit pas besoin de son glaive, et sa balance étoit tenue par l'équité naturelle. La jeune vierge solitaire n'avoit point à craindre de ravisseur, elle ne devenoit la conquête que de l'amant qu'elle avoit choisi. Mais à présent, par-tout attaquée, toujours entourée des pieges du vice, l'innocence n'a plus d'asyle. Le crime marche la tête levée, et regne sur cet univers. Aussi, pour opposer une digue aux affreux progrès de la corruption, bientôt on se vit obligé d'instituer la chevalerie, qui seule fournit du moins quelques défenseurs à la veuve, quelques appuis à l'orphelin. J'ai l'honneur d'en être, mes freres; et je vous prie de recevoir mes sinceres remerciements du bon accueil que vous m'avez fait.

C'étoit une poignée de glands qui avoit rappelé l'âge d'or à notre bon chevalier, et avoit valu aux chevriers cette longue et belle harangue. Ils l'écouterent avec

une espece d'admiration. Sancho écoutoit aussi, tout en mangeant des glands, et visitant l'outre de vin, qu'on avoit pendu à un liege. Lorsque don Quichotte eut fini, un des chevriers lui dit : Seigneur, comme notre intention est de vous offrir ce que nous avons de mieux, nous vous prions d'entendre chanter un de nos jeunes camarades qui a fait toutes ses études, a beaucoup d'esprit, joue du violon, et par-dessus cela est fort amoureux. Il ne tardera pas à venir. Le chevrier parloit encore qu'on entendit le son d'un violon, et l'on vit paroître un berger de bonne mine, de vingt-deux ans à-peu-près. Antoine, lui dit le chevrier, je viens de vanter à notre hôte les talents que nous te connoissons; prouve-lui que dans nos montagnes on sait un peu de musique. Assieds-toi donc, et fais-nous le plaisir de chanter cette romance que ton oncle le bénéficier a composée sur tes amours. Je le veux bien, répondit Antoine. Aussitôt, assis sur un tronc de

chêne, il accorda son violon, et d'une voix agréable se mit à chanter ces paroles :

Enfin ton ame s'est trahie,
L'amour éclate en tes rigueurs;
Tes dédains, aimable Eulalie,
Deviennent pour moi des faveurs.

Lorsque je parois à ta vue,
Par toi le silence est gardé :
Tu fuis bientôt; peine perdue!
En partant tu m'as regardé.

Quand les bergeres vont te dire
Les tendres vers que j'ai chantés,
Tu ne réponds rien; c'est m'instruire
Que tu les as bien écoutés.

Tu trouves toujours des excuses
Pour ne pas danser avec moi :
Je suis le seul que tu refuses;
Je serois donc choisi par toi.

Ah! crois-moi, charmante Eulalie,
Ne perdons pas ainsi nos jours;
Songe bien que toute la vie
Est trop courte pour les amours.

Le chevrier finit sa romance, et don Quichotte en demandoit une autre; mais Sancho, qui avoit plus d'envie de dormir que d'écouter des chansons, s'y opposa formellement. Votre seigneurie, dit-il, ne réfléchit pas que ces bonnes gens ont travaillé toute la journée, et qu'ils ont besoin de repos. Je t'entends, reprit don Quichotte; tes fréquentes visites à l'outre de vin t'ont rendu le sommeil plus nécessaire que la musique. Ah! Dieu soit béni! répondit l'écuyer, chacun de nous en a pris sa part. J'en conviens, ajouta le héros: mais va dormir, si tu veux; ceux de ma profession veillent sans cesse. Viens auparavant panser mon oreille. Un des chevriers voulut voir la blessure; il assura don Quichotte qu'avec le remede qu'il alloit lui donner il seroit promptement guéri. En effet, il courut chercher un peu de romarin, dont il fit, avec du sel, une espece de cataplasme, qui, appliqué sur le mal, suspendit bientôt la douleur.

CHAPITRE XII.

Histoire de Marcelle.

Dans ce moment, arriva du village un jeune chevrier qui dit en entrant : Mes amis, savez-vous la nouvelle? Comment veux-tu que nous la sachions? lui répondit l'un d'entre eux. — Le pauvre Chrysostome est mort ; et l'on dit que c'est d'amour pour cette terrible Marcelle, la fille de Guillaume le riche. — Pour Marcelle? — Pour elle-même. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Chrysostome, dans son testament, demande à être enterré au milieu de la campagne, comme un Maure, et veut que ce soit auprès de la fontaine du Liege, parceque c'est là qu'il a vu Marcelle pour la premiere fois. Nos ecclésiastiques s'y opposent; ils disent que cela ressemble trop aux païens. Mais Ambroise, le grand ami du

défunt, entend que tout s'exécute suivant la volonté de Chrysostome. Cela fait beaucoup de bruit au village. On croit pourtant qu'à la fin Ambroise l'emportera, et que demain l'enterrement aura lieu avec une grande pompe. Je pense que ce sera beau à voir, et je n'y manquerai pas, si je puis. — Nous irons tous avec toi, et nous tirerons au sort à qui gardera nos chevres. Je les garderai, Pierre, dit alors un autre chevrier : ne m'en remercie pas trop, parceque j'ai une épine dans le pied, qui m'empêche de marcher. Monsieur Pierre, interrompit don Quichotte, je vous prie de m'expliquer ce que c'est que ce Chrysostome et cette Marcelle.

Monsieur le chevalier, réponditPierre, le pauvre défunt étoit un riche gentilhomme de ce pays, qui, après avoir fini ses études à Salamanque, revint demeurer dans notre village. Il étoit regardé comme fort habile, et savoit sur-tout admirablement bien tout ce qui se passe

la-haut, dans le ciel, entre le soleil et la lune, dont il nous annonçoit à point nommé les éclisses. Il faut dire éclipses, reprit don Quichotte. — A la bonne heure, monsieur! Il nous prédisoit aussi quand l'année devoit être abondante ou estérile. —Dites donc stérile, vous mettez un *e* de trop. —Oh! si vous me chicanez pour si peu de chose, nous n'en finirons jamais. Je vous dis donc que ce jeune gentilhomme étoit fort aimé, fort considéré dans le village, parcequ'il avoit tant d'esprit que c'étoit lui qui faisoit nos cantiques pour noël, ainsi que les dialogues de nos petits garçons à la fête-dieu; tout le monde les admiroit. Or, il arriva que, peu de temps après son retour de Salamanque, nous le vîmes tout d'un coup paroître habillé en berger, avec la pelisse de peau de chevre, conduisant un beau troupeau. Un de ses compagnons d'études, son grand ami, nommé Ambroise, avoit de même quitté la robe d'écolier pour l'habit de berger, et suivoit Chry-

sostome dans la campagne. D'abord cela nous étonna d'autant plus que son pere venoit de mourir, et lui avoit laissé beaucoup de bien : et Chrysostome le méritoit, car il étoit charitable, doux, libéral, compatissant; tout cela se voyoit sur son bon visage. On sut bientôt qu'il ne s'étoit fait berger que parcequ'il étoit amoureux de la belle Marcelle, qu'il vouloit suivre dans ces montagnes. Cette Marcelle, dont peut-être vous ne trouveriez pas la pareille en cent ans, mérite que je vous parle d'elle plus au long.

Vous saurez donc, mon cher monsieur, qu'il y avoit chez nous un laboureur appelé Guillaume, encore plus riche que le pere de Chrysostome. Ce laboureur eut une fille dont la mere mourut en couches. Cette pauvre mere étoit bien la plus brave femme du pays. Il me semble que je la vois encore avec son visage rond, qui ressembloit à la lune, et des yeux brillants comme deux soleils : avec cela, bonne pour les pauvres, allant les

chercher quand ils ne venoient pas, et leur donnant tout ce qu'elle avoit. Si celle-là n'est pas en paradis, je ne sais pas où nous irons. Son mari Guillaume eut tant de chagrin d'avoir perdu cette excellente femme, qu'il en mourut bientôt après, laissant sa fille Marcelle héritiere de ses gros biens, sous la tutele d'un oncle ecclésiastique et bénéficier dans notre endroit. La petite Marcelle grandit, et devint si belle, si belle, que l'on jugea dès-lors qu'elle surpasseroit la beauté de sa mere. C'est ce qui arriva quand elle eut quinze ans. Personne ne pouvoit la voir sans l'admirer; et presque tous les jeunes garçons devenoient fous d'amour pour elle. Son oncle l'élevoit avec beaucoup de soin, et la tenoit renfermée; mais sa beauté fit tant de bruit, que les meilleurs partis de nos environs, attirés par cette beauté aussi bien que par la dot, vinrent tous en foule prier, solliciter, presser le vieux oncle. Celui-ci ne demandoit pas mieux que de

marier sa niece, mais il vouloit que ce ne fût que de son consentement. C'étoit un saint homme que cet ecclésiastique, qui ne cherchoit point à profiter de la fortune de Marcelle. Tout le village lui rendoit cette justice; et soyez sûr que chez nous, quand un prêtre fait dire du bien de lui à ses paroissiens, c'est qu'il mérite qu'on en dise.

Vous avez raison, interrompit don Quichotte. Continuez votre histoire que vous contez à merveille, et qui me paroît excellente. — Monsieur, c'est vous qui êtes bon.

L'oncle proposoit à sa niece tous les marieurs qui se présentoient, en la priant de choisir; mais elle répondoit toujours que le mariage ne la tentoit pas, qu'elle étoit encore bien jeune, et d'autres raisons assez raisonnables. Le bon prêtre, sans la tourmenter, attendoit que le goût lui vînt de prendre un mari à sa fantaisie; parcequ'il disoit souvent, et c'étoit bien dit, que les peres ne doivent jamais for-

cer les enfants, que cela cause ensuite tout plein de malheurs. Le temps se passoit dans ces pourparlers, quand voilà que, tout d'un coup, au moment que nous nous y attendions le moins, cette mignarde Marcelle se fait bergere; et, sans écouter son oncle qui la détournoit de sa résolution, elle se met à garder son propre troupeau avec les filles du village. Vous vous imaginez bien qu'aussitôt que cette beauté-là fut au grand air, toute la bande des amoureux, riches, pauvres, fermiers, gentilshommes, se mit à courir après. Nous eûmes ici une armée de nouveaux bergers. Le pauvre Chrysostome fut du nombre, car il adoroit Marcelle; il en perdoit le boire et le manger. Il ne faut pas croire au moins que Marcelle, pour avoir choisi cette maniere de vivre si libre, ait jamais donné la moindre prise aux mauvaises langues. Au contraire, de tous ces amoureux qui la suivent, avec des intentions bien honnêtes, puisqu'ils n'ont en vue que le ma-

riage, il n'y en a pas un qui puisse se vanter qu'elle lui ait seulement donné la plus petite espérance. Elle ne les fuit point du tout, elle cause fort bien avec eux, leur fait même politesse quand l'occasion s'en présente; mais si l'on s'avise de lui dire un petit mot qui ait rapport à cela, oh! bon soir! je vous réponds qu'on n'y revient pas deux fois.

De cette maniere, monsieur le chevalier, je vous dirai que cette fille, chez nous, est comme une espece de peste, parceque sa beauté tourne la tête à tous ceux qui la regardent; ensuite sa sévérité les réduit au désespoir, et les rend encore plus fous. Si vous demeuriez quelque temps ici, vous n'entendriez dans ces montagnes que des plaintes, que des reproches de ces pauvres amoureux. Il n'y a pas un de nos arbres où l'on ne voie écrit le nom de Marcelle. On ne peut faire quatre pas sans trouver ici un berger qui pleure; là, un autre qui chante; plus loin, celui-ci passe la nuit sur un rocher, pour dire

aux étoiles que Marcelle ne l'aime point; celui-là reste à l'ardeur du soleil, pour se plaindre d'elle tant que la journée dure : et Marcelle, pendant ce temps, rit et se moque de tous. Nous attendons avec impatience de voir par où finira cette fierté, et quel sera l'heureux mari qui doit mettre à la raison cette beauté si terrible. En attendant, elle a fait mourir ce malheureux Chrysostome. Je vous exhorte, monsieur le chevalier, à vous trouver demain à son enterrement, où sûrement il y aura foule, car le défunt avoit beaucoup d'amis.

Don Quichotte assura le pâtre qu'il n'auroit garde d'y manquer, et le remercia du plaisir que lui avoit fait son histoire. Sancho, qui depuis long-temps donnoit au diable le chevrier, et Marcelle, et Chrysostome, engagea son maître à s'aller coucher. Notre héros se retira dans la cabane de Pierre, où il passa la nuit à soupirer pour Dulcinée, afin d'imiter les amants de Marcelle. L'écuyer

s'arrangea sur de la paille entre son âne et Rossinante, et dormit, non comme un amoureux, mais comme un homme très fatigué.

CHAPITRE XIII.

Comment don Quichotte se rendit aux funérailles de Chrysostome.

L'AURORE commençoit à peine à éclairer l'orient, que les chevriers, déja debout, vinrent demander au chevalier s'il persistoit dans son dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostome. Don Quichotte se leva, donna l'ordre à Sancho de seller Rossinante, et, de compagnie avec les chevriers, se mit aussitôt en chemin.

Ils n'avoient pas fait un quart de lieue qu'ils rencontrerent six bergers couverts de pelisses noires, couronnés de laurier-rose et de cyprès, portant à la main des

bâtons de houx. Avec eux venoient deux gentilshommes bien montés, suivis de trois valets à pied. Les deux troupes, en se joignant, se saluerent avec politesse; et, se disant qu'elles alloient au même lieu, elles marcherent ensemble.

Un des deux gentilshommes à cheval, après avoir lié la conversation avec don Quichotte sur la mort funeste de Chrysostome, et sur l'étrange caractere de la bergere Marcelle, prit la liberté de demander à notre héros pourquoi, dans la profonde paix dont on jouissoit en Espagne, il alloit armé de la sorte. Ma profession m'y oblige, lui répondit don Quichotte; le repos et la mollesse ne conviennent qu'aux habitants efféminés de la cour: mais les travaux, les veilles, les armes, sont l'apanage de ces guerriers si renommés dans le monde sous le nom de chevaliers errants; j'ai l'honneur d'en faire partie, quoique sans doute le moins grand de tous.

Le gentilhomme, qui s'appeloit Vi-

valde, et qui avoit de l'esprit, fut un peu surpris de cette réponse ; et voulant connoître davantage cet homme au moins extraordinaire, il le pria de lui dire ce qu'il entendoit par des chevaliers errants. Je m'étonne, reprit don Quichotte, que votre seigneurie ne connoisse pas l'histoire de la Grande-Bretagne, et de ce fameux roi Artus qui vit encore enchanté sous la figure d'un corbeau : tradition si révérée, qu'aucun Anglois, depuis ce temps, n'a jamais osé tuer de corbeau. Sous ce grand roi, fut institué l'ordre des chevaliers de la table ronde. Alors vivoient la reine Genievre, son amant Lancelot du Lac, et cette bonne dame Quintagnone, la respectable médiatrice de leurs touchantes amours. Depuis cette époque, les grandes actions des Amadis, des Florismarte, des Tiran-le-Blanc, de beaucoup d'autres guerriers illustres, ont propagé, soutenu cet ordre si beau jusqu'à nos jours, où, comme vous le savez, nous avons tous presque vu et connu

l'invincible don Bélianis. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, dont j'ai l'honneur de vous répéter que je fais profession; quoiqu'assurément très inférieur aux héros que j'ai nommés, mais tâchant du moins de les imiter en parcourant les déserts, et cherchant les aventures.

Vivalde, après ce discours, devina ce qu'étoit don Quichotte. Comme ils avoient encore du chemin à faire, il voulut s'en amuser; et affectant beaucoup de sérieux: Seigneur chevalier, dit-il, vous avez choisi, ce me semble, la plus dure des professions; celle des chartreux n'est pas si austere. Elle peut être aussi austere, répond le héros; mais aussi utile, non: car les religieux, tranquilles dans le sein de l'abondance, n'ont qu'à prier Dieu pour le bonheur des hommes; or, c'est nous qui donnons ce bonheur, c'est nous qui faisons ce que les religieux demandent; et ce n'est pas dans une cellule, à l'abri des injures du temps, que nous

acquittons nos devoirs, c'est en plein air, au soleil d'été, aux frimas d'hiver, à coups de lance et d'épée. Nous sommes le bras de Dieu sur la terre, les ministres de sa justice. Cette mission, moins sainte peut-être, mais plus difficile, plus rude que la vie contemplative, ne peut se remplir qu'à force de travaux, de peines, de sueurs, de sang. Si quelques uns de nous ont fini par être empereurs, croyez, monsieur, soyez sûr qu'il leur en a coûté cher; et que, sans les sages enchanteurs qui les ont aidés, ils auroient peut-être trouvé quelque mécompte dans leurs espérances.

Je suis de votre avis, reprit Vivalde: mais il me semble avoir ouï dire une chose qui me fait de la peine; c'est que ce n'est point du tout par amour de la vertu, par un véritable desir de plaire à Dieu en servant les hommes, que les chevaliers errants se livrent à de si grands travaux; c'est uniquement pour se rendre plus agréables à une certaine

dame à laquelle ils rapportent tout, dont ils ont toujours le nom à la bouche, qu'ils invoquent dans les combats, comme si c'étoit leur divinité. Je vous avoue qu'à mes yeux un but aussi peu chrétien diminue beaucoup leur mérite. Monsieur, répondit don Quichotte, c'est une coutume si ancienne, si révérée parmi nous, qu'elle ne peut se changer. Il est reçu, il est consacré par une infinité d'exemples, que tout chevalier, au moment d'entreprendre une grande aventure, éleve tendrement ses yeux vers celle qui regne sur ses pensées. Il est même obligé, quoique certain de n'en être pas entendu, de lui adresser entre ses dents quelques paroles de tendresse, de soumission, de confiance. Cela n'empêche pas, monsieur, que l'amour de la vertu ne soit le mobile de ses actions. Mais il se soumet à l'usage; il sait que le ciel seroit plutôt sans étoiles qu'un chevalier errant sans dame, que l'amour est notre essence, que c'est lui qui consti-

tue un vrai chevalier; et, si vous en avez connu qui ne fussent point amoureux, je les tiens pour non légitimes, pour des usurpateurs de la chevalerie, dans laquelle ils se sont glissés par surprise, par supercherie, comme des filous ou des larrons.

Ne vous fâchez pas, dit Vivalde; et daignez vous rappeler que don Galaor, frere d'Amadis, n'eut jamais de dame connue. Il me semble pourtant que sa gloire n'en a pas été ternie. Une hirondelle ne fait pas le printemps, interrompt notre héros; d'ailleurs, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, je sais de très bonne part que ce Galaor, qui se permettoit à la vérité de faire sa cour à beaucoup de belles, aimoit au fond une certaine dame à laquelle il se recommandoit, sans que cela fît du bruit. — Puisqu'il est ainsi, je ne doute point qu'un chevalier tel que vous ne soit esclave de l'amour. J'ose supplier votre seigneurie, à moins qu'elle ne se pique d'être aussi

discrete que don Galaor, de nous apprendre le nom, de nous dépeindre les charmes, de cette heureuse beauté qui doit desirer sans doute que l'univers soit informé de son pouvoir sur votre cœur.

Don Quichotte alors fit un grand soupir : Hélas ! reprit-il, j'ignore si cette douce ennemie approuve ou non que je publie l'honneur de vivre dans ses fers. Tout ce que je puis répondre aux questions polies que vous me faites, c'est qu'elle se nomme Dulcinée, et qu'elle est du Toboso ; quant à sa qualité, monsieur, elle doit être au moins princesse, puisqu'elle est reine de mes destinées. Ses attraits sont au-dessus de tout ce que l'imagination des poëtes peut inventer de plus parfait. L'or fin compose ses cheveux, son front ressemble aux champs élysées ; ses sourcils sont deux arcs-en-ciel, ses yeux des soleils, ses joues des roses, ses levres du corail, ses dents des perles ; son cou fait honte à l'albâtre, son sein au marbre, ses mains à l'ivoire, son

teint à la neige ; et tout ce qu'on ne voit pas, monsieur, autant que je le présume, ne peut trouver d'objets de comparaison. Je voudrois savoir, répliqua Vivalde, à quelle puissante famille elle appartient. — Monsieur, je ne vous dirai point qu'elle descend des Curtius, des Scipions, des Caius de Rome antique ; ni des Colonnes, des Ursins de Rome moderne : elle ne vient pas non plus des Moncades, des la Cerda, des Manrique, des Mendoze, ou des Gusman de notre Espagne ; non plus que des Ménézés ou des Castro de Portugal : elle est d'une maison du Toboso de la Manche, maison nouvelle peut-être, mais qui n'en sera pas moins la tige des familles les plus illustres : et point de réflexion, s'il vous plaît ; si ce n'est aux conditions qu'écrivit Zerbin au-dessous des armes du fameux Roland : *Pour y toucher, il faut combattre.*

Les chevriers écoutoient cet entretien avec une grande attention, et commençoient à soupçonner que don Quichotte

n'étoit pas très sage. Le seul Sancho, qui croyoit aveuglément tout ce que disoit son maître, qu'il connoissoit depuis l'enfance pour le plus honnête homme du monde, ne pouvoit comprendre qu'étant si voisin du Toboso il n'eût jamais entendu parler de cette belle princesse Dulcinée. Il suivoit la troupe en réfléchissant à cette singularité, lorsqu'on vit descendre entre deux montagnes une vingtaine de bergers couverts de pelisses noires et couronnés de cyprès. Six d'entre eux portoient un cercueil. Voilà, dit un des chevriers, le corps du pauvre Chrysostome. Alors on se hâta d'arriver, en même temps que le convoi, près d'une fosse que quatre bergers creusoient au pied d'un rocher.

CHAPITRE XIV.

Fin de l'histoire de Marcelle.

LES deux troupes s'étant saluées, don Quichotte et ceux qui venoient avec lui considérerent le cercueil, où l'on voyoit un jeune homme d'environ trente ans, en habit de berger, et presque couvert de fleurs. La mort ne l'avoit point défiguré; son visage étoit encore beau. Autour de lui, dans sa biere, étoient des livres et des manuscrits. Ceux qui creusoient la fosse, comme ceux qui le contemploient, observoient un profond silence, qui fut enfin rompu par un des pasteurs : Ambroise, dit-il, vous qui desirez qu'on exécute ponctuellement les dernieres volontés de Chrysostome, regardez bien si c'est là le lieu qu'il indique dans son testament. Oui, répondit tristement Ambroise, c'est ici que mon malheureux ami m'a raconté

souvent son funeste amour ; c'est ici que, pour la premiere fois, il apperçut cette barbare Marcelle, qu'il osa lui faire l'aveu d'un sentiment aussi pur que tendre ; et c'est ici que la cruelle, par ses dédains, par ses mépris, le réduisit à un désespoir qui bientôt lui ôta la vie. L'infortuné Chrysostome a desiré que sa tombe fût là. Messieurs, ajouta-t-il en se retournant vers don Quichotte et les autres, ce corps, que vous ne pouvez regarder sans être émus de compassion, renfermoit une des plus belles ames que le ciel ait jamais formées. C'est tout ce qui reste de ce Chrysostome si vanté pour son esprit, si aimé pour sa douceur, le modele des vrais amis, l'exemple des cœurs bienfaisants, magnifique sans vanité, sage sans affectation, possédant toutes les vertus, qu'il rendoit plus aimables par sa gaieté. Il aima, il fut haï ; l'infortuné soupira pour une insensible ; il ne put attendrir un cœur de pierre dont il avoit fait dépendre toute sa félicité. La mort, la

douloureuse mort, au milieu de ses plus beaux jours, fut sa seule récompense; et cette mort fut l'ouvrage de la bergere qu'il avoit tant célébrée; de celle qui, dans les vers de mon ami, seroit sûre de vivre à jamais, si je n'avois reçu l'ordre exprès d'ensevelir dans sa tombe ces monuments de son amour.

Vous ne serez pas assez cruel, dit Vivalde, pour obéir à cet ordre. Par piété pour votre ami, vous devez conserver ses ouvrages; ils ajouteront à sa gloire. Nous savons l'histoire de ses amours; elle nous a vivement touchés; et nous nous sommes détournés de notre route pour assister aux funérailles de celui que nous plaignons. Nos regrets nous rendent dignes de connoître les vers que faisoit Chrysostome; je vous demande la permission d'en sauver au moins quelques uns.

Alors, sans attendre de réponse, Vivalde étendit la main, et saisit le premier papier. Gardez celui-là, dit Ambroise;

mais laissez moi, pour les autres, accomplir la volonté de Chrysostome. Tout le monde fut impatient de connoître le papier que tenoit Vivalde ; il ne se fit pas presser, et lut à haute voix ces stances :

Heureux qui voit chaque matin,
Dans son humble et champêtre asyle,
Briller un jour pur et serein,
Que doit suivre une nuit tranquille !

Sans regret comme sans desir,
Il cultive en paix la sagesse ;
Le travail, pere du plaisir,
L'occupe et le distrait sans cesse.

Pour lui les oiseaux chantent mieux,
Les forêts ont plus de verdure ;
Son esprit, son cœur et ses yeux
Ne perdent rien de la nature.

De ce destin j'aurois joui :
La fortune pour mon partage
Me donna tous les biens du sage ;
J'avois plus, j'avois un ami.

De l'amour j'ai senti la flamme;
Et les tourments et les douleurs
Ont aussitôt rempli mon ame:
J'étois heureux; j'aimai; je meurs.

Vivalde pleuroit en finissant ces vers, et n'étoit pas le seul ému. Mais tous les yeux se tournerent vers le sommet de la roche. Une bergere y parut ; c'étoit Marcelle. Ceux qui ne l'avoient jamais vue resterent dans l'admiration de sa beauté; ceux qui la connoissoient déja ne l'admiroient pas moins. Ambroise surpris, n'écoutant que la voix de l'amitié, fixa sur elle des regards de colere : Barbare, lui cria-t-il, viens-tu repaître tes yeux d'un spectacle qui doit leur plaire? viens-tu jouir du mal que tu fis, ou éprouver si en ta présence le sang de mon ami ne va pas jaillir ? Que demandes-tu ? réponds-moi ; quels que soient tes cruels desirs, j'ai trop bien connu, j'ai trop bien chéri l'infortuné dont tu causas la mort, pour ne pas t'obéir comme il t'obéiroit.

Ambroise, lui dit la bergere, j'excuse ta juste douleur. Je ne viens point insulter à tes maux, je les plains du fond de mon ame ; mais je dois me justifier des malheurs que l'on m'attribue. Je ne veux pour juge que votre équité.

Vous prétendez que je suis belle, qu'on ne peut me voir sans m'aimer, et vous me regardez comme obligée de répondre à ce sentiment. Mais l'amour dépend-il de nous? Ah! si l'on peut excuser cette passion dangereuse, c'est parcequ'elle n'est pas volontaire, parcequ'elle est l'élan rapide d'un cœur qui s'échappe malgré lui-même. L'amour s'attire alors de nos ames cette compassion pénible que nous inspirent les insensés : et, je te le demande, Ambroise, qui pourroit jamais exiger que l'on choisît pour ses modeles les objets de notre pitié?

Vous vous plaignez tous cependant de ce qu'étant belle je n'aime point. J'aurois le même droit de me plaindre, si, n'étant point belle, vous ne m'aimiez pas. Pour-

quoi voulez-vous me punir de cette prétendue beauté que je ne me suis point donnée ? Elle flatte peu mon orgueil ; et je l'aurois bientôt oubliée, si j'étois assez heureuse pour qu'on daignât l'oublier. Je n'estime, je ne chéris, je ne connois de biens sur la terre que l'innocence et la paix. C'est pour trouver l'une, et conserver l'autre, que j'ai choisi l'état de bergere ; que, loin d'un monde que je méprise, je veux passer ma vie au milieu des forêts, dans les prés, au bord des fontaines, avec les compagnes de mon enfance et de mes plaisirs aussi purs que doux. Les soins de mon troupeau m'occupent, l'oiseau dans les airs me distrait ; le spectacle de la nature suffit à mes yeux, à mon cœur. Une félicité qui ne nuit à personne ne peut-elle être tolérée ? quelqu'un a-t-il à me reprocher de l'avoir un moment déçu par une fausse espérance? N'ai-je pas dit à Chrysostome lui-même, lorsqu'il me déclara ses feux, dans cette

place où je vois son corps, ne l'ai-je pas averti que ses peines seroient perdues, que je ne voulois, que je ne pouvois point aimer? Je n'en rendois pas moins justice à ses qualités estimables; je lui offris la douce amitié qui suffit aux cœurs innocents. Il repoussa ce sentiment pur, il regarda comme de la haine tout ce qui n'étoit point de l'amour; son désespoir l'a mis au tombeau. Est-ce moi qu'il faut accuser? En étant sincere, ai-je été coupable?

Bergers, je viens vous déclarer, à la face du ciel et devant ce cercueil, que ma liberté m'est chere, que j'en veux jouir à jamais. J'en acquis le droit en naissant, je l'emporterai dans la tombe. Cessez donc de vaines poursuites, cessez des plaintes injustes; et si ma beauté trop vantée est fatale à votre repos, fuyez, et laissez-moi le mien.

Après ces paroles, elle se retire, et s'enfonce dans la montagne. Tout le

monde demeura frappé de son esprit comme de ses charmes. Malgré ce qu'elle avoit dit, quelques uns, qu'entraînoit déja le puissant attrait de sa vue, se préparoient à la suivre; mais don Quichotte, se rappelant que l'honneur des belles étoit sous sa garde, porta la main sur son épée: Qu'aucun ne bouge, dit-il, s'il ne veut s'attirer mon indignation. Marcelle nous a prouvé dans son éloquent discours que la mort de Chrysostome ne pouvoit lui être imputée: hommage, honneur à sa beauté, mais respect à sa sagesse!

Soit à cause des menaces de don Quichotte, ou des prieres d'Ambroise, qui vouloit achever les funérailles, personne ne suivit la bergere. Le corps du malheureux pasteur, baigné des larmes de ses amis, fut descendu dans la fosse. On la couvrit de rameaux, de guirlandes; et, sur la pierre qui la fermoit, Ambroise écrivit ces mots:

Ci gît l'amant le plus fidele;
L'amour seul causa son trépas:
Passant, tremble de voir Marcelle;
Pleure, mais ne t'arrête pas.

Les bergers se séparerent, et don Quichotte dit adieu à ceux qui l'avoient si bien reçu. Vivalde et son compagnon le presserent de venir avec eux à Séville, en l'assurant qu'aucun lieu du monde n'étoit plus propre à lui fournir des aventures. Notre chevalier les remercia ; mais il leur dit qu'il desiroit auparavant de nettoyer ces montagnes de quelques malfaiteurs qui les infestoient. Les deux gentilshommes le laisserent dans ces bonnes dispositions.

CHAPITRE XV.

Triste rencontre que fit don Quichotte de muletiers très impolis.

Cid Hamet Benengeli prétend que, lorsque don Quichotte refusa d'accompagner Vivalde à Séville, c'étoit parcequ'il avoit le desir secret de courir après Marcelle et de lui offrir ses services. Il est certain qu'il la chercha long-temps, avec son écuyer, dans le bois où elle s'étoit retirée, et que, désespérant de la rencontrer, ils s'arrêterent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une belle prairie qu'arrosoit un petit ruisseau. Tous deux descendirent de leurs montures, laisserent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillerent dans le bissac, et, sans cérémonie, mangerent ensemble ce qu'ils y trouverent. Sancho ne s'étoit pas avisé de mettre des entraves à Rossi-

nante ; il le connoissoit d'un naturel si chaste, si pacifique, que toutes les juments des haras de Cordoue n'auroient pas été capables de lui donner une mauvaise pensée. Mais la fortune, ou plutôt l'esprit tentateur, avoit amené dans ce lieu une troupe de cavales galiciennes, conduite par des muletiers yangois, qui s'étoient arrêtés dans ces prés, selon leur usage, pour faire la méridienne.

Il arriva, l'on ne sait comment, que Rossinante, malgré sa pudeur et sa retenue, eut à peine senti les cavales, qu'il lui prit l'étrange fantaisie d'aller auprès d'elles faire le galant. Aussitôt, et sans demander la permission à son maître, il releve sa maigre encolure, prend un petit trot gaillard, et vient tourner, en se donnant des graces, autour des juments de Galice. Celles-ci, qui probablement n'étoient pas en train de jouer, le reçurent avec des ruades, briserent bientôt son harnois, sa selle, et laisserent notre amoureux tout nu. Ce n'eût été rien, si les muletiers, en voyant

de loin l'attentat de l'immodeste Rossinante, n'étoient accourus avec leurs pieux ferrés, et n'en avoient donné tant de coups au pauvre cheval qu'ils l'étendirent par terre. Déja le héros et son écuyer accouroient à son secours. Ami Sancho, disoit don Quichotte tout essoufflé, ces marauds-là ne sont pas chevaliers, tu peux m'aider à prendre vengeance de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante. Eh! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre? répondoit Sancho: ne voyez-vous pas qu'ils sont vingt? et nous ne sommes que deux, encore ces deux-là peut-être n'en valent-ils qu'un et demi. J'en vaux cent, reprit don Quichotte, qui met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et, de son premier revers partageant le gillet de cuir que portoit un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître, et fait voir le jour à sa lame.

Les Yangois, honteux de se voir battus

par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, envelopperent nos héros, et commencerent à instrumenter sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas; don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre, et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés. Ils rassemblerent promptement leurs cavales, et se hâterent de partir, en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix foible et dolente, s'écria: Seigneur don Quichotte, ah! mon seigneur don Quichotte....! Que veux-tu, mon frere Sancho? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable. — Je voudrois, s'il étoit possible, que vous me donnassiez deux doigts de cet excellent breuvage de Fier-à-bras. Il est peut-être aussi bon pour les os rompus que pour les bles-

sures. — Vraiment, mon ami, si j'en avois un peu, nous n'aurions pas besoin d'autre chose. Mais je te jure, foi de chevalier, qu'avant deux jours notre provision sera faite, ou je perdrai l'usage de mes mains. — Eh! quand croyez-vous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds? — Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer cependant que tout ceci m'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étoient point armés chevaliers; il étoit juste que je fusse puni de cette infraction à nos lois. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors; et tu connois assez, j'espere, la force de mon bras terrible. — Monsieur, je vous l'ai déja dit, je n'aime pas du tout les que-

relles. Je suis bon homme, et j'ai une femme et des enfants. Personne ne pardonne aussi vîte que moi les injures passées, présentes et futures; qu'elles me viennent de chevaliers ou de non chevaliers, cela m'est égal, je n'ai point de rancune. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de cette épée, que j'ai pour la premiere fois tirée assez mal-à-propos. — Que dis-tu, donc, mon enfant? Si j'avois un peu plus d'haleine, et que la douleur de mes côtes me laissât parler librement, je te ferois comprendre combien tu t'abuses. Viens ici, misérable pécheur, et réponds-moi: lorsque le vent de la fortune, qui, dans ce moment, je l'avoue, n'a pas l'air de nous être favorable, enflera tout-à-coup la voile de notre espérance et nous conduira dans le port de cette isle que je t'ai promise, comment feras-tu, n'étant point chevalier, ne voulant point le devenir, n'ayant ni valeur ni courage, pour conserver tes états? Tu sais assez que dans

les royaumes, dans les provinces nouvellement conquises, il est des esprits inquiets, indociles, remuants, toujours prêts à quelque nouvelle entreprise; il faut donc que le nouveau possesseur ait assez de sagesse pour les contenir, et surtout assez de courage pour les abattre.

Tout cela peut être, répliqua Sancho; mais je vous avoue qu'en ce moment, j'ai plus besoin d'emplâtres que de conseils. Voyez si vous pouvez vous lever; ensuite nous tâcherons de mettre sur ses pieds Rossinante, quoiqu'il ne le mérite guere, après ce qu'il nous a valu. Je ne l'aurois jamais pensé de lui, que je croyois si modeste, si chaste! on a bien raison de dire qu'il faut du temps pour connoître son monde. C'est comme vous, monsieur: qui auroit imaginé, après la belle bataille que vous avez gagnée contre le Biscayen errant, qu'il tomberoit sur vos épaules cette grêle de coups de bâton? — Ah! j'en mourrois de douleur, mon ami, si je ne savois que ces accidents sont attachés

à notre profession. — Diable! vous ne m'aviez pas dit que c'étoient là les revenant-bon du métier. Les reçoit-on souvent, s'il vous plaît? je vous préviens que s'il nous en arrive un second, nous ne serons pas en état de profiter du troisieme. — Hélas! Sancho, la vertu des chevaliers n'est que trop souvent éprouvée. A la veille d'être empereurs, ils sont quelquefois assommés. Le fameux Amadis de Gaule ne se vit-il pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, qui le fit attacher à une colonne, et lui donna cent coups d'étrivieres? J'ai su, moi, d'un auteur secret, que le chevalier du Soleil, étant tombé dans une trappe, se trouva sous terre enchaîné au milieu de ses ennemis; et que là on lui donna un lavement de neige et de sable, qui manqua le faire crever. Je peux me consoler, ce me semble, en songeant que tant de héros ont reçu des affronts encore plus cruels que celui-ci; car enfin, à bien examiner la chose, ce ne sont pas

des coups de bâton que nous avons reçus : c'étoient des coups de pieux ferrés ; ce qui est fort différent. — Ma foi, monsieur, peu m'importe : je n'ai pas eu le temps d'y prendre garde. A peine avois-je tiré ma diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore. — Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la moindre part de notre disgrace. — Pardi ! c'étoit juste ; n'est-il pas aussi chevalier errant ? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon âne s'en est tiré sans qu'il lui en coûte un seul poil. — La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures ; et je ne tiendrai point à déshonneur cette monture, car je me rappelle d'avoir lu que le nourricier de Bacchus, le bon Silene, fit son entrée dans la ville aux cent portes, monté sur le plus bel âne du monde. — Ce monsieur Silene pouvoit apparemment s'y

tenir droit; mais je doute que vous puissiez aller autrement que de travers et placé comme un sac de bled. — Nous irons comme nous pourrons, Sancho; il est toujours honorable de revenir blessé d'un combat. Leve-toi donc, amene ton âne, et sortons de ces déserts avant la nuit.

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre; et, poussant plus de cent soupirs, autant de *ouf*, autant de *aïe*, entremêlés de malédictions contre celui qui l'avoit mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds, restant à moitié chemin, courbé comme un arc de Turquie. Dans cette position, il marcha vers son âne, qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnoit à plaisir dans le pré. De là, le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquoit pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever; ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et, prenant à sa main le licol,

s'achemina vers la grande route. Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer avoit beau répéter que ce n'étoit qu'une auberge, le maître soutenoit son dire; et la dispute duroit encore lorsque Sancho entra sous la porte avec son petit convoi.

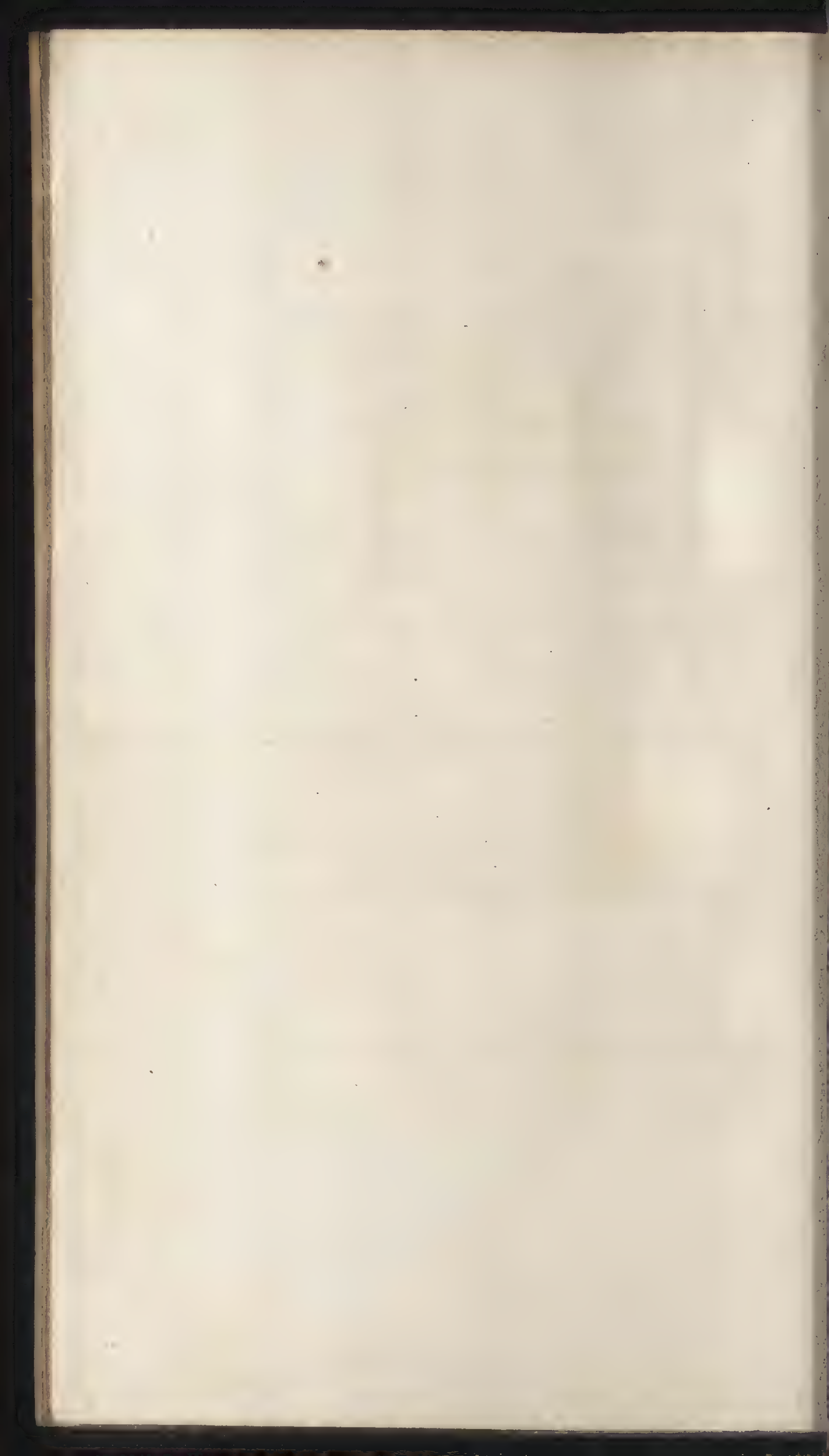
CHAPITRE XVI.

Aventures de l'hôtellerie.

L'AUBERGISTE, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, se pressa de demander à Sancho quel mal il avoit. L'écuyer lui répondit que ce n'étoit rien, qu'il étoit seulement tombé du haut d'une montagne en bas, et que ses côtes en étoient un peu froissées. La femme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, étoit bonne, charitable, et prompte à



L'Aubergiste en le voyant placé de travers sur son âne se pressa de demander à Sancho quel mal il avoit.



s'intéresser aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner don Quichotte, avec sa fille de quinze à seize ans, bien faite et assez jolie. Il y avoit encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne, dont la figure étoit remarquable. Son visage, plus large que long, tenoit à une tête applatie; son néz étoit camard, un de ses yeux louche, et l'autre malade. Elle réparoit à la vérité ces petites imperfections par les agréments de sa taille, qui n'avoit guere moins de trois pieds de haut; et ses épaules, s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçoient de regarder à terre. Cette aimable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser, pour don Quichotte, dans une espece de grenier où l'on mettoit de la paille, un lit formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux bancs inégaux, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvoit compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha

don Quichotte ; aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne, c'étoit le nom de l'Asturienne, vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros étoit couvert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressembloit plus à des coups qu'à une chûte. Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuyer ; mais c'est que la montagne avoit beaucoup de rochers dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serois obligé, madame, ajouta-t-il à voix basse, de vous arranger de maniere qu'il vous restât quelques emplâtres ; il me semble que les reins me font mal. Vous êtes donc tombé aussi? reprit l'hôtesse. — Non, je ne suis pas tombé ; mais quand j'ai vu la chûte de mon maître, j'ai senti une si grande émotion que tout mon corps en est resté brisé comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton. Je n'en suis pas étonné, reprit la fille de l'hôtesse ; j'ai souvent rêvé

que je me jetois du haut d'un clocher en bas, et en m'éveillant je me trouvois aussi rompue que si le songe eût été véritable. Voilà ce que c'est, répondit Sancho; la seule différence qu'il y ait, c'est que je ne rêvois pas, que j'étois encore mieux éveillé que je ne suis, et que cependant mes épaules ne sont guere en meilleur état que celles de mon maître. Comment s'appelle votre maître? interrompit Maritorne. — Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus. Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant? — Pardi! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien neuve, si vous ignorez encore cela. Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empereur ou roué de coups; aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant disposer de trois ou quatre royaumes qu'il donne à son écuyer. Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'ayez pas déja quelque

bon comté? — Patience, madame! depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas encore rencontré de celles-là; mais si monseigneur don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chûte, je vous réponds que je ne troquerois pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne.

Don Quichotte, qui jusqu'alors avoit écouté cette conversation, fit un effort pour se relever sur son lit; et prenant la main de l'hôtesse: Belle châtelaine, dit-il, ne regardez pas comme un hasard peu important celui qui m'amene chez vous. La modestie me défend de vous instruire de ce que je suis; c'est à mon écuyer de le faire. Je me borne à vous remercier de vos soins; ils ne sortiront jamais de ma mémoire reconnoissante. Eh! plût au ciel que le redoutable amour, qui regle à son gré nos destinées, ne m'eût pas rendu dès long-temps l'esclave d'une belle ingrate dont mon cœur sait trop

bien le nom ! les yeux brillants du jeune objet que j'admire deviendroient mes seuls souverains.

L'hôtesse, sa fille, et la gentille Maritorne, se regardoient toutes trois en écoutant ce discours, qu'elles n'entendoient non plus que du grec. Elles se douterent pourtant qu'il n'étoit qu'agréable pour elles, et s'efforcerent d'y répondre par des politesses en langage d'hôtellerie. Pendant ce temps l'Asturienne pansoit Sancho, qui n'en avoit pas moins besoin que son maître.

Dans ce même grenier où l'on avoit couché don Quichotte logeoit aussi un muletier d'Arevallo, qui, des bâts et des couvertures de ses mulets, s'étoit fait un lit beaucoup meilleur que celui du chevalier. Sancho, tout auprès de son maître, avoit arrangé le sien, composé d'une natte de joncs, et d'une couverture anciennement de laine. Le lit de don Quichotte étoit le premier du côté de la porte; ensuite celui de Sancho, plus loin celui

du muletier. Benengeli n'omet aucun de ces détails; à l'exemple de certains historiens qui croiroient tout perdu s'ils n'instruisoient leur lecteur de la plus petite particularité. L'Asturienne Maritorne avoit promis au muletier de venir causer avec lui, quand tout le monde seroit couché. On dit de cette scrupuleuse fille, que jamais, dans tout le cours de sa vie, elle ne manqua de tenir de semblables promesses, les eût-elles données sans témoins. Aussi se vantoit-elle bien d'être née Demoiselle; et elle ne pensoit pas avoir dérogé en devenant servante d'hôtellerie, parceque c'étoient des malheurs arrivés à sa famille qui l'avoient forcée à prendre cet état. Le muletier, après avoir donné à souper à ses mulets, étoit venu se coucher dans son bon lit, en attendant la ponctuelle Maritorne. Sancho couvert d'emplâtres étoit dans le sien, et tâchoit de s'endormir, malgré la douleur de ses côtes; don Quichotte, qui sentoit encore

plus de mal, avoit les yeux ouverts comme un lievre.

Toute l'hôtellerie étoit dans un repos profond; une seule lampe y brûloit, pendue sous la grande porte. Ce silence, ces ténebres, et l'habitude où étoit notre héros de s'occuper sans cesse des livres qu'il avoit lus, lui firent venir à l'esprit l'idée la plus étrange. Il s'imagina que la jeune fille de l'aubergiste, qui à ses yeux étoit la fille du seigneur châtelain, éprise de sa bonne mine, de ses charmes, de sa valeur, devoit venir le trouver dans la nuit, pour lui déclarer sa tendre passion. Inquiet, tourmenté du péril qui menaçoit sa fidélité, il s'encourageoit lui-même et se promettoit de ne point manquer à la foi promise à Dulcinée, quand même la reine Genievre, avec sa dame Quitagnone, viendroit éprouver sa vertu. Précisément dans ce même instant, Maritorne se mettoit en marche, nu-pieds, en chemise, sans autre ornement qu'un

mauvais bonnet de futaine qui retenoit ses cheveux. Elle arrive à pas de loup, marchant doucement sur l'orteil. Don Quichotte l'entendit dès la porte; et, s'asseyant sur son lit, malgré ses emplâtres, malgré ses douleurs, il avance doucement les bras pour recevoir la jeune beauté qui, d'un pied craintif, les mains en avant, cherchoit à tâtons, dans l'obscurité, le lit de son muletier. La pauvre Asturienne alla tomber juste entre les bras de don Quichotte. Celui-ci la saisit avec force par le poignet, la tire à lui, sans qu'elle ose souffler, et la fait asseoir sur son lit. La chemise de Maritorne, qui étoit d'une toile à sacs, parut à notre héros le plus fin tissu de lin; des morceaux de verre enfilés qu'elle portoit à ses bras lui semblerent des bracelets de perles orientales; et ses cheveux forts et crêpus devinrent de longues tresses d'or relevées par la main des Graces.

O déesse de la beauté! lui dit-il d'une voix basse et tendre, que n'est-il en mon

pouvoir de reconnoître tant d'amour! mais la fortune, qui se joue souvent des héros, me réduit dans ce moment à un état de souffrance bien peu digne de votre bonté. Un autre obstacle non moins grand, c'est la foi que mon cœur a jurée à l'adorable Dulcinée, maîtresse unique de ce cœur fidele. Ah! sans les serments que j'ai faits, soyez sûre, beauté suprême, que je mériterois sans doute la faveur que je reçois. A tout cela Maritorne ne répondoit pas un seul mot, et suoit à grosses gouttes des efforts qu'elle faisoit pour échapper à don Quichotte.

Pendant ce temps, le bon muletier, que l'amour tenoit éveillé, avoit entendu la porte s'ouvrir. Inquiet de ne pas voir arriver sa chere Asturienne, il se leve doucement, et s'approche du lit de don Quichotte, où certain chuchottement qu'il ne pouvoit distinguer commençoit à lui déplaire. Il reconnut bientôt que c'étoit sa Maritorne que notre héros retenoit : ne se possédant plus de colere, il

éleve son poing fermé de toute la hauteur de son bras, et en décharge un coup terrible juste sur les deux mâchoires de l'amoureux chevalier. Non content de cette vengeance, il s'élance sur le lit, qu'il parcourt dans sa longueur en foulant don Quichotte sous ses larges pieds. Le malheureux lit, qui n'étoit pas trop assuré, ne peut soutenir cette double charge; il craque, se brise, et tombe par terre. Ce bruit éveille l'aubergiste, qui appelle promptement Maritorne; et, voyant qu'elle ne répondoit point, il court allumer une lampe, se doutant bien que c'étoit quelque tour de la demoiselle asturienne. Celle-ci, à la voix de son maître qu'elle redoutoit beaucoup, ne trouva rien de mieux, pour se cacher, que d'aller se blottir dans le lit de Sancho, qui dormoit profondément. L'aubergiste arrive en criant: Où es-tu, coquine, où es-tu? Maritorne, plus effrayée, s'étoit ramassée en un peloton presque sur l'estomac de l'écuyer, qui, à demi réveillé, se sentant

étouffer par ce poids énorme, crut avoir le cochemar, et commença par donner à droite et à gauche de grands coups de poing, qui tomberent sur Maritorne. La pauvre fille perdit patience; et, sans songer davantage à se cacher, elle rendit les coups à Sancho. Celui-ci se releve alors, saisit à brasse-corps l'Asturienne, et commence avec elle une lutte qui n'étoit plaisante que pour les témoins. Le muletier, à qui la lampe de l'aubergiste fit voir la maniere dont on traitoit sa dame, laissa don Quichotte pour courir vers elle; l'aubergiste y couroit aussi, mais dans une intention différente: de sorte que le muletier frappoit Sancho; Sancho, Maritorne; Maritorne, Sancho; l'aubergiste, Maritorne; et tous avec tant de courage et de précipitation, qu'un coup n'attendoit pas l'autre. Pour comble de malheur, la lampe s'éteignit; et le tapage, le tumulte, le combat, n'en devinrent que plus terribles. Un archer de la sainte Hermandad, logé dans l'hôtellerie, entendant

tout ce tintamarre, se leva, prit sa baguette, la boîte de fer-blanc où étoient ses titres ; et, entrant dans la chambre, sans y voir goutte, se mit à crier : Force à la justice ! respect à la sainte Hermandad ! Le premier qui tomba sous sa main fut l'infortuné don Quichotte, demeuré presque évanoui dans les débris de son lit. L'archer à tâtons le prit par la barbe; et, ne le sentant point remuer, il cria plus fort : Qu'on ferme les portes, on a tué un homme ici ; arrêtez, arrêtez les meurtriers. Ces paroles firent peur à tout le monde. La bataille aussitôt cessa. Chacun se retira sans dire mot, l'aubergiste dans sa chambre, le muletier sur ses bâts, Maritorne dans son lit. Les seuls don Quichotte et Sancho demeurerent où ils étoient. L'archer voulut aller chercher de la lumiere pour prendre les délinquants ; mais l'aubergiste, en rentrant chez lui, avoit exprès éteint la lampe de la porte ; l'archer fut obligé

de revenir à la cheminée, où il souffla pendant une heure avant de pouvoir rallumer du feu.

CHAPITRE XVII.

Suite des travaux innombrables de don Quichotte et de son écuyer dans la fatale hôtellerie.

Don Quichotte, un peu revenu de son étourdissement, commença d'un ton de voix lamentable à s'écrier : Mon ami Sancho, dors-tu? dors-tu, mon ami Sancho? Eh! morbleu! qui pourroit dormir, répondit Sancho en colere, quand tous les diables d'enfer sont déchaînés contre moi? —Ah! tu n'en dois pas douter, mon cher enfant; ou je ne m'y connois pas, ou ce château est enchanté. Mais écoute, je veux te révéler un grand secret ; commence par me jurer que tu le garderas

jusqu'à ma mort. —Dites, monsieur ; je vous le jure. —Ma délicatesse exige que je sois bien sûr que tu seras fidele à ton serment ; puis-je y compter, mon ami ?— Eh ! oui, sans doute, je vous jure de n'en jamais parler, tant que vous vivrez : puissé-je bientôt avoir la langue libre ! —O mon fils, t'ai-je fait assez de mal pour te forcer à desirer mon trépas ? —Ce n'est pas cela que j'entends ; mais c'est que je n'aime point à garder des secrets, j'ai toujours peur de les perdre. — Je m'en fie à ton amitié. Tu sauras donc que cette nuit même il m'est arrivé la plus belle, la plus heureuse des aventures. La fille du seigneur de ce château m'est venue trouver. Je ne puis te dire combien de graces, d'esprit, de beauté, brillent dans toute sa personne. Elle possede encore d'autres charmes, dont je dois m'interdire l'éloge pour ne pas manquer à la foi promise à ma chere Dulcinée. Qu'il te suffise de savoir qu'à l'instant même où j'étois avec cette jeune prin-

cesse dans la conversation la plus tendre, sans que j'aie rien entendu, sans que j'aie rien pu voir, une main, mais une main qui doit tenir au bras terrible de quelque géant, m'est tombée sur les mâchoires d'une force épouvantable. Ensuite, je ne sais qui, je ne sais quoi, m'a tellement foulé, tellement moulu, que je suis dans un état pire que celui où me laisserent ces muletiers insolents. Je conclus de là, mon ami, que quelque Maure enchanté garde le trésor de beauté de cette aimable demoiselle, et que ce trésor n'est pas pour moi. —Ni pour moi non plus, j'en réponds ; car plus de quatre cents Maures se sont tellement exercés sur ma peau, que les pieux des Yangois n'étoient que des roses en comparaison. Comment pouvez-vous appeler cela une heureuse et belle aventure ? Au moins votre seigneurie a-t-elle eu le plaisir de tenir dans ses bras cette superbe beauté ; mais l'on me rouoit de coups pendant ce temps. Diable soit de moi et de la mere qui m'a

mis au monde ! Je ne suis point chevalier errant, je ne veux pas l'être ; et de toutes leurs malencontres je reçois toujours la plus grosse part. — Comment donc, mon fils ! est-ce que l'on t'a battu? —Eh ! par la sambleu ! je vous le dis depuis une heure. —Ne t'en inquiete pas, crois-moi ; car je vais faire tout-à-l'heure mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris dans un clin-d'œil.

Dans ce moment arriva l'archer, qui avoit enfin allumé sa lampe. Surpris, au lieu d'un homme assassiné, de trouver deux personnes causant ensemble paisiblement, il s'approcha de don Quichotte, et lui dit : Bon homme, comment allez-vous ? Rustre que vous êtes, répondit le héros, est-ce l'usage de votre pays de parler ainsi aux chevaliers errants ? L'archer, naturellement colere, se fâcha de la remontrance ; et, dans son premier mouvement, il jeta sa lampe à la tête du malheureux don Quichotte,

après quoi il se retira. Monsieur, reprit alors Sancho, n'est-ce pas là le Maure enchanté ? Si j'en juge par sa mauvaise mine, je crois que c'est lui qui garde le trésor de beauté pour d'autres, et pour nous ses poings et ses lampes. Je le pense comme toi, répondit le patient don Quichotte : mais que veux-tu faire contre des enchantements ? ce sont des choses fantastiques dont on ne peut se venger. Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux, et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin, et du romarin. Je ferai sur-le-champ ce merveilleux baume dont nous avons un si grand besoin.

Sancho se leva, malgré ses douleurs ; et, s'en allant à tâtons chercher l'aubergiste, il rencontra sur sa route l'archer qui écoutoit à la porte. Monsieur, lui dit-il, qui que vous soyez, ayez la charitable bonté de nous donner un peu de ro-

marin, avec du vin, du sel, et de l'huile, pour guérir un des meilleurs chevaliers errants de la terre, que le Maure enchanté de cette hôtellerie a blessé fort grièvement. A ce discours, l'archer ne douta plus que Sancho n'eût perdu l'esprit. Comme le jour commençoit à paroître, il appela l'aubergiste, qui donna de bon cœur ce que demandoit l'écuyer. Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble, ordonna qu'on le fît bouillir; et, au défaut d'une fiole qu'on ne put trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc dans laquelle il mettoit son huile. Don Quichotte y transvasa la potion, et dit ensuite sur la burette une centaine de *pater*, d'*ave maria*, de *credo*, accompagnant chaque priere de signes de croix et de bénédictions. Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avoit pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demi-pinte. L'effet fut

prompt et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite; et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier, que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que désormais, avec sa burette, il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissoit en si peu de temps. Don Quichotte y consentit; et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avoit bu notre héros. Mais la dose apparemment étoit trop foible pour Sancho. Le malheureux sentit seulement une si violente colique, de si douloureuses tranchées, qu'il se crut à sa derniere heure. Il poussoit des cris, se rouloit par terre, en jurant et contre le baume et contre le traître qui le lui avoit donné. Mon cher ami, disoit don

Quichotte, je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire. Eh! que ne le disiez-vous donc? s'écrioit Sancho presque à l'agonie; il est bien temps de m'en avertir!

Enfin ses douleurs se calmerent; et, sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures qu'il ne redoutoit plus rien, muni du baume de Fier à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinoit avec autant de surprise que d'attention: Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remerciements pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château; rien ne peut me

faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. En disant ces mots, il lance un coup-d'œil à la jeune fille de l'hôte, et pousse un profond soupir. Seigneur alcade, reprend-il, pour vous en marquer ma reconnoissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi, voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense; mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite, cette nuit, dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées. Comment! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est une auberge? — Très achalandée, heureusement. — Cela est singulier; j'a-

vois toujours cru que c'étoit un fort beau château : mais, au surplus, peu importe. Quant au paiement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux regles de la chevalerie errante, dont la premiere est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines innombrables qu'ils se donnent, le jour, la nuit, l'hiver, l'été, par la chaleur, par la neige, pour le service du public. —Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte. — Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. En prononçant ces derniers mots, don Quichotte pique des deux, et sort de l'hôtellerie, sans que personne l'arrête, et sans songer à regarder si son écuyer le suivoit.

L'aubergiste, le voyant parti, courut

aussitôt à Sancho en renouvelant sa demande ; mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant la même loi qui défendoit à son maître de payer dans les auberges le lui défendoit aussi. L'hôte eut beau crier, menacer; l'obstiné Sancho répétoit toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donneroit pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux. Malheureusement il y avoit alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir, sur-tout aux dépens d'autrui. D'un commun accord ils approchent de Sancho, le descendent de dessus son âne, envoient chercher une couverture dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se divertissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à-peu-près comme un gros ballon. Les cris du malheureux berné arriverent

jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avoit pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, apperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grace et tant de prestesse, que, sans la colere qui le suffoquoit, il n'auroit pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses contusions lui en ôtoient la force. Obligé de demeurer paisible spectateur de la scene, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables, qu'il adressoit de loin aux berneurs. Ceux-ci ne s'en embarrassoient guere, et n'en continuoient pas moins à faire sauter le malheureux, jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisoit si fort, ils le remirent sur son âne. Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un pot d'eau fraîche, qu'elle revint lui

présenter. Sancho le portoit à sa bouche, lorsque don Quichotte lui cria de loin : Prends garde , mon fils , prends garde : ne bois point de cette eau perfide qui te donneroit la mort. Songe que j'ai ici le divin baume dont une seule goutte te guérira. En disant ces paroles , il montroit la burette. Sancho, le regardant en dessous et de travers , lui répondit : Avez-vous oublié que je ne suis pas chevalier ? gardez votre chien de breuvage , et me laissez en repos. Il but alors ce que lui offroit la charitable Maritorne ; mais s'appercevant que c'étoit de l'eau , il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin : ce qu'elle fit volontiers , même en le payant sur ses gages ; car dans le fond elle étoit bonne , et ne pouvoit rien refuser de tout ce qu'on lui demandoit. L'aubergiste ouvrit les deux battants à Sancho , qui donna des talons à son âne, et sortit fort satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il étoit l'empê-

cha de s'appercevoir qu'il oublioit son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, vouloit refermer la porte; mais il en fut empêché par les jeunes berneurs, qui n'auroient pas craint don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la table ronde.

CHAPITRE XVIII.

Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes.

SANCHO rejoignit son maître, si foible, si abattu, qu'il pouvoit à peine faire aller son âne. Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchanté. Ceux qui se sont joués de toi d'une maniere si atroce ne peuvent être que des fantômes; car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer

de mon cheval. Sans cela je te réponds bien que j'aurois vengé ton injure d'une épouvantable maniere. Mort de ma vie! reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes : ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantements dans tout cela ; et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur seroit de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, d'y faire valoir notre bien, sans aller, comme nous allons, en tombant toujours de fievre en chaud mal. — Mon pauvre Sancho, je te le répete, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces miseres-là auprès de la gloire qui nous attend? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat? — Comment voulez-vous que je le

comprenne ? Depuis que nous sommes chevaliers errants, c'est-à-dire votre seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen, encore vous en a-t-il coûté la moitié de votre oreille. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton, et gourmades sur gourmades; j'ai eu, à la vérité, de plus que vous l'avantage d'être berné : dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire. — Tout ira mieux, mon enfant; car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec laquelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantements. — Je suis si chanceux que, quand vous aurez cette épée-là, il en sera tout comme du baume; elle ne pourra être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers.

Ils en étoient là de leur entretien, lorsque don Quichotte apperçut de loin un grand nuage de poussiere. Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune

me réservoit, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire. Vois-tu là-bas ce tourbillon ? C'est une innombrable armée composée de toutes les nations du monde. A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux ; car de cet autre côté voilà le même tourbillon. Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disoit vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchoient l'une contre l'autre. C'étoient deux troupeaux de moutons qui venoient par deux chemins opposés, et qui élevoient autour d'eux une poussiere si épaisse qu'il étoit impossible de les reconnoître, à moins que d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétoit avec tant d'assurance que c'étoient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit : Eh bien ! monsieur, qu'avons-nous à faire là ? Ce que nous avons à faire ? reprit le chevalier déja hors de lui ; prendre le parti le plus

juste : et je vais, en peu de mots, t'expliquer ce dont il s'agit.

Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande isle de Taprobane. Les autres, qui s'avancent par-là, sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parceque, dans les batailles, on le voit toujours le bras nu. Oui, dit Sancho : mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle, et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan, et qu'il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser. —Par ma barbe! il a raison, Pentapolin; et je l'aiderai tant que je pourrai. —Tu feras ton devoir, Sancho:

je te préviens que, pour combattre en bataille rangée, il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier. — C'est bon; je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiete, c'est mon âne. Je ne peux guere aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrois le mettre dans un endroit où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie. —Ne t'en embarrasse point, mon ami; qu'il se perde ou non, peu importe: nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Mais je veux te faire connoître les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi sur cette colline.

Tous deux gagnerent alors une petite hauteur, d'où ils auroient fort bien distingué les troupeaux, sans la poussiere qui les leur déroboit. Là don Quichotte, voyant ce que lui peignoit son imagi-

nation, commença ce beau discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montroit à Sancho :

Ce chevalier, dit-il, que tu vois avec une armure d'or, et qui porte sur son bouclier un lion couché près d'une bergere, c'est le valeureux Laurcalque, seigneur et prince du Pont d'argent. Celui-là, dont l'écu est bleu avec ces trois couronnes blanches, c'est le redoutable Micocolembo, duc de la grande Quirocie. Tu dois remarquer près de lui, à droite, ce géant terrible et farouche; c'est le fameux Brandabarbaran, souverain des trois Arabies. Il est toujours couvert d'une peau de serpent, et son bouclier est une des portes de ce temple des Philistins que Samson détruisit en mourant. Tourne à présent par ici; et là, devant toi, à la tête de l'autre armée, tu vois le brave Timonel de Carcassonne, prince de la nouvelle Biscaye, qui porte écartelé d'azur, de sinople, d'or, et d'argent. Remarque, remarque sur le cimier de Ti-

monel ce beau chat de couleur fauve, au bas duquel est écrit *Miau*, premiere syllabe du nom de sa dame, la charmante et belle Miauline, fille du duc des Algarves. Cet autre qui passe dans ce moment sur cette belle jument tigrée, et qui porte des armes blanches, c'est un François, nouveau chevalier, appelé Pierre Pepin, seigneur et baron d'Utrique. Plus loin, celui que tu vois avec les talons ferrés, monté sur ce cheval sauvage, c'est le puissant duc de Nervie, Aspergifilardo du Bocage, qui porte une asperge sur son écu, avec cette devise espagnole, *De moi-même je renais*. Enfin don Quichotte nomma plus de cent chevaliers de l'une et l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblêmes différents; et, sans reprendre un instant haleine, il poursuivit de la sorte:

A présent, ami, je dois te montrer les différentes nations qui vont ensanglanter ces plaines. Tu vois d'abord là, en premiere ligne, ceux qui boivent les eaux du

fameux Xanthe ; les habitants de l'Atlas et des campagnes de Massilie, ceux qui recueillent l'or de l'Arabie heureuse , et ceux qui jouissent des ombrages frais du limpide Thermodon ; ceux qui détournent dans leurs champs fertiles les trésors du riche Pactole ; les Numides trop souvent perfides ; les Perses adroits à tirer de l'arc ; les Parthes qui combattent en fuyant ; les Arabes errant sous des tentes ; les Scythes indomtés et cruels ; les Éthiopiens aux levres percées ; et une infinité d'autres peuples , dont je reconnois bien les visages , mais dont je ne puis me rappeler les noms. Dans l'autre armée, ici, de ce côté, tu vois les braves guerriers qui s'abreuvent dans les eaux rapides du Bétis bordé d'oliviers ; ceux qui se baignent dans es flots célebres du Tage qui roule de l'or ; et les possesseurs des rives heureuses qu'arrose le salubre Xénil ; et ceux à qui les champs tartésiens fournissent d'abondants pâturages ; et ceux qui trouvent un nouvel Élysée dans

les délicieuses prairies de l'opulente Xérès ; et les habitants de la Manche, couronnés de riches épis ; et les antiques restes du sang des Goths tout couverts de fer ainsi que leurs peres ; ceux à qui la Pisuerga offre le tribut de ses ondes tranquilles ; ceux qui conduisent leurs troupeaux sur les bords tortueux de la Guadiana, dont la terre engloutit les flots ; et ceux qui vivent dans les forêts, dans les glaces des Pyrénées, ou dans les neiges des Apennins.

J'aurois besoin de l'aide de Dieu pour rappeler toutes les nations, tous les peuples, toutes les provinces, que don Quichotte nomma, en affectant à chacune ce qui la distingue en effet. Le pauvre Sancho, pendu pour ainsi dire à chacune de ses paroles, écoutoit avec une grande attention, et tournoit, retournoit la tête rapidement de tous côtés, espérant toujours qu'à la fin il découvriroit quelque chose de tout ce que lui montroit son maître. Désespéré de ne rien voir : Mon-

sieur, lui dit-il, je me donne au diable si, de tant de chevaliers, géants, chevaux, peuples, bataillons, que nomme votre seigneurie, j'en apperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement. Eh quoi! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes? — Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons. (En effet les deux troupeaux approchoient.) — La peur te trouble les sens. Retire-toi, si tu crains; seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir.

A ces mots, il pique Rossinante, et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vîtesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment apperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces : Revenez, seigneur don Quichotte; eh! revenez, jarni dieu! ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier, ni d'écu d'asperges, ni

chat, ni diable; revenez donc.... Que va-t-il faire? Malheureux que je suis!

Notre héros, sans l'écouter, galopoit toujours en criant: Courage, braves chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin! Suivez-moi tous, je vais le venger d'Alifanfaron de la Taprobane. En disant ces paroles il entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accourent en jetant des cris; mais, voyant que rien ne l'arrêtoit, ils chargent leurs frondes de pierres, et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenoit pas garde, et continuoit le carnage, en disant toujours: Où es-tu, superbe Alifanfaron? ose paroître devant moi; un seul chevalier te défie. A l'instant même, une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte, se sentant blessé, tire la burette du baume; mais, comme il la portoit à sa bouche,

une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enleve, et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué; ils se pressent de ramasser leurs morts, qui montoient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vîte qu'ils peuvent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardoit les œuvres de son maître, et s'arrachoit la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant: Ne vous avois-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étoient des moutons? Est-ce ma faute, répond don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho: monte sur ton âne, et suis-les; tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur premiere forme. Il est plus pressé, répliqua

Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. En prononçant ces mots, il cherchoit le bissac; et lorsqu'il s'apperçut qu'il l'avoit oublié dans la fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Il maudit de nouveau son maître, sa sottise de l'avoir suivi, et résolut décidément de retourner à son village, de renoncer à cette isle qu'on lui faisoit acheter si cher. Don Quichotte vint le consoler: Ami, dit-il, de la constance! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain, sans ressource; eh bien! fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le souverain du monde, qui

fait luire le soleil sur les bons, sur les méchants, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste?

Par ma foi! dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité! — Mon ami, dans ma profession, il est nécessaire de tout savoir. L'on a vu plus d'un chevalier prononcer au milieu d'un camp des harangues aussi belles, aussi savantes, aussi fleuries, que celles qu'on entend dans les universités. La valeur n'éteint pas l'esprit, l'esprit n'éteint pas la valeur. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asyle où nous puissions passer la nuit. — Oui, pourvu que ce ne soit point dans un château où il y ait des fantômes, des Maures enchantés, et des gens qui bernent. — Guide-nous toi-même, mon fils; je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte.

Ils se mirent alors en chemin; et le bon

Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en lui disant ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

Étrange rencontre que fit don Quichotte.

Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, je ne sais pas bien le nom de ce Maure; et vous n'avez pas tenu ce serment. Tu as grande raison, répondit don Quichotte, je l'avois oublié tout-à-fait; et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais, avant peu, mon ami, je ré-

parerai ma faute. —Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi, qui n'ai pourtant rien juré.

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. La faim les pressoit; ils n'avoient point de bissac, ne découvroient point de maison, et les ténebres devenoient à chaque instant plus épaisses. Ils marchoient toujours, espérant que la grande route les conduiroit à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumieres, qui ressembloient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur, don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardoient attentivement, et cherchoient à devinèr ce que cela pouvoit être; mais les lumieres, en approchant, devenoient plus grandes, plus vives, et leur nombre sembloit s'augmenter. Sancho se mit à

trembler de tous ses membres, les cheveux de don Quichotte se dresserent sur sa tête. Cependant il se ranime : Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure, pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur tout entiere. C'est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh! mon bon Dieu! où seront les côtes qui pourront y suffire?— Rassure-toi, mon fils, ne crains rien ; je ne souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu. Tu n'es point ici renfermé dans une cour dont je ne puisse franchir les murailles ; nous sommes en rase campagne, mon épée va jouer à l'aise. —Eh! si l'on vous enchante encore, comme la derniere fois, à quoi servira la rase campagne? — Du courage! te dis-je, du courage! Tu vas voir si ton maître en manque.—Ah! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez.

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau

ce que pouvoient être ces lumieres. Ils distinguerent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho, comme s'il avoit eu le frisson de la fievre. Ces figures blanches, au nombre de vingt à-peu-près, étoient toutes à cheval, portant des torches à la main, et marmottoient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derriere eux venoit une litiere noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, étoit capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respiroit-il plus. Son maître lui-même n'étoit pas trop rassuré ; mais ses livres vinrent à son secours. Il s'imagina que cette litiere renfermoit quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devoit venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu

du chemin, vis-à-vis les figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

Arrêtez, qui que vous soyez; et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litiere. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir. Un des hommes blancs répondit : Nous sommes pressés, et l'auberge est loin; nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité. Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colere, ou préparez-vous au combat.

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule étoit ombrageuse; elle se cabre, et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là il court à un autre; et

la prestesse, la vigueur avec laquelle il les attaquoit avoit passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, sembloit avoir des ailes. Tous ces pauvres gens, sans armes, peu exercés à se battre, ne tardent pas à prendre la fuite, et se dispersent dans la campagne, où courant avec leurs flambeaux, ils ressembloient à une troupe de masques qui enterre le carnaval. Les cavaliers en deuil, embarrassés de leurs manteaux, de leurs crêpes, pouvoient à peine se remuer, et ne se défendoient point contre don Quichotte, qu'ils prenoient pour le grand diable d'enfer. Notre héros les abattoit à son aise ; et Sancho, en le regardant, disoit en lui-même : Il faut pourtant bien que mon maître soit aussi redoutable qu'il le prétend.

Le premier homme tombé étoit encore sous sa mule, et son flambeau par terre brûloit près de lui. Don Quichotte vainqueur vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre. Hélas ! répon-

dit le malheureux, je suis déja tout rendu, puisque je ne puis bouger et que je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas, si vous êtes chrétien ; vous commettriez un grand sacrilege, attendu que je suis tonsuré. Tonsuré! reprit notre chevalier ; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici?—Pas grand' chose de bon, grace à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnois, avec onze ecclésiastiques mes confreres, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie. —C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme?—Qui l'a tué? —Oui, sans doute ; c'est là ce qu'il m'importe de savoir. —Ma foi! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fievre maligne. — Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort. — Je ne le pense pas, monsieur. — C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis

chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts.—Je voudrois bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe. — C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couverts de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devoit avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan? — Oh! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier.

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho. Sancho ne se pressoit pas d'arriver, parcequ'il étoit occupé de débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menoient avec eux. Le prévoyant écuyer étoit parvenu à faire de sa capote une espece de bissac qu'il farcit des meilleures provisions; ensuite il at-

tacha la capote sur son âne ; et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau ; et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avoit pu s'empêcher de faire ce qu'il avoit fait. Sancho le retint pour lui dire encore : Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier *de la triste figure.* Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avoit donné ce surnom. Ma foi ! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus

triste figure que l'on puisse voir au monde. — Ce n'est pas cela, mon ami; c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, dont l'un s'appeloit le chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'étoit sous ce nom et par cet emblême qu'ils étoient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue : je prétends m'appeler ainsi désormais; et je veux faire peindre sur mon bouclier une figure étrange et fort triste. — Vous pouvez, monsieur, économiser l'argent qu'il vous en coûteroit pour cela. Je vous réponds, soit dit sans vous offenser, qu'il suffit que vous vous montriez pour que tout le monde dise : Voilà le chevalier de la triste figure. Don Quichotte ne se fâcha point de la liberté de son écuyer; mais il n'en résolut pas moins d'adopter ce beau surnom.

Avant de quitter ce lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas, et de visiter le cercueil qui étoit dans la litiere, pour s'assurer si le gentilhomme étoit bien mort. Monsieur, lui dit Sancho, voici la premiere aventure dont nous nous tirons bien portants; n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'appercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudront prendre leur revanche; et vous savez, comme moi, tout ce qui en peut arriver. Croyez-moi, gagnons la montagne; nous avons faim, j'ai de quoi manger; laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. Aussitôt il fait marcher son âne devant lui; don Quichotte, trouvant qu'il avoit raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enfoncerent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeûnerent,

dînerent, souperent, tout à-la-fois, avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir. Mais un grand malheur, dont Sancho sur-tout ne pouvoit se consoler, c'est qu'ils n'avoient point de vin, ni même d'eau, pour appaiser leur soif; ce qui fut cause de ce qu'on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la plus extraordinaire des aventures que don Quichotte mit à fin.

SANCHO, qui ne pouvoit manger sans boire, fut le premier à dire à son maître que l'herbe fraîche et touffue de cette prairie annonçoit quelque fontaine ou quelque ruisseau dans les environs. Don Quichotte et lui se leverent pour le chercher et s'y désaltérer. Ils prirent Rossinante et l'âne par la bride, et commen-

cerent à marcher avec précaution, parce-que la nuit étoit fort obscure. Ils n'avoient pas fait deux cents pas que leurs oreilles furent frappées du bruit lointain d'une cascade. Ils s'en réjouissoient déja, lorsqu'un bruit fort différent vint tempérer cette joie, et donner l'alarme à Sancho, qui naturellement n'étoit pas brave. Ils entendirent de grands coups frappés à intervalles égaux, mêlés d'un cliquetis de ferrailles, de chaînes, et accompagnés du bruit du torrent bondissant à travers les rocs. Il étoit nuit, le ciel étoit couvert d'un voile épais, et nos héros se trouvoient sous de grands arbres dont les branches étoient agitées. Ces ténebres, cette solitude, le bruit du fer et de l'eau, qui se confondoit avec le murmure des feuilles et le sifflement du vent, tout sembloit se réunir pour inspirer la terreur; mais notre héros, incapable d'effroi, s'élance sur Rossinante, et, se couvrant de sa rondache : Ami, dit-il à son écuyer, apprends que le ciel me fit naître, dans

ce triste siecle de fer, pour ramener l'âge d'or; que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes, et que ma renommée doit effacer celle des guerriers de la table ronde, des pairs de France, des neuf preux, de tous les chevaliers du temps passé. Remarque, fidele écuyer, cette sombre horreur qui nous environne, ces silencieuses ténebres, ce murmure sourd des chênes immenses que les aquilons font gémir, ce bruit épouvantable des flots qui semblent se précipiter des montagnes de la lune, et ces coups terribles dont le son aigu déchire l'oreille effrayée; le dieu Mars lui-même connoîtroit la peur: eh bien! mon courage en augmente; je desire, je veux, je cours entreprendre cette aventure. Serre les sangles de mon coursier; reste ici, attends-moi trois jours. Si à cette époque je ne reviens point, va trouver au Toboso l'incomparable Dulcinée, et dis-lui que son chevalier est mort en cher-

chant à mériter la gloire de lui appartenir.

En écoutant ces paroles, Sancho se mit à pleurer : Monsieur, dit-il d'une voix attendrie, pourquoi voulez-vous tenter une si terrible aventure? Il est nuit, personne ne nous voit, personne ne pourra nous traiter de poltrons, quand nous nous détournerons un peu. Prenons ce parti, croyez-moi, dussions-nous ne pas boire de quatre jours. Je vous préviens d'abord que je n'ai plus soif : notre curé, que vous connoissez bien, m'a dit souvent que qui cherche le péril périt. Vous devez être satisfait de n'avoir pas été berné comme moi ; d'avoir vaincu, comme vous l'avez fait, ce grand nombre d'ennemis qui escortoient ce corps mort. Si toutes ces raisons ne vous touchent pas, songez que j'ai quitté pour vous ma maison, mes enfants, ma femme. J'espérois n'y pas perdre à la vérité ; mais, comme on dit, la convoitise rompt le sac : que

deviennent toutes mes espérances, si, au moment où je croyois tenir cette malheureuse isle que vous m'avez promise, je me vois délaissé par vous? Pour l'amour de Dieu, monseigneur, mon maître, ne me faites pas ce chagrin; du moins attendez qu'il soit jour. Avant trois heures d'ici vous verrez paroître l'aube; car, d'après la science que j'ai acquise quand j'étois berger, je vois la bouche de la petite ourse au-dessus de la tête, et il doit être minuit dans la ligne du bras gauche. Eh! comment distingues-tu, lui répondit don Quichotte, cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure qu'aucune étoile ne paroît au ciel? — Oh! monsieur, la peur a de bons yeux; et vous pouvez être certain que j'ai des raisons excellentes pour vous assurer qu'il fera bientôt jour. — Jour ou nuit, il ne sera pas dit que rien au monde ait retardé l'accomplissement de mes grands devoirs. Laisse-moi, Sancho; le Dieu tout-puissant qui m'inspire d'entreprendre cette aventure

saura bien veiller sur ma vie, ou te consoler de ma perte. Serre les sangles de Rossinante, et attends-moi : je serai bientôt mort ou vainqueur.

Sancho, voyant que ses larmes, ses prieres, ses conseils, ne pouvoient rien sur son maître, résolut d'user d'adresse, et de le forcer, malgré lui, d'attendre que le jour parût. Pour cela, dans le même temps qu'il serroit les sangles de Rossinante, il lui lia doucement les jambes de derriere avec le licou de son âne. Quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu de marcher, ne faisoit que de petits sauts. Vous le voyez, s'écria l'écuyer, le ciel, plus pitoyable que vous, ne veut pas que vous m'abandonniez. Il défend à Rossinante de vous obéir ; et, si vous continuez à résister à sa volonté, vous mettrez en colere la fortune, et vous en serez puni. Don Quichotte se désespéroit; mais plus il piquoit son cheval, et moins le cheval avançoit. Sans se douter de ce qui le retenoit : Allons ! dit-

il, puisque Rossinante ne veut pas marcher, je vais attendre l'aurore, quoique je verse des larmes de ce retard si cruel. Mais, monsieur, répondit Sancho, il n'y a pas là de quoi se désoler. Je vous ferai des contes pendant ce temps; à moins que vous ne préfériez de descendre et de dormir sur l'herbe touffue, à la maniere des chevaliers. —Moi dormir! y penses-tu? Suis-je de ces guerriers qui dorment quand il faut combattre? Dors, dors, toi qui naquis pour le sommeil; je m'entretiendrai avec mes pensées. —Ne vous fâchez pas, monseigneur; je ne l'ai pas dit pour vous déplaire.

Sancho, en parlant ainsi, se rapprochoit toujours de son maître; tant étoit grande la frayeur que lui causoit ce bruit continuel de ferrailles! Il finit par saisir d'une main l'arçon de la selle, et de l'autre la croupiere, tenant ainsi fortement embrassée la cuisse gauche de notre héros. Voyons donc, reprit celui-ci, quels sont ces contes que tu veux me faire. Oh! j'en

sais beaucoup, répondit Sancho ; mais j'ignore pourquoi, dans ce moment, ils ne reviennent pas dans ma mémoire. Cependant je m'en vais tâcher de vous conter une histoire qui est la plus belle, la plus étonnante, la plus intéressante des histoires. Écoutez-moi, je vous prie, avec un peu d'attention.

Il étoit ce qu'il étoit, et le bien qui vient pour tous, et le mal pour qui le cherche. Remarquez d'abord, monsieur, que les anciens commençoient toujours leurs contes par une sentence; et *le mal pour qui le cherche*, cela vient ici, vous en conviendrez, tout comme une bague au doigt. On veut par-là nous faire comprendre qu'il ne faut point chercher le mal, qu'il faut le fuir quand on le rencontre, et que, lorsque personne ne nous oblige d'aller quelque part où il y a du risque, il faut se garder d'y aller. Poursuis ton histoire, reprit don Quichotte, et laisse les réflexions.—Je vous dirai donc, monsieur, que, dans un village

de l'Estramadure, il y avoit un berger chevrier. Quand je l'appelle berger chevrier, j'entends dire qu'il gardoit des chevres. Or, ce berger chevrier, qui gardoit des chevres, s'appeloit Lopès Ruis ; lequel Lopès Ruis étoit amoureux d'une bergere qui se nommoit Toralva ; laquelle bergere nommée Toralva étoit fille d'un pasteur fort riche ; lequel pasteur fort riche... — Oh ! si tu racontes de cette maniere, en répétant toujours deux fois la même chose, tu ne finiras jamais. — Ah ! monsieur, c'est la façon de conter chez nous. Il faut bien se conformer aux usages de son pays. — Allons ! j'écoute, puisque mon malheureux sort me condamne à t'écouter. — Je vous disois, mon cher maître, que ce berger étoit amoureux de la bergere Toralva, qui étoit une grosse fille, rondelette, vigoureuse, et tenant un peu de l'homme, car elle avoit deux moustaches ; il me semble que je la vois. — Tu l'as donc connue ? — Non, monsieur : mais celui qui m'apprit l'his-

toire me dit la tenir de quelqu'un qui avoit pu voir la bergere Toralva ; ainsi vous devez être sûr de la vérité du conte. Tant y a que, les jours allant et venant, le diable, qui aime à brouiller, fit que l'amour du berger Lopès Ruis pour la bergere Toralva devint pour ainsi dire de la haine. La cause de ce changement fut, suivant les mauvaises langues, de petites infidélités un peu fortes que la bergere Toralva se permettoit, et qui mirent si fort en colere le berger Lopès Ruis qu'il résolut de s'en aller si loin, si loin, que jamais il n'en entendît parler. Dès que la bergere Toralva vit que le berger Lopès Ruis ne l'aimoit plus, elle devint folle de lui. Vous savez que c'est assez l'usage. Mais je continue sans réflexion, de peur que vous ne trouviez que j'alonge trop mon conte.

Or donc, le berger Lopès Ruis s'étoit déja mis en route avec ses chevres, et cheminoit dans les champs de l'Estramadure, pour passer au royaume de Por-

tugal. La bergere Toralva, qui le sut, courut tout de suite après lui, nu-pieds, s'il vous plaît, un bourdon à la main, et portant à son cou un petit sac, dans lequel étoient, à ce qu'on prétend, un morceau de miroir, un peigne, et une petite boîte de fard. Qu'il y eût ce qu'il y avoit, peu importe; je ne m'arrête point là-dessus. Je dis seulement que le berger Lopès Ruis arriva, suivi de ses chevres, sur le bord de la Guadiana, dans la saison où ce fleuve déborde. Point de bateau ni de batelet pour le passer lui et son troupeau. Cela fâcha beaucoup le berger Lopès Ruis, parce-qu'il sentoit sur ses talons la bergere Toralva, et qu'il craignoit d'en être re-joint. A force de regarder et de chercher, il découvrit un pêcheur qui avoit un ba-telet si petit qu'il ne pouvoit y tenir avec lui qu'une seule chevre. Cela n'étoit pas trop commode; mais le berger Lopès Ruis s'arrangea pourtant avec le pêcheur, pour qu'il le passât lui et ses trois cents

chevres. Quand l'arrangement fut fait, le pêcheur prend une chevre, et la passe dans son batelet. Il revient, et en passe une autre; revient encore, et en passe une autre; puis une autre, et puis une autre. Retenez bien, je vous prie, combien le pêcheur passe de chevres; c'est plus important que vous ne croyez. L'endroit où elles débarquoient de l'autre côté du fleuve étoit glissant et plein de boue. Le pêcheur mettoit du temps à aller et à revenir. Cependant il revient encore, et en passe une autre, puis une autre, puis une autre. — Allons! finis, et supposons qu'elles soient toutes au bord. — Point du tout, monsieur; cela ne se peut. Ayez la bonté de me dire combien il y a de chevres passées. — Comment veux-tu que je le sache? — Ah! voilà le beau du conte, c'est qu'il finit là. — Que veux-tu dire? Est-il d'une telle importance de savoir le nombre des chevres passées que l'histoire ne puisse s'achever sans cela? — Oui, monsieur; je vous en avois averti.

Dès l'instant que vous ne vous souvenez plus du compte des chevres, je ne me souviens plus de la fin de mon conte ; et c'est dommage, car cette fin étoit charmante. — Ainsi l'histoire est finie? — Finie comme ma mere. — En vérité, Sancho, voilà un étrange conte ! Mais, au surplus, je devois m'y attendre de toi, d'autant plus que ton pauvre esprit est troublé par ce tintamarre. Allons ! essayons encore de faire marcher Rossinante.

Alors il approche de nouveau les jambes, et de nouveau Rossinante saute sans avancer d'un seul pas, tant il étoit bien attaché. Dans cet instant, soit naturellement, soit par l'effet de la fraîcheur du matin, ou que Sancho eût mangé quelque chose de laxatif, le pauvre écuyer se trouva dans un embarras étrange. Il se sentoit le pressant besoin de se retirer un moment seul ; et l'extrême frayeur qu'il avoit ne lui permettoit pas de s'éloigner le moins du monde de son maître.

Après avoir long temps combattu, forcé de céder malgré ses efforts, il quitta doucement l'arçon qu'il tenoit de sa main gauche, alla dénouer avec cette main l'aiguillette de ses chausses, et, satisfait de ce commencement, qu'il regardoit comme le plus difficile, il espéra venir à bout du reste. Le grand point étoit de n'être pas trahi par le moindre bruit; et, pour éviter ce malheur, Sancho serroit les épaules, et retenoit jusqu'à son haleine. Mais tant de précautions furent perdues..... Qu'entends-je ? s'écria don Quichotte d'un ton sévere. Je ne sais, monsieur, répondit Sancho : c'est sûrement quelque nouvelle diablerie ; vous n'ignorez pas que les aventures ne commencent pas pour peu. Sancho, reprit le chevalier en portant la main à son nez, il me semble que tu as grand' peur. — Oui, monsieur, je ne vous cache point que je tremble ; et si ma frayeur me faisoit faire quelque sottise, la faute en seroit à celui qui m'a conduit, à l'heure qu'il

est, dans cet horrible désert. Don Quichotte ne voulut point pousser plus loin l'explication; mais il fit sauter Rossinante, et s'éloigna de quelques pas.

Cependant la nuit s'écouloit; et Sancho, voyant paroître le jour, alla délier doucement les jambes de Rossinante. L'animal se sentit à peine libre que, quoiqu'il ne fût pas fort pétulant, il essaya de faire deux ou trois courbettes, que la foiblesse de ses reins ne lui permit point d'achever. Don Quichotte en tira bon augure, et voulut en profiter sur-le-champ. L'aube laissoit alors distinguer les objets. Notre héros s'apperçut qu'il étoit au milieu de grands châtaigniers, dont les ombrages épais avoient rendu la nuit plus obscure; mais il ne put deviner la cause de ces coups terribles qui continuoient à se faire entendre. Il renouvela ses adieux à Sancho, lui répéta ce qu'il devoit dire à madame Dulcinée, si dans trois jours il ne revenoit point, et ajouta: Quant à la récom-

pense de tes services, tu ne dois avoir aucune inquiétude ; j'y ai libéralement pourvu dans un testament que l'on trouvera chez moi. Mais espérons plutôt, mon ami, que je sortirai triomphant de cette périlleuse aventure ; et pour le coup tu peux compter sur l'isle que je t'ai promise. Notre écuyer, en l'écoutant, se mit encore à fondre en larmes, et déclara qu'il vouloit suivre son maître jusqu'à la mort. L'auteur de cette histoire, en rapportant cette héroïque résolution de Sancho, en conclut, avec raison, qu'il avoit le cœur excellent, et qu'il étoit sûrement des vieux chrétiens. Quoi qu'il en soit, don Quichotte fut attendri ; mais cachant son émotion, de peur de témoigner de la foiblesse, il marcha d'un air fier et calme vers le lieu d'où venoit le bruit.

Sancho le suivoit à pied, tirant par le licou son âne, inséparable compagnon de sa bonne et mauvaise fortune. Après un assez long chemin au milieu de ces

châtaigniers, ils arriverent dans un petit vallon entouré de rochers élevés, d'où se précipitoit le torrent. Au pied des rochers on voyoit de loin quelques misérables maisons qui ressembloient à des ruines : c'étoit de là que sortoient les épouvantables coups. Rossinante eut peur et fit un écart ; mais notre héros le ramene, s'approche peu-à-peu des maisons, en se recommandant à sa dame. Son écuyer, toujours derriere lui, alongeoit souvent la tête et le cou entre les jambes de Rossinante pour chercher à découvrir ce qui lui faisoit tant de peur. Au bout de cent pas, au détour d'une petite colline, ils découvrirent enfin la cause de leur terreur et de cet effroyable bruit. C'étoient, il faut bien le dire, il faut l'avouer malgré nous, six énormes marteaux de moulins à foulon, qui n'avoient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

Don Quichotte, à cet aspect, demeura muet de surprise ; ses mains laisserent

aller la bride, sa tête tomba sur son sein. Il tourna les yeux sur Sancho, qui fixoit les siens sur lui, avec les joues enflées, et tout prêt à crever d'envie de rire. Notre chevalier ne put s'en empêcher lui même, malgré son profond chagrin; et Sancho, voyant que son maître heureusement avoit ri le premier, mit ses poings sur ses côtés, et par quatre fois de suite fit et refit des éclats, qui bientôt impatienterent don Quichotte. Mais ce fut bien pis quand son écuyer osa lui adresser ces paroles, en le regardant avec une gravité plaisante, *Ami, apprends que le ciel me fit naître dans ce triste siecle de fer pour ramener l'âge d'or, que c'est à moi que sont réservés les grands périls, les actions sublimes*, et lui répéta mot à mot tout ce que le héros avoit dit lorsque les foulons s'étoient fait entendre. Cette raillerie mit en colere don Quichotte, qui levant aussitôt sa lance en frappa si fort l'écuyer persifleur, que, si ses coups fussent tombés

sur la tête comme ils tomberent sur les épaules, le pauvre Sancho n'eût jamais hérité dans le testament. Monsieur, s'écria-t-il plein d'effroi, ne voyez-vous pas que je ris? Moi, je ne ris pas, reprit don Quichotte. Répondez, monsieur le plaisant: si c'eût été, comme je l'ai cru, la plus périlleuse des aventures, n'ai-je pas montré le courage nécessaire pour la terminer? un chevalier tel que moi, qui n'a jamais vu de moulins à foulon, doit-il les reconnoître au bruit? c'est bon pour vous, monsieur le manant, élevé dans un chétif village. Faites, s'il vous plaît, que ces six marteaux deviennent autant de géants, placez-les vis-à-vis de moi l'un après l'autre, ou tous ensemble; et si je ne leur mets le pied sur le ventre, riez alors tant qu'il vous plaira. Appaisez-vous, monseigneur, reprit Sancho d'une voix soumise: je conviens que j'ai trop ri; mais vous conviendrez peut-être, quand vous ne serez plus fâché, que bien d'autres riroient de même si nous

leur disions quelle a été notre frayeur... Je ne parle que de la mienne, car, pour vous, la peur vous est inconnue. — Oui, je veux bien avouer que l'histoire en pourroit sembler gaie, mais je crois au moins inutile de la raconter. Il est tant d'esprits mal faits, qui ne savent point prendre les choses, et vont toujours au-delà du but. — Votre seigneurie y va droit, excepté lorsqu'elle vise à la tête et qu'elle attrape les épaules, graces au ciel et à ma promptitude à éviter votre coup. Au surplus, qui châtie bien aime bien. Quand les grands seigneurs ont dit à leurs valets une parole un peu dure, ils leur font toujours un présent : j'ignore comment en usent les chevaliers errants quand ils ont donné des coups de lance ; mais le moins qui peut s'en suivre, ce sont des isles sûrement ou des royaumes en terre ferme. — Tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses ; mais pardonne-moi ce premier mouvement que je n'ai pu retenir ; et tâche désormais, mon ami,

de ne plus tant babiller. Dans aucun livre de chevalerie je n'ai jamais vu d'écuyer aussi familier que toi; Gandalin, qui servoit Amadis, ne parloit au sien que la toque à la main, la tête baissée, et le corps à demi courbé, à la maniere des Turcs; Gazabal, l'écuyer de don Galaor, fut si discret et si taciturne, que l'historien ne le nomme qu'une seule fois dans tout le cours de sa longue histoire. Suivons ces exemples, Sancho; et vivons, s'il vous plaît, dans l'ordre. Les récompenses que je vous ai promises arriveront avec le temps. Si elles n'arrivoient pas, je vous ai déja dit de n'être pas inquiet de votre salaire. — Cela suffit, monseigneur; et vous pouvez être certain que dorénavant je n'ouvrirai la bouche que pour vous honorer comme mon maître. — A la bonne heure : c'est le moyen de vivre long-temps en paix sur la terre; car, après son pere, c'est à son maître que l'on doit le plus de respect.

CHAPITRE XXI.

Conquête de l'armet de Mambrin.

DANS ce moment, il vint à tomber un peu de pluie. Sancho vouloit chercher un abri dans les moulins; mais don Quichotte les avoit pris en aversion : jamais il n'y voulut entrer; et, tournant à droite, il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'il apperçut de loin un homme à cheval qui portoit sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or. Sancho, s'écria-t-il plein de joie, tous les proverbes sont vrais, principalement celui qui dit que *lorsqu'une porte se ferme une autre s'ouvre bientôt.* Cette nuit, la volage fortune a semblé se jouer de mes espérances, mais ce matin elle vient m'offrir un beau dédommagement : selon toutes les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de

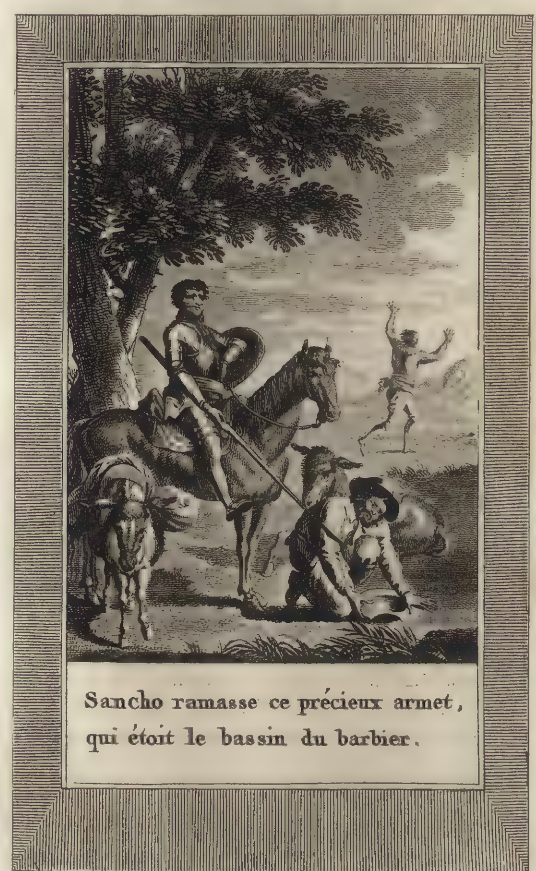
Mambrin, que j'ai juré de conquérir. Monsieur, répondit Sancho, si j'avois la permission de parler comme autrefois, je vous dirois de prendre garde que ceci ne soit encore des moulins à foulon. — Va-t'en au diable avec tes foulons. Quel rapport peut-il y avoir entre un casque et des moulins ? — Plus que vous ne pensez, monsieur. Mais il m'est défendu de m'expliquer. — Malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse? ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or? — Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit. — Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons; éloigne-toi promptement, et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure, et m'emparer de l'armet. — Mon dieu! monsieur, l'embarras n'est pas de m'éloigner; mais je souhaite qu'il n'y ait

pas ici des foulons. —Je vous ai déja dit, frere, que vos réflexions m'ennuient; et si vous me rompez encore la tête de foulons, mordieu! je vous corrigerai de maniere à vous en faire souvenir long-temps. Sancho craignit la colere de son maître, et ne souffla plus.

Je dois mettre au fait mes lecteurs de ce que c'étoit que ce guerrier, ce cheval, et cet armet. Il y avoit dans ces environs un village et un hameau si petits et si voisins l'un de l'autre, que le même barbier servoit pour les deux. Or, ce jour-là, un malade du hameau avoit besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe; le barbier se rendoit chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune : surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute étoit tout neuf, il avoit mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyoit luire d'un quart de lieue. Il étoit monté sur un âne gris, comme l'avoit dit Sancho; et don Quichotte, dans tout

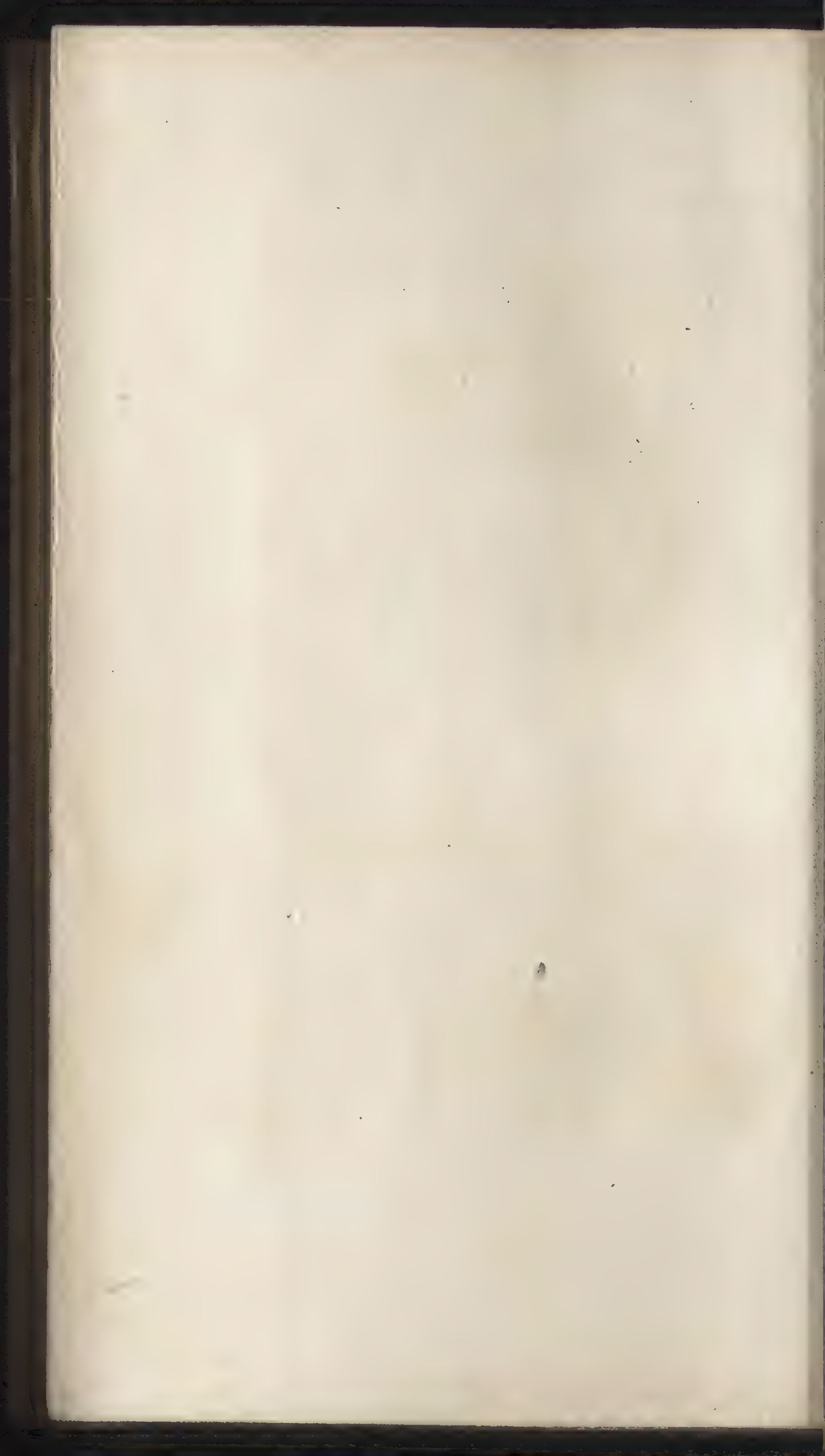
cela, voyoit un chevalier sur un beau cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et, plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre. Le païen n'est pas sot, s'écria don Quichotte; il imite le castor, qui, poursuivi par les chasseurs, se coupe lui-même ce qu'on veut de lui. Sancho ramasse ce précieux armet. Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf et vaut au moins huit réaux. Il le remet à son maître, qui, l'essayant sur son front, et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disoit avec étonnement: Le païen pour qui l'on forgea ce casque devoit avoir une furieuse tête; encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. San-



Sancho ramasse ce précieux armet, qui étoit le bassin du barbier.

Le fèbvre inv. Coiny Sculp



cho faisoit tous ses efforts pour ne pas rire, se souvenant de la leçon qu'il avoit reçue. Qu'as-tu donc? lui dit don Quichotte. Rien, monsieur, répondit-il; je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe. — Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans connoître son mérite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe? je sais ce qu'il vaut; je le ferai remettre en état, et j'aurai un casque beaucoup meilleur que celui que le dieu Vulcain forgea pour le dieu des batailles: en attendant je vais le porter tel qu'il est. — Vous êtes le maître, monsieur; mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris? au train qu'a pris son pauvre maître, je ne crois pas

qu'il revienne le chercher; et, par ma barbe! le roussin n'est pas mauvais. — Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus; et les chevaliers d'autrefois ne s'emparoient guere des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval, ou cet âne, comme tu voudras l'appeler; son maître le viendra reprendre. — J'aurois pourtant quelque envie de le troquer contre le mien, qui ne me paroît pas si bon. Les lois de la chevalerie sont terriblement étroites si elles ne permettent pas de changer un âne contre un âne. Ai-je du moins la liberté de changer les bâts? — Je n'en suis pas sûr; mais, jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire.

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé, et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau. Cela fait, nos voyageurs déjeûnerent des restes

de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent, sans retourner la tête du côté des moulins ; et, redevenus bons amis, ils continuerent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivoit avec une fidele amitié. Bientôt ils se retrouverent dans la grande route. Alors Sancho dit à son maître :

Je vous demande, monsieur, la permission de causer un peu avec vous : depuis que votre seigneurie m'a imposé ce pénible silence, j'ai perdu une foule de bonnes pensées, et je voudrois mettre à profit celles qui me viennent dans ce moment. Parle, Sancho, répondit don Quichotte, mais sois bref; les meilleurs discours ennuient quand ils se prolongent. —Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand' chose à chercher ainsi les aventures ; car enfin vous avez beau vaincre, et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien ; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la

renommée dont elle est digne. Mon avis seroit que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque prince qui fût en guerre avec son voisin, parcequ'alors votre courage, votre force surnaturelle, votre sagesse incomparable, seroient utiles, seroient en vue, et nous attireroient des récompenses : alors vous ne manqueriez pas d'historiens qui mettroient par écrit vos exploits. Je ne parle pas des miens, je sais qu'ils ne passent pas ma petite qualité d'écuyer; quoique, si l'on parle des écuyers dans les histoires de chevalerie, j'espere y tenir ma place. — Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison; mais, avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde en cherchant les aventures, afin d'avoir acquis de la gloire. Une fois que l'on est connu, voici comment les choses se passent ordinairement:

Un chevalier arrive à la cour d'un puissant monarque : tout le monde, jus-

qu'aux petits enfants, court le recevoir aux portes de la capitale ; on l'entoure, on l'accompagne en criant : C'est le chevalier du Soleil, ou du Serpent, ou de quelque autre embléme qu'il a su rendre célebre! c'est celui, dit-on, qui vainquit en combat singulier le géant Brocabrun du bras d'acier, celui qui désenchanta le grand Mamelu de Perse, retenu captif par un magicien depuis près de neuf cents ans! Ses louanges, ses grandes actions, volent de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du roi, qui se met aux fenêtres de son palais. Le roi, qui connoît déja de réputation ce chevalier, le voit à peine paroître, qu'il se retourne vers sa suite, et dit : Allons! que tous les chevaliers de ma cour aillent recevoir la fleur de la chevalerie. On obéit; et le roi lui-même vient au-devant du chevalier u squ'au milieu du grand escalier : il lui tend la main, l'embrasse, et le mene aussitôt à l'appartement de la reine. Là se trouve l'infante sa fille, qui est une

des plus belles princesses de la terre. A peine l'infante et le chevalier jettent les yeux l'un sur l'autre, que, par un attrait plus qu'humain, sans savoir comment ni pourquoi, ils s'enflamment réciproquement, et brûlent de trouver les moyens de se parler de leurs tendres peines. On conduit le chevalier dans un appartement superbe ; on le désarme, et l'on couvre ses épaules d'un riche manteau d'écarlate. S'il étoit déja beau sous le fer, combien le paroît-il davantage sous la pourpre ! Il va souper avec le roi, avec la reine et l'infante, à laquelle il lance à la dérobée des regards remplis d'amour ; et la jeune princesse y répond avec la pudeur convenable, car elle est extrêmement pudique.

Le souper fini, l'on voit entrer dans la salle un hideux et petit nain qui conduit une très belle dame au milieu de deux géants. Le nain propose une aventure, arrangée par un ancien enchanteur, de maniere que celui qui la ter-

minera sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonne à tous les chevaliers présents d'éprouver cette aventure : nul n'en vient à bout que le chevalier nouvellement arrivé. Sa gloire en augmente, et l'infante est ravie d'avoir si bien placé ses affections. Ce qu'il y a de bon, c'est que le roi se trouve justement en guerre avec un autre puissant monarque, et qu'au bout de quelques jours le chevalier lui demande la permission d'aller servir dans ses armées. Le roi y consent avec joie; le chevalier l'en remercie avec respect; et, le même soir, dans la nuit, il va faire ses adieux à l'infante, à travers une jalousie qui donne sur le jardin, où la jeune princesse est déja venue souvent lui parler, suivie d'une demoiselle d'honneur qu'elle a mise dans sa confidence. Le chevalier soupire beaucoup, l'infante s'évanouit; la demoiselle va chercher de l'eau, et témoigne une grande inquiétude que l'aurore ne paroisse, parceque l'honneur de

la princesse lui est plus cher que sa vie. L'aurore ne paroît point ; l'infante revient à elle, et daigne passer sa main blanche au travers de la jalousie ; le chevalier y attache ses levres et la baigne de ses larmes. Il convient ensuite d'un certain moyen pour donner à la princesse de ses nouvelles, et la princesse le prie de hâter autant qu'il pourra son retour. Le chevalier le promet, le jure, baise encore la main de l'infante, et se retire pénétré d'une si grande douleur qu'il est tout près d'expirer.

Il regagne son appartement, se jette sur son lit, et ne peut dormir. Dès qu'il fait jour, il se leve, va prendre congé du roi, de la reine, et demande la permission de prendre aussi congé de l'infante. Mais on lui dit qu'elle est indisposée ; et notre chevalier, qui ne doute point que ce ne soit un effet de sa douleur, est près de se trouver mal. La demoiselle d'honneur, qui est là, court tout raconter à la princesse. La princesse pleure

beaucoup, et dit à sa demoiselle d'honneur qu'un de ses plus grands chagrins est d'ignorer si son chevalier est de race royale. La demoiselle l'assure que son chevalier ne seroit pas si brave, si galant, et si aimable, s'il n'étoit pas de race royale. Ces raisons consolent un peu l'infante, qui, pour ne rien faire paroître, sort de sa chambre au bout de deux jours.

Le chevalier est déja bien loin. Il fait la guerre, combat, triomphe, gagne plusieurs batailles, prend une foule de villes: tout cela est l'affaire de peu de temps. Il revient à la cour, va voir l'infante à la jalousie, et convient avec elle de demander sa main pour récompense de ses services. Il la demande; le roi la refuse parcequ'il ne connoît pas la naissance du chevalier: mais, soit qu'il l'enleve, soit autrement, l'infante finit par être sa femme; et le pere en est ravi, d'autant plus qu'on découvre bientôt que le chevalier est fils d'un très puissant roi

de je ne sais quel royaume, qui souvent même n'est pas sur la carte. Alors nécessairement le pere meurt, l'infante hérite ; et voilà le chevalier roi. Voilà le moment de récompenser son écuyer : on lui donne une isle, et on le marie avec la demoiselle d'honneur qui a servi les amours de l'infante, et qui presque toujours est la fille d'un duc ou d'un grand seigneur du royaume.

Voilà le plus beau, pardi ! s'écria Sancho ; et c'est tout ce que je demande. Par ma foi, monsieur, je suis convaincu que tout cela doit arriver au chevalier de la triste figure. — N'en doute point, mon ami ; car tout ce que je viens de te raconter est toujours arrivé exactement de même à tous les chevaliers errants. Il ne reste plus qu'à nous informer quel est le roi païen ou chrétien qui est en guerre et qui a une jolie princesse. Nous avons du temps pour cela. Ce qui m'inquiete davantage, c'est que, lorsque nous en serons là, j'aurai

de la peine à prouver que je suis de famille royale. Quoiqu'assurément je sois gentilhomme et bien reconnu pour tel, le roi aura peut-être de la répugnance à me donner sa fille, si le sage qui écrira mon histoire ne parvient pas à découvrir que je suis arriere-petit-fils de souverain. Il est vrai que j'aurai la ressource d'enlever l'infante, qui ne demandera pas mieux ; et le temps ou la mort appaisera la colere du roi mon beau-pere. — Vous avez raison, monsieur ; et je suis d'avis que vous commenciez par l'enlèvement. Ce n'est pas la peine, comme disent certains vauriens, de demander ce qu'on peut prendre ; une fois qu'on est nanti, on plaide à merveille de loin. Ce que j'y vois de plus triste, c'est qu'en attendant que la paix se fasse, et que vous jouissiez tranquillement du royaume, le pauvre écuyer vivra de l'air du temps, et se passera de récompense, à moins que la demoiselle d'honneur ne se fasse enlever avec l'infante ; ce qui seroit assez

convenable. — Personne ne s'y opposera, Sancho, sur-tout quand elle t'aura jugé digne de devenir son époux. — Oh! pour digne, il n'y a rien à dire; je suis des vieux chrétiens, monsieur, et cela suffit pour être comte. Allez, soyez persuadé que le manteau ducal m'ira fort bien: j'ai déja été bedeau d'une confrairie, et j'avois si bonne mine avec ma robe que tout le monde disoit qu'il falloit me faire marguillier. Vous jugez qu'une robe d'or et de perles ne gâtera rien à l'air de mon visage. — Sans doute; mais je t'exhorte alors à te faire plus souvent la barbe. — J'aurai un barbier pour cela, qui ne me quittera point, et qui marchera toujours derriere moi; comme, une fois que j'étois à Madrid, je vis passer un tout petit monsieur, suivi d'un autre beau monsieur qui s'arrêtoit quand le premier s'arrêtoit, marchoit quand il marchoit, se retournoit quand il se retournoit, enfin avoit l'air d'être sa queue. Je demandai ce que cela vouloit dire: on me ré-

pondit que le tout petit monsieur étoit un grand, et que l'autre étoit son écuyer, et que l'usage vouloit qu'il se tînt toujours derriere. Cela me parut singulier, et je le notai dans ma tête. — Ainsi, Sancho, au lieu d'un écuyer, tu veux avoir à ta suite un barbier? — Sans doute; cela me paroît plus utile et plus raisonnable. Mais chargez-vous de devenir roi et de me faire comte; moi je me charge de tout le reste.

Ils en étoient là, lorsqu'en levant les yeux ils apperçurent ce qu'on va dire.

CHAPITRE XXII.

Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisoit dans un lieu où ils ne vouloient point aller.

Cid Hamet Benengeli, auteur arabe, établi dans la Manche, rapporte dans cette étonnante, véridique, sublime, et burlesque histoire, qu'après la conversation que l'on vient de lire notre chevalier apperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble, comme des grains de chapelet, par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes : ils étoient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances. Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mene ramer aux galeres du roi. Comment! des forçats! s'écria don

Quichotte ; est-il possible que le roi force ses sujets à ramer? Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galeres.— Ils n'y vont donc pas de bon gré?—Non, assurément.—Cela me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne.

Don Quichotte s'avance alors, et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisoient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menoit ainsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit : Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guere possible de vous faire lire tous ces arrêts ; si votre seigneurie veut s'informer à eux-mêmes de ce qu'elle desire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux que de vous en instruire. Avec cette permission, que notre héros auroit prise quand même on la lui auroit refusée, il s'approcha des galériens, et demanda au

premier pour quelle faute il alloit aux galeres.

Hélas ! répondit celui-ci, c'est pour avoir été amoureux. Pour cela seul ? reprit don Quichotte ; ah ! si les amants sont ainsi punis, depuis long-temps je devrois ramer. Je le crois, monsieur, ajouta le forçat ; mais c'est que mon amour peut-être n'étoit point comme vous l'imaginez : j'étois amoureux d'une bourse d'or qu'un vieux avare tenoit renfermée ; je l'enlevai : je fus pris avec la bourse dans les mains ; il fallut employer la force pour me l'arracher, tant elle étoit chere à mon cœur. La justice arrangea l'affaire en me faisant donner cent coups de fouet sur les épaules, et m'envoyant servir trois ans dans la marine royale. Et vous, mon ami ? dit don Quichotte au second, qui marchoit la tête baissée avec l'air du repentir. Monsieur, répondit celui-ci, je vais aux galeres pour avoir été trop franc —Comment, trop franc ? Mais la franchise est

une vertu que tout honnête homme doit honorer. —Eh bien, les juges d'à présent n'ont point de honte de la punir: ils m'ont interrogé sur quelques bestiaux enlevés, m'ont fait les questions les plus mal-honnêtes, qu'ils ont accompagnées de menaces grossieres. Je leur ai dit avec candeur que c'étoit moi qui avois trouvé ces troupeaux errants dans la campagne, et que, par une suite de mon goût pour la vie pastorale, je les avois recueillis. Cet aveu simple et naïf m'a fait condamner à deux cents coups de fouet, et à six ans de galeres.

Don Quichotte interrogea le troisieme, qui lui répondit gaiement : Je suis ici, monsieur, faute de dix ducats. —J'en donnerois vingt pour vous en tirer. — Oh ! vraiment, c'est quand l'enfant est baptisé qu'il nous arrive des parrains. Si, dans le temps de mon procès, j'avois pu faire couler un peu d'or dans la poche du rapporteur, dans l'écritoire du greffier, je serois à présent à me divertir au

milieu du Zocodover de Tolede. Mais, à la garde de Dieu ! la patience vient à bout de tout. Son camarade étoit un vieillard dont la barbe blanche passoit la poitrine ; il ne répondit à don Quichotte que par des larmes : celui qui le suivoit parla pour lui.

Ce vénérable personnage, dit-il, va aux galeres pour avoir adouci les tendres peines des amants, en portant leurs billets doux, en les faisant trouver ensemble ; on l'a même accusé de se servir de philtres et de se mêler de magie. Sans ce dernier article, reprit don Quichotte, je ne verrois rien que d'obligeant dans les peines qu'il se donnoit en servant les amants fideles : c'est un emploi qui demande beaucoup de délicatesse ; on ne devroit le confier qu'à des personnes sages, connues, et capables de s'en acquitter avec adresse et discrétion. J'ai là-dessus des idées que je veux communiquer au gouvernement. Mais je ne puis passer à ce vieillard les philtres et la magie ; quoi-

que je pense qu'en amour il n'y ait d'autre magie que d'être aimable. Vous avez raison, monsieur, reprit le vieillard ; si j'avois été sorcier, j'aurois deviné sûrement le voyage que je fais aujourd'hui. Quant au reste, je ne nie pas que j'ai toujours souhaité que tout le monde se réjouît, vécût ensemble dans la paix et dans la bonne amitié : je ne voyois rien là que de louable ; et, pour avoir eu ce desir, on m'envoie aux galeres, malgré mon grand âge et une rétention d'urine qui ne me laisse pas un instant de repos. En disant ces paroles il se remit à pleurer ; et Sancho tout attendri lui fit une petite aumône.

Don Quichotte continua ses questions. Le galérien qui suivoit lui répondit en riant : Je suis ici pour une bagatelle, qui s'est passée en famille. Je logeois avec deux de mes cousines germaines et deux autres parentes, toutes quatre jeunes et jolies ; le soir, pour passer le temps, nous jouions ensemble à de petits jeux :

nous n'étions que nous cinq dans la maison; je ne sais comment il est arrivé que tout d'un coup, un beau matin, nous nous sommes trouvés neuf. On a fait un grand bruit de tout cela; je n'avois point d'argent, point de protecteur; je vais aux galeres pour six ans. Mais je suis jeune, je me porte bien; et, pourvu qu'on vive, il y a remede à tout.

Après celui-là venoit un homme de trente ans à-peu-près, d'une assez belle figure, quoiqu'il fût bigle, attaché avec plus de soin que les autres; il avoit au pied une forte chaîne qui revenoit lui faire le tour du corps, deux carcans au cou, dont l'un soutenoit la chaîne, dont l'autre portoit deux branches de fer qui descendoient à sa ceinture, où ses mains étoient prises par des menottes fermées de gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvoit ni porter ses mains à sa tête ni baisser sa tête à ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi tant de chaînes. C'est que ce misérable, répondit un des

gardes, est plus coupable lui seul que tous les autres ensemble : il est avec cela si adroit, si fourbe, si audacieux, que, même dans l'état où il est, nous craignons qu'il ne nous échappe. Comment se fait-il, reprit don Quichotte, que tant de crimes ne l'aient mené qu'aux galeres? Il y est pour dix ans, répliqua le garde, ce qui est comme la mort civile. Vous devez le connoître de réputation ; c'est le fameux Ginès de Passamont, autrement surnommé Ginésille de Parapilla. Monsieur le commissaire, dit alors le galérien, ne plaisantons point, s'il vous plaît, et ne parlez pas de mes surnoms : vous auriez trop d'avantage, car je n'oserois vous dire les vôtres. Et vous, monsieur le chevalier, si vous voulez nous donner quelque chose, dépêchez-vous, et ne perdez plus votre temps à écouter ainsi notre histoire. Quand il vous plaira de connoître la mienne, vous pourrez la lire, je l'ai écrite ; et j'ose vous assurer qu'elle vous amusera mieux que la

plupart de nos romans modernes. Est-elle achevée? demanda don Quichotte. — Non, puisque me voici encore; mais elle va depuis ma naissance jusqu'à la derniere fois que j'ai été aux galeres. — Celle-ci n'est donc pas la premiere? — Bah! j'ai déja fait quatre campagnes sur mer pour le service de sa majesté catholique. Je ne suis point du tout fâché d'y retourner; en vérité il n'y a que là qu'on jouisse un peu de soi-même, qu'on ait le loisir de mettre en ordre ses idées, et de cultiver les belles lettres. — Vous me paroissez homme d'esprit. — Si j'étois un sot, je serois heureux.

Cela me suffit, dit don Quichotte en élevant la voix: D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes freres, que, quoique vous alliez aux galeres pour le châtiment de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté: d'ailleurs, il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges,

fassent condamner l'innocence. Après avoir réfléchi mûrement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés. Mais, comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaire et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix. Dieu et la nature les ont faits libres; personne au monde n'a le droit d'attenter à cette liberté. Jamais ces pauvres gens ne vous offenserent; il est peu digne de vous d'exercer les vengeances d'autrui: laissez, laissez au Tout-puissant le soin de punir les foiblesses inséparables de l'humanité. Je vous renouvelle donc ma priere, avec la politesse, avec les égards que je vous dois; je me plais à vous assurer de ma reconnoissance si vous m'accordez ce que je demande: si vous vous y refusez, j'aurai

bien du regret, messieurs, d'être forcé de vous y contraindre.

La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant, et vous savez la prolonger avec sang froid. De bonne foi! vous voulez que nous mettions en liberté la chaîne des galériens? Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête, et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat. C'est vous qui êtes un chat, un rat, et un maraud, répond don Quichotte. Aussitôt d'un coup de lance il le jette par terre lui et son escopette. Les autres gardes surpris mettent l'épée à la main et viennent attaquer notre héros: mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avoient pas assez de leurs bras. Sancho aidoit Ginès de Passamont à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libre:

il saute sur le commissaire étendu par terre, lui prend son épée et son escopette; alors, ajustant les gardes l'un après l'autre sans tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançoient les autres galériens.

La victoire étoit complete; mais Sancho n'étoit pas trop content. Il dit à son maître que les fuyards alloient sûrement chercher la sainte Hermandad, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour se retirer et se cacher dans les montagnes voisines. Don Quichotte avoit un autre projet: il appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire qu'ils laisserent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle; et les regardant avec gravité: Messieurs, dit-il, la reconnoissance est de toutes les vertus la plus chere aux ames bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne desiriez faire quelque chose pour moi, Je vous demande de vouloir bien repren-

dre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la triste figure, se recommande à son souvenir; vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit au nom de tous Ginès de Passamont, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la sainte Hermandad, à qui nous ne pouvons espérer d'échapper qu'en nous dispersant et nous cachant. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambassade à madame Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*ave maria* dits à l'intention de cette belle dame. Nous serons très exacts à prier pour elle, parceque

cela se peut faire en tout temps et en tout lieu ; mais imaginer que nous allons retourner aux oignons d'Égypte, c'est-à-dire reprendre nos fers, cela est aussi impossible que de cueillir des poires sur cet ormeau. Pardieu! s'écria don Quichotte en colere, don Ginésille de Parapilla et don fils de catin que vous êtes, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne.

Passamont n'étoit point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte que son bouclier ne pouvoit suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuoit non plus qu'une souche. Sancho s'étoit mis à l'abri derriere son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. Dans l'instant les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre hé-

ros d'une casaque qu'il portoit sur ses armes. Ils auroient pris jusqu'à ses chausses si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échapperent par diverses routes, plus occupés de fuir la sainte Hermandad que d'aller trouver madame Dulcinée. Don Quichotte et Rossinante resterent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, trembloit de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissoit tristement la tête et secouoit les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.

CHAPITRE XXIII.

Des choses extraordinaires qui arriverent à notre chevalier dans la Sierra Morena.

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria : Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchants. J'aurois dû suivre ton conseil : à l'avenir je serai plus sage. Vous, monsieur? répondit l'écuyer; vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais, puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vîte, croyez-moi; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seroient pas d'un grand profit avec la sainte Hermandad. Elle ne donneroit pas deux maravédis de tous les chevaliers errants du monde; et je crois entendre déja ses fleches à mes

oreilles. — Mon pauvre Sancho, tu es naturellement poltron; mais, pour que tu ne me reproches point d'être opiniâtre, je veux bien faire ce que tu desires, pourvu que, dans tout le cours de ta vie, et même à l'instant de ta mort (prends bien garde à cette condition), il ne t'arrive jamais de dire que je me suis éloigné par le moindre sentiment de peur. Si tu le dis, Sancho, tu as menti, tu mens, et tu mentiras. Le seul soupçon que la pensée pourroit t'en venir me feroit rester ici pour attendre, pour défier, non seulement cette sainte Hermandad, si redoutable pour toi, mais toute l'Hermandad des douze tribus d'Israël, et les sept Maccabées, et Castor et Pollux, et tout ce qu'il y eut de freres au monde. — Monsieur, se retirer n'est pas fuir; comme s'exposer de gaieté de cœur à un danger inutile n'est pas raisonnable. L'homme sage ne risque pas tout d'une fois, et se garde aujourd'hui pour demain. Quoique je ne sois qu'un

pauvre paysan, j'ai ce qu'on appelle un peu de bon sens; et ma caboche, qui ne me trompe guere, m'avertit que vous ferez fort bien de remonter sur Rossinante et de me suivre le mieux que vous pourrez.

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchoit devant sur son âne, entra dans la Sierra Morena, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Ce qui donnoit un peu de courage à notre écuyer, c'est que le sac des provisions avoit échappé comme par miracle aux recherches des galériens. Certains d'avoir de quoi vivre, nos voyageurs pénétrerent jusqu'au milieu des montagnes, et ne s'arrêterent qu'à la nuit. Arrivés au pied d'un rocher, ils s'endormirent sous de grands lieges. Mais le destin qui les poursuivoit amena justement dans le même lieu Ginès de Passamont, ce fameux voleur délivré des galeres par don Quichotte, et qui avoit aussi ses raisons pour craindre la

sainte Hermandad. Passamont trouva nos héros ensevelis dans un profond sommeil ; et comme la reconnoissance n'étoit pas la vertu qu'il pratiquoit le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut beaucoup meilleur que Rossinante. L'aurore brilloit à peine, que l'écuyer, se réveillant, s'apperçut qu'il n'avoit plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. Ô mon fidele ami, disoit-il, ô le bien aimé de mon cœur ! toi qui naquis dans ma maison, toi qui ne m'as pas quitté d'un instant, et dont l'enfance et la jeunesse me coûterent de si tendres soins, je ne te verrai donc plus ! je t'ai donc perdu pour jamais ! Eh ! comment oser revenir sans toi dans l'asyle où nous vivions ensemble ? comment reparoître devant ma femme, dont tu étois le favori ; mes enfants, dont tu faisois la joie ; mes voisins, qui te regardoient tous d'un œil d'envie ? Ô mon âne, mon âne chéri ! sans toi la vie ne m'est plus rien : hélas !

toi seul la soutenois, puisqu'avec vingt-six maravédis que tu gagnois chaque jour tu payois presque ma dépense. Ah! je n'en aurai plus besoin; je t'ai perdu, je vais mourir.

Don Quichotte, éveillé par ces plaintes, consola Sancho de son mieux, lui fit un beau discours moral sur les accidents de la vie; mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânons de cinq qu'il avoit chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, remercia son maître de sa bonté, puis se mit à le suivre tristement à pied, portant le sac des provisions, qu'il avoit encore heureusement sauvé, et dont il tiroit quelques bribes en poussant de gros soupirs. Don Quichotte marchoit au pas, et s'enfonçoit de plus en plus dans la montagne, en se réjouissant de ne voir autour de lui que des rochers, des déserts, et se rappelant avec délices tout ce qui étoit arrivé aux chevaliers dans

de pareilles solitudes. Tout-à-coup Sancho l'apperçoit soulevant avec la pointe de sa lance une valise à demi pourrie, restée au milieu du chemin. L'écuyer accourut pour l'aider à lever cette valise; et, comme elle étoit déchirée, il en tira, malgré la chaîne et le cadenas qui la fermoit, quatre chemises de toile de Hollande, d'autre linge extrêmement fin, avec un mouchoir plié dans lequel Sancho découvrit un assez gros monceau d'écus d'or. Ah! béni soit Dieu! s'écria-t-il; enfin voici une aventure comme je les aime! En disant ces mots, et sans s'amuser à compter les écus, il visita de nouveau la valise; mais il n'y trouva plus rien que des tablettes richement garnies. Don Quichotte se réserva ces tablettes, en abandonnant les écus à Sancho, qui vint lui baiser les mains, et serra tout ce qu'il avoit pris.

Ami, lui dit notre héros, ceci appartenoit sans doute à quelque malheureux voyageur que des voleurs auront assas-

siné. Non, monsieur, répondit Sancho; les voleurs n'auroient pas laissé ces beaux écus d'or qui sont dans ma poche. —Tu as raison. Je ne devine point ce que ce peut être, à moins que ces tablettes ne m'en instruisent. Il les ouvrit, et trouva ces vers qu'il lut à son écuyer:

On nous dit que l'espoir soutient seul la constance,
Qu'il est nécessaire à l'amour:
Philis, ma passion augmente chaque jour,
Et ne connoît point l'espérance.
Ah! si jamais pourtant, sensible à mon ardeur,
Vous pouviez... Pardonnez aux rêves de mon cœur;
Non, non, à ce bonheur suprême
Votre timide amant n'éleve point ses vœux:
Philis, souffrez que je vous aime,
Et je me trouve encore heureux.

Ces vers ne nous apprennent rien, dit don Quichotte, mais je puis t'assurer qu'ils ne sont point mal faits. Vous vous connoissez donc en vers? répondit San-

cho. — Plus que tu ne crois, mon ami ; et tu n'en douteras point lorsque je te donnerai une lettre en vers pour madame Dulcinée. Les chevaliers errants d'autrefois étoient tous poëtes et musiciens : l'amour seul donne ces talents. — Voyez donc encore, monsieur, si vous ne trouverez pas quelque autre chose dans les tablettes. Don Quichotte tourna la feuille. Voici de la prose, dit-il ; c'est, je crois, une lettre d'amour. Ah! ah! s'écria Sancho, qui étoit de bonne humeur, lisez-la moi, je vous prie ; j'ai toujours beaucoup aimé les lettres d'amour. Don Quichotte lut cette lettre :

« Ne craignez rien ; vous apprendrez « ma mort avant d'avoir entendu mes « plaintes. Vous avez trahi vos serments, « vous avez préféré de vils trésors à mon « amour, à votre foi, à vos devoirs les « plus saints. Je voyois en vous réu-« nies toutes les vertus, toutes les per-« fections ; et je n'y vois plus de vous-

« même que votre seule beauté. Adieu :
« puissiez-vous ignorer toujours les per-
« fidies de votre époux ! puissiez-vous
« ne pas vous repentir d'un choix si peu
« digne de votre cœur !

« Vous avez fait mon malheur éternel;
« je fais des vœux pour votre repos. »

La lettre ne nous instruit pas plus que les vers, dit don Quichotte. Et feuilletant encore les tablettes, il trouva d'autres poésies, d'autres billets, qui n'exprimoient que des plaintes, des reproches amoureux. Pendant ce temps Sancho visitoit une seconde fois la valise, sans laisser la moindre poche, un seul recoin, une couture, où sa main ne passât et ne repassât ; tant les écus d'or, qui se montoient à plus de cent, l'avoient mis en goût d'en chercher encore ! Malheureusement il n'en trouva plus ; mais, en regardant son trésor, il se crut amplement payé des coups de bâton qu'il avoit reçus, de la mauvaise nuit de l'hô-

tellerie, et du baume de Fier-à-bras, et d'avoir été berné, et même d'avoir perdu son âne. Le chevalier de la triste figure ne songeoit qu'au maître de la valise; et, d'après la lettre, les vers, les écus d'or, le beau linge, il concluoit que ce devoit être quelque jeune seigneur amoureux que les rigueurs de sa maîtresse avoient réduit au désespoir. Personne dans ces lieux déserts ne pouvant lui donner d'autres informations, il résolut de parcourir ces montagnes jusqu'à ce qu'il eût découvert cet amant infortuné.

Dans ce dessein notre héros s'étoit déja remis en marche, lorsqu'il apperçut sur une colline un homme qui sautoit de rochers en rochers avec une extrême légèreté. Cet homme étoit vêtu de lambeaux; sa barbe étoit noire, épaisse; sa longue chevelure en désordre retomboit sur son visage: il portoit des chausses presque en pieces, qui sembloient avoir été de velours chamois; ses jambes, ses

pieds étoient nus. Malgré la rapidité de sa course, don Quichotte fit toutes ces remarques; et, s'imaginant que c'étoit le maître de la valise, il l'auroit suivi sur le champ, si Rossinante, qui même dans les beaux chemins ne se soucioit guere d'aller vîte, n'eût refusé de marcher à travers les cailloux et les rocs. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvoit s'éloigner, parcequ'aussitôt qu'il étoit sans son maître la frayeur lui glaçoit le sang. D'ailleurs, monsieur, ajouta-t-il, pourquoi chercher avec tant de soin le possesseur de cette valise? si nous le trouvions il faudroit lui rendre ses écus d'or; et je ne vois point du tout que cela presse. Dans ce moment ils arriverent à un ruisseau, sur le bord duquel étoit une mule morte, à demi mangée des corbeaux; elle avoit encore sa selle et sa bride. Un vieux pâtre, qui vint à paroître sur le sommet de la montagne, se mit à siffler pour ras-

sembler ses chevres. Don Quichotte l'appercut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

Je gage, dit-il en arrivant, que vous desirez savoir pourquoi cette mule est là : il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître. Non, répondit don Quichotte; nous avons seulement trouvé près d'ici une valise au milieu du chemin. Il y a long-temps que je l'ai vue, reprit le chevrier; mais je me suis bien gardé d'y toucher, de peur que l'on ne m'accusât de larcin. Le diable est plus malin que nous. C'est ce que j'ai dit, interrompit Sancho, en découvrant cette valise; je n'ai pas voulu en approcher de cent pas : elle est encore au même endroit; qu'elle y reste! Oh! que je n'aime pas les chemins pierreux! il est trop aisé d'y broncher. Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenoit? Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois

à-peu-près que dans une bergerie, à trois lieues d'ici, nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez, et portant derriere lui la valise laquelle vous n'avez pas voulu toucher. Il nous demanda quel étoit l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci; aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue.

Quelques jours après, un de nos pâtres rencontra ce jeune voyageur, qui, sans lui rien dire, vint droit à lui, le frappa, courut à l'âne chargé de nos provisions, s'empara de tout le pain, de tout le fromage qu'il trouva, et l'emporta dans ces rochers en courant d'une vîtesse extraordinaire. Nous nous rassemblâmes tous, et nous le cherchâmes pendant deux jours. Nous le trouvâmes enfin dans le creux d'un liege. Ses habits étoient déchirés, son visage brûlé du soleil; nous eûmes de la peine à le recon-

noître. Il vint à nous avec beaucoup de douceur, nous salua, nous dit qu'il ne falloit pas s'étonner de l'état où nous le voyions, qu'il accomplissoit une pénitence qu'on lui avoit imposée pour ses nombreux péchés. Nous lui demandâmes son nom; il baissa la tête, et ne répondit pas. Nous le priâmes de nous indiquer où nous pourrions lui porter des vivres, à moins qu'il n'aimât mieux venir les chercher à nos cabanes, sans les prendre de force, comme il avoit fait. Il nous remercia, nous demanda pardon, promit que dorénavant il nous demanderoit du pain pour l'amour de Dieu, et qu'il ne feroit plus de peine à personne. Il ajouta qu'il ne pouvoit nous indiquer sa demeure parcequ'il n'en avoit point, et qu'il passoit les nuits où il se trouvoit. En achevant ces paroles il se mit à pleurer, et nous aussi; car ce jeune homme a l'air bon : on lui a causé quelque grand chagrin; et l'état où nous le trouvions, comparé avec celui où nous l'a-

vions vu la premiere fois, nous brisoit le cœur.

Comme nous nous efforcions de le consoler avec nos pauvres raisonnements de chevriers, son visage changea tout-à-coup; il fixa ses yeux à terre, serra ses levres, fronça ses sourcils, et se lançant avec fureur sur l'un de nos pâtres, il le frappa d'une telle force, que sans nous il l'auroit tué. En se débattant il crioit toujours: Ah! traître Fernand! tu vas me payer ta perfidie abominable! je veux t'arracher ce cœur où l'artifice, la fraude, regnent avec tous les vices! Il ajoutoit à cela beaucoup d'autres reproches adressés à ce Fernand. Nous le laissâmes aller; il s'enfuit avec vîtesse jusques dans ces pointes de roc, où il seroit impossible de l'aller joindre.

De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie, qui viennent sans doute du mal que lui a fait quelqu'un appelé Fernand. Ce qui

nous l'a confirmé, c'est que depuis il est revenu nous demander de quoi manger, quelquefois le prendre de force. Quand il est dans ses mauvais moments, on a beau lui offrir ce dont il a besoin, il bat toujours. Le reste du temps il prie avec douceur et politesse qu'on lui donne un peu de pain; il remercie, pleure, et s'en va. Hier, quatre bergers de mes amis et moi, nous avons décidé de le chercher par-tout, de nous emparer de lui, et de le conduire à Almodavar, qui est à huit lieues d'ici, pour le faire guérir, s'il est possible, ou du moins pour découvrir sa famille, afin qu'elle en prenne soin: voilà tout ce que je sais.

Don Quichotte, surpris autant qu'intéressé par ce récit, remercia le vieux pâtre, et résolut de l'aider dans ses recherches; mais le hasard lui en épargna la peine. A l'instant même ils virent sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés, qui venoit à eux en marmottant quelques paroles. Il s'appro-

cha doucement, les salua, leur dit bon jour d'une voix foible et enrouée. Don Quichotte se pressa de descendre de cheval, et courut l'embrasser tendrement. Le jeune homme parut étonné, se retira deux pas en arriere, et posant ses deux mains sur les deux épaules du chevalier, se mit à le considérer avec une grande attention. Enfin, après un long silence, il lui adressa ces paroles :

CHAPITRE XXIV.

Continuation de l'aventure de la Sierra Morena.

Certes, seigneur, quoique je ne vous connoisse point, je n'en suis pas moins vivement touché de l'amitié que vous me témoignez. Le triste état où je suis réduit ne me permettra peut-être jamais de vous prouver ma reconnoissance; mais il ne m'empêche point de la sentir.

J'exposerois ma vie avec joie, lui répondit don Quichotte, pour trouver un remede à vos maux; si rien ne peut les adoucir, je voudrois du moins les plaindre, et encore plus les partager. Songez que les larmes de la compassion sont le baume de la douleur. Daignez donc m'instruire de vos peines, je vous le demande au nom de ce que vous avez le mieux chéri; et je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoiqu'indigne, que ma sensibilité mérite votre confiance.

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parloit, le regardoit, l'examinoit depuis les pieds jusqu'à la tête. Pour l'amour de Dieu, répondit-il, donnez-moi quelque chose à manger; quand j'aurai pris un peu de nourriture, je ferai ce qu'il vous plaira, ou du moins ce que je pourrai pour vous obéir. Sancho et le vieux chevrier lui présenterent ce qu'ils avoient de provisions. Le jeune homme s'en saisit avec avidité, se mit à manger

en doublant et précipitant les morceaux, et jetant autour de lui des regards inquiets et farouches. Quand son repas fut achevé, sans dire un seul mot, il fit signe qu'on le suivît, et marcha vers un petit pré caché par une grande roche. Là, recommandant toujours le silence par des signes mystérieux, mettant le doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés, comme s'il eût craint d'être vu, il s'assit sur l'herbe au pied de la roche, indiqua la place que chacun devoit prendre, ferma quelque temps les yeux pour recueillir ses idées, et commença dans ces termes :

Je consens à vous raconter mes malheurs, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il seroit impossible à ma foible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil, si vous le rompiez une seule fois. Ce début fit souvenir don Quichotte du conte des chevres que Sancho n'avoit jamais pu finir. Il promit au nom de tous

d'écouter sans interrompre. Le jeune homme reprit alors :

Je m'appelle Cardenio, je suis né dans une grande ville de l'Andalousie ; ma famille est noble et riche : ces avantages de la fortune ne m'ont pas rendu moins à plaindre. Dans la même ville vivoit une jeune personne à qui le ciel avoit prodigué tous ses dons : on ne savoit qu'aimer davantage de la grace ou de la beauté de Lucinde. Elle étoit aussi noble, aussi riche que moi ; mais elle fut moins constante : puisse-t-elle être plus heureuse ! J'aimai Lucinde, je la chéris, je l'adorai dès mes plus tendres années : Lucinde, encore enfant, m'aimoit avec la bonne foi de son âge. Nos parents ne gênerent point cette inclination naissante ; ils n'y voyoient, sans se le dire, qu'un hymen futur convenable à tous deux. Cependant, lorsque Lucinde eut quinze ans, son pere se crut obligé de lui défendre de me recevoir. Ah ! com-

bien de lettres, combien de billets nous nous écrivîmes! combien j'envoyai de vers, de romances à Lucinde! Notre amour en devint plus fort. Mon cœur, intimidé jusqu'alors par le respect que m'imposoit la présence de ma maîtresse, étoit plus hardi loin d'elle; ma plume ne craignoit point d'exprimer ce que ma bouche n'eût prononcé qu'en tremblant: et Lucinde osoit m'écrire ce qu'elle ne m'eût pas dit.

Enfin, ne pouvant vivre sans elle, je voulus faire décider mon sort; j'allai moi-même trouver le pere de Lucinde, et je le priai de m'accorder sa fille. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honoreroit également les deux époux; mais il ajouta que j'avois un pere, que c'étoit à lui à faire cette demande, et que Lucinde ne pouvoit pas devenir sa belle-fille sans qu'il eût témoigné qu'il le desiroit. Je trouvai cette réponse juste; je le remerciai de ses bontés, et je courus chez mon pere pour l'engager à faire

la démarche qui devoit assurer mon bonheur.

En entrant dans son appartement je trouvai mon pere une lettre à la main. Sans me donner le temps de parler : Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc Richard. Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivoit à mon pere pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il vouloit employer son crédit à mon avancement, à ma fortune, et m'assurant d'avance de son amitié d'une maniere si flatteuse, si franche, si éloignée du ton des protecteurs ordinaires, que je sentis bien moi-même que je ne pouvois refuser d'aller au moins le remercier. Cardenio, me dit mon pere, vous partirez dans deux jours, vous vous rendrez auprès du duc ; et j'espere que votre conduite

justifiera le choix qu'il a fait. Je n'osai répliquer. Cette même nuit, j'entretins Lucinde à sa jalousie : le lendemain, j'instruisis son pere de tout ce qui se passoit, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc, qui ne pouvoit tarder long-temps. Il me le promit; Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi : je lui dis adieu en versant des larmes.

J'arrivai chez le duc Richard; il me reçut avec une bonté paternelle. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié; mais le cadet, appelé Fernand, jeune homme aimable et bien fait, me chérit encore plus que son frere, me donna sa confiance, se déclara mon meilleur ami. Mon cœur ne tarda pas à répondre au sien : j'écoutois avec un intérêt tendre les confidences qu'il venoit me faire; et je ne tardai pas à savoir qu'il nourrissoit en secret une passion violente et malheureuse pour la fille d'un

laboureur vassal de son pere, la plus riche héritiere de l'Andalousie, et si belle, si sage, si bien élevée, qu'elle faisoit l'admiration de son pays. Don Fernand, après avoir tenté vainement de la séduire, étoit décidé au seul moyen qui lui restât de la posséder, c'est à-dire à devenir son époux. Je m'efforçai de l'en détourner; je lui représentai les obstacles qu'il trouveroit dans sa famille, les chagrins qu'il se préparoit : mais voyant que son parti étoit pris, je me crus obligé d'en avertir le duc son pere. J'allois m'acquitter de ce devoir délicat, lorsque Fernand, qui sans doute avoit pénétré mon dessein, vint me dire qu'il espéroit se guérir de sa passion en faisant une absence de quelques mois. Je veux, ajouta-t-il, mon ami, aller passer ce temps avec vous dans la maison de votre pere : je prendrai le prétexte de visiter les haras superbes établis dans votre ville pour acheter de beaux chevaux; et j'espere que le voyage, les distrac-

tions, sur-tout votre amitié, me feront oublier mon fol amour. J'applaudis fort à ce projet, qui me plaisoit d'autant plus qu'il me rapprochoit de Lucinde; et je pressai vivement Fernand de l'exécuter au plutôt.

J'ai su depuis que, lorsque don Fernand me proposoit de partir, il avoit déja séduit la fille du laboureur en lui promettant la foi du mariage. Le perfide vouloit s'éloigner, soit qu'il craignît que son pere ne découvrît son action coupable, soit que l'amour, qui, dans les belles ames, devient la sauve-garde de toutes les vertus, ne fût dans celle de Fernand qu'un desir ardent, effréné, qui s'irrite par les obstacles, et s'éteint dès qu'il est satisfait. Nous partîmes peu de jours après, avec la permission du duc: nous arrivâmes chez mon pere, où don Fernand fut reçu comme le fils de notre bienfaiteur. Je revis Lucinde, je la retrouvai fidele; et je pensai, pour mon malheur, que l'amitié me faisoit un de-

voir de confier mes amours à Fernand.

Frappé de tout ce que je lui dis de la beauté, de la sagesse de Lucinde, il témoigna le plus vif desir de la voir. Je cédai sans peine à ses vœux; je le menai près de la fenêtre où j'entretenois Lucinde : la jalousie étoit ouverte, l'appartement éclairé. Don Fernand ne vit que trop bien celle de qui dépendoit ma vie. Il demeura muet, immobile, à l'aspect de tant d'attraits; il oublia ses amours passées, il oublia sur-tout l'amitié. Soigneux pourtant de me cacher l'impression qu'il avoit reçue, il me félicitoit de mon bonheur, paroissoit souhaiter notre hymen, et voulut voir quelques billets de ceux que m'écrivoit Lucinde. Sans soupçon, sans défiance, je lui fis lire sa derniere lettre, où elle m'exhortoit à demander sa main avec tant d'esprit et de grace, tant d'amour et tant de pudeur, que cette lecture acheva d'enflammer le traître Fernand. Je me rappelle que dans cet instant les justes éloges

qu'il donnoit à Lucinde m'importunerent dans sa bouche: je fus frappé d'une lumiere terrible; et, quoique sûr comme de ma vie de la constance de ma maîtresse, le poison de la jalousie vint pour la premiere fois glacer mon cœur.

Peu de jours après, Lucinde, qui aimoit beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander Amadis de Gaule...... A ces mots don Quichotte tressaillit; et ne pouvant contenir son émotion: Seigneur, interrompit-il, si votre seigneurie avoit dit, en commençant son histoire, que madame Lucinde aimoit les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment, j'en suis sûr, je le soutiens, et le soutiendrai. J'ose pourtant vous représenter qu'avec Amadis de Gaule elle auroit dû vous demander l'admirable Roger de Grece; madame Lucinde auroit lu avec délices la belle aventure de Darayda et de Garaya, ainsi que les

vers doux et tendres du charmant berger Darimel. Quand vous le pourrez, je vous demande en grace de lui prêter cet excellent livre : si par hasard vous ne l'avez pas, faites-moi l'honneur de venir chez moi, je vous en offrirai trois cents autres qui font la consolation de ma vie et la nourriture de mon ame : il est vrai que j'aurai peut-être un peu de peine à les retrouver à cause de la malice de certains enchanteurs. Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit ; mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît ; j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt.

Pendant que don Quichotte parloit, Cardenio, rêveur et pensif, avoit laissé tomber sa tête sur son sein, et regardoit fixement la terre. Notre chevalier le pria deux fois de poursuivre. Cardenio ne répondoit point. Tout-à-coup, regardant don Quichotte avec des yeux égarés : Non,

dit-il, personne au monde ne m'ôtera de la tête et je croirai toujours fermement, malgré tous les faquins qui diroient le contraire, que la reine Madasime couchoit avec maître Élisabeth. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec un jurement terrible; la reine Madasime fut une princesse respectable qui ne couchoit point avec des chirurgiens : celui qui dit semblable calomnie est un infâme, un poltron, un menteur ; et je le lui prouverai à pied, à cheval, armé, désarmé, comme il lui plaira. Cardenio, que son accès de folie venoit de reprendre, s'entendant traiter de menteur, saisit une grosse pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos. Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poings sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre, et se met à danser sur son corps. Le chevrier, qui tente de le défendre, va lui tenir compagnie ; et Cardenio, lassé de battre, s'en retourne

vers ses rochers. Sancho s'en prend alors au chevrier de ce qu'il ne les avoit pas avertis que cet homme étoit fou furieux. Le chevrier soutient qu'il le leur a dit; Sancho affirme le contraire : tous deux se fâchent, et finissent par se prendre à la barbe. Don Quichotte veut les séparer: Non, non, crioit l'écuyer, laissez-moi frapper à mon aise; cet homme n'est pas chevalier errant. Notre héros parvint enfin à remettre la paix ; et desirant, malgré sa querelle, d'entendre la fin de l'histoire de Cardenio, il prit congé du chevrier, remonta sur Rossinante, et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchoit.

CHAPITRE XXV.

Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le beau Ténébreux.

NOTRE héros s'enfonça dans le plus fort de la montagne. Sancho, qui le suivoit en soupirant, mouroit d'envie de parler, mais n'osoit commencer la conversation. Enfin, ne pouvant soutenir un si long silence : Monsieur, dit-il, je vous demande en grace de vouloir bien me donner votre bénédiction, et me permettre de retourner chez moi ; là je pourrai du moins causer avec ma femme et mes enfants ; j'aimerois autant être enterré vif que de suivre votre seigneurie sans pouvoir dire un pauvre petit mot. Si du moins les bêtes parloient comme autrefois, j'aurois l'espérance de rencontrer ici quelque honnête loup avec qui je raisonnerois ; mais, par ma foi ! il est trop

dur de chercher les aventures, d'être berné, d'être assommé, sans pouvoir desserrer les dents. Eh bien! répondit don Quichotte, je consens à lever la défense que je t'ai faite, mais seulement pour le temps que nous serons dans ces montagnes. — A la bonne heure, monsieur ! sans cela j'allois étouffer.

Ayez d'abord la bonté de m'apprendre quel si grand intérêt vous prenez à cette reine Marcassine (je ne dis peut-être pas bien son nom, mais c'est égal); et que vous importe que ce monsieur l'abbé fût son ami ou ne le fût point? Si votre seigneurie avoit passé cela, qui devoit lui être fort égal, le fou auroit continué son histoire, et nous aurions évité le coup de pierre et les gourmades. — Mon ami, si tu savois combien la reine Madasime mérite de vénération, tu trouverois toi-même que j'ai fait preuve de patience en ne châtiant pas le blasphémateur qui osoit ternir sa renommée. Il est bien vrai que maître Élisabeth étoit un homme

d'une sagesse consommée, que la reine consultoit souvent, et qu'elle avoit pris pour son médecin ; mais d'imaginer qu'il fût son amant est une calomnie atroce, que Cardenio ne se seroit pas permise s'il n'eût été dans son accès de folie. — Voilà justement la raison qui devoit vous empêcher de prendre garde à ce que disoit un fou ; car enfin, si la grosse pierre qu'il vous a jetée à la poitrine étoit arrivée plus haut et vous avoit frappé la tête, où en seriez-vous, s'il vous plaît, avec cette belle madame que Dieu confonde ? — Un chevalier errant est obligé de soutenir l'honneur des belles contre les fous et contre les sages, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une grande reine comme Madasime, pour laquelle je ne te cache point que j'eus toujours une affection particuliere, fondée sur sa beauté, ses vertus, et ses malheurs. La pauvre princesse ! hélas ! je m'attendris quand je pense à tout ce qu'elle eut à souffrir, à tous les chagrins, à toutes les peines que le seul

maître Élisabeth soulageoit par ses conseils. Et l'on voudroit en conclure méchamment qu'il se passoit entre eux quelque infamie! Non, par dieu! je ne le souffrirai pas; j'en donne, j'en donnerai le plus terrible démenti à tous ceux qui le diront et le penseront. — Monsieur, ce n'est pas moi qui le dis ou qui le pense. Oh! mon dieu! je laisse chacun se mêler de ses affaires : s'ils coucherent ensemble, grand bien leur fasse! je viens de mes vignes et j'ignore tout. Qui se sent galeux se gratte. Celui qui achete cher et dit que c'est bon marché ne le sent pas moins à sa bourse. Nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds. Que diable cela me fait-il? Souvent on parle de lard là où il n'y a point de chevilles. De qui n'a-t-on pas médit? Qui pourroit fermer les champs? Bonté divine! s'écria don Quichotte; eh! à quoi peut revenir cette enfilade de proverbes? Je te pardonne volontiers de n'avoir pas le sens commun;

mais tu devrois une bonne fois te bien mettre dans la tête que tout ce que je fais et ferai se trouve toujours conforme aux regles de la chevalerie, que personne au monde ne connoît mieux que moi. Toutes mes actions ont un but: par exemple, dans ce moment, je ne m'enfonce dans ces déserts que pour exécuter un projet sublime, qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés. —Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers? — Cela dépendra de ta diligence, et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut peut-être le plus parfait des chevaliers errants du monde: j'ai tort de dire peut-être, il fut le premier, l'unique, le prince de ceux qui ont existé. Dans tous les arts, dans tous les emplois, on choisit toujours pour

modele celui qui s'est le plus illustré dans cet art ou dans cet emploi : c'est donc Amadis qui doit être le nord, l'étoile, le soleil de tout ce que nous sommes de cœurs généreux combattant sous la banniere de la chevalerie et de l'amour. Une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut, quand il eut le malheur de déplaire à la belle Oriane, de se retirer sur la roche pauvre, où il vécut long-temps dans la pénitence sous le nom significatif du *beau Ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géants, de tuer des andriagues, de mettre en fuite des armées : aussi vais-je profiter pour cela de l'heureuse occasion qui m'amene dans un désert aussi commode que celui-ci.

Je ne vous comprends pas bien, reprit Sancho ; qu'est-ce donc que vous voulez faire? — Imiter Amadis, et peut-être Roland, qui, en apprenant qu'Angélique lui

avoit fait infidélité avec le maure Médor, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons, et devint tout-à-fait fou; ce qui lui fit beaucoup d'honneur.—Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avoient des raisons pour faire ces belles choses; je ne vois pas que vous en ayez: soupçonnez-vous que madame Dulcinée se soit permis quelque gentillesse avec un maure ou un chrétien? — Non; et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. Qu'un chevalier devienne fou par un motif raisonnable, on ne peut guere lui en savoir gré: mais qu'à propos de rien, sans le moindre sujet, la tête lui tourne tout d'un coup; tu sens, mon ami, combien c'est glorieux et agréable pour sa dame, qui juge par-là de ce qu'il sauroit faire dans une véritable occasion: d'ailleurs la seule absence de Dulcinée est un suffisant prétexte. C'en est fait, Sancho, je suis fou; oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le

serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité ; si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans tous les cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner.

En parlant ainsi don Quichotte se trouvoit au pied d'une haute montagne, qui, séparée des autres, s'élevoit seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagerent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence. Le voici, s'écria-t-il en promenant des yeux attendris sur tous les objets qu'il appercevoit, le voici l'asyle solitaire où je veux soupirer mes amours! voilà le ruisseau limpide dont mes larmes augmenteront les flots! Ô

vous, qui que vous soyez, rustiques dieux de ces montagnes, pardonnez à un malheureux de troubler par ses tristes plaintes la paix de vos belles retraites! Ô vous, dryades et napées, ne vous lassez pas de m'entendre! et je ferai de tendres vœux pour que votre pudeur ne redoute rien des faunes ou des satyres. Ô Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, aimant de mon cœur, étoile brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux où ton absence me réduit! Et toi, mon fidele écuyer, toi, le compagnon de ma gloire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin de le raconter à celle qui cause mes maux.

Don Quichotte à ces paroles descend de cheval, ôte la bride et la selle à Rossinante; et le frappant de la main sur la croupe: Reçois, dit-il, cette liberté dont ton maître ne jouit pas: je ne retiens plus ton ardeur, coursier aussi doux que terrible, toi qui portes écrit sur ton

front que tu surpasses en légèreté et le renommé Frontin et l'Hippogriffe d'Astolphe.

Si mon pauvre âne étoit encore à moi, interrompit alors Sancho, j'aurois, en lui ôtant son bât, d'assez belles choses à lui dire; quoique dans le fait il n'eût rien à voir à ceci, puisque celui qui fut son maître n'est pas amoureux, que je sache. Mais au surplus, seigneur chevalier de la triste figure, si vous êtes fou tout de bon, et que vous vouliez que je parte, Rossinante pourroit fort bien suppléer au défaut de mon âne : j'irois et reviendrois plus vîte, car je suis fort mauvais piéton. Je ne m'y oppose point, répondit don Quichotte ; je desire seulement que tu ne te mettes en route que dans trois jours, afin que tu puisses voir et raconter à Dulcinée toutes les folies que je sais faire quand je m'y mets. — Oh! monsieur, j'en ai assez vu. — Tu n'y es pas, mon pauvre ami. Je vais d'abord déchirer mes vête-

ments, jeter çà et là mes armes, me précipiter la tête la premiere sur les rochers, ensuite....... — Prenez-y garde; je vois ici tel rocher qui finira sur-le-champ votre pénitence. Écoutez: s'il est absolument nécessaire que vous fassiez de pareilles culbutes, je serois d'avis que ce fût dans l'eau, ou sur du sable doux comme coton; et rapportez-vous-en à moi pour dire ensuite à madame que c'étoit contre des rochers plus durs que du diamant. — Non, Sancho; les lois de la chevalerie ne permettent point ces mensonges. — Oh bien! je me les permets: et croyez-moi, monsieur; imaginez que les trois jours sont passés; écrivez promptement à madame, sans oublier la lettre-de-change des trois ânons que vous m'avez promis: donnez-moi le tout; je cours ventre à terre au Toboso, je parle à madame Dulcinée; je lui raconte des merveilles de votre pénitence, je vous la rends plus souple qu'un gant, et je reviens, léger

comme un oiseau, tirer votre seigneurie de son purgatoire. — Je n'ai point ici de papier; mais je vais écrire ma lettre sur les tablettes de Cardénio. Tu la feras transcrire au premier village par le maître d'école ou le sacristain. Peu importe qu'elle soit d'une autre main que la mienne: d'abord, autant qu'il m'en souvient, Dulcinée ne sait pas lire, ensuite je puis te répondre qu'elle ne connoît point mon écriture. Depuis douze ans qu'elle m'est plus chere que la lumiere des cieux, je ne l'ai pas vue quatre fois, et j'ose assurer que de ces quatre fois elle ne s'est pas apperçue une seule que je l'aie regardée, tant est sévere la retenue dans laquelle l'ont élevée Laurent Corchuelo son pere et sa mere Aldonza Nogalès. — Comment! que dites-vous donc, monsieur? Quoi! madame Dulcinée est Aldonza Laurenzo, la fille de Laurent Corchuelo? — Oui, sans doute. — Oh! je la connois, je la connois parfaitement. Diable! c'est un fier brin de

fille, qui vous jette une barre aussi bien que le plus fort garçon du village. Vive Dieu ! c'est une gaillarde qui a de la barbe, et qui pourroit faire le coup de poing avec tous les chevaliers errants de la terre. Je me souviens que, certain jour, elle monta au haut du clocher pour appeler des ouvriers de son pere qui travailloient à demi-lieue de là; ils entendirent sa voix comme s'ils avoient été à une toise. Jarnibleu ! quels soufflets elle donne quand on veut jouer avec elle ! Il me tarde déja d'être en route; je serai charmé de la revoir. Je la trouverai sûrement un peu noire, car elle est toujours au soleil. Mais que j'étois donc imbécille ! j'imaginois que cette madame Dulcinée étoit une grande princesse dont vous étiez amoureux, et qui méritoit de voir à ses pieds le Biscayen, les galériens, tous les autres que vous avez vaincus. Pardi ! monsieur, s'ils y ont été, ils ont dû trouver Aldonza Laurenzo teillant du chanvre ou battant du blé: cela doit leur

avoir paru drôle, et je crois qu'elle en a bien ri.

Sancho, reprit don Quichotte d'une voix calme mais sévere, je vous ai déja dit une grande vérité que vous perdez trop souvent de vue, c'est que vous êtes un sot excessivement babillard. Quand on se mêle, comme vous, de faire le raisonneur, on devroit savoir que deux choses seules méritent de nous de l'amour, la sagesse et la beauté. Dulcinée les possede au plus haut degré. Qu'importent sa naissance et son rang? Je la respecte, je la chéris autant que si elle étoit la premiere princesse du monde. D'ailleurs pensez-vous que les Amarillis, les Silvies, les Galatées, que nos poëtes se plaisent à célébrer, existent telles qu'on nous les peint? Non, sans doute. Il est très permis à notre imagination de se former un modele idéal, de l'embellir de tous les attraits, de toutes les perfections réunies, soit pour le donner en exemple, soit pour nous exciter à

aimer ce qui est véritablement aimable. Voilà ce qu'est pour moi Dulcinée; voilà ce que certains petits esprits auront peut-être de la peine à comprendre; mais on se passe de leur suffrage. — Vous avez raison, monsieur; et je conviens, du fond de mon cœur, que près de vous je ne suis qu'un âne. Hélas! mon Dieu! en prononçant ce nom je ne puis m'empêcher de soupirer, et de songer que j'ai perdu mon fidele compagnon, que votre bonté daigna me promettre de remplacer par trois autres.

Don Quichotte, sans lui répondre, s'éloigna de quelques pas, tira les tablettes de Cardénio, et fit sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer afin qu'il l'apprît par cœur. N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parceque je suis sûr qu'elle est bonne. La voici, reprit don Quichotte:

« Haute et souveraine dame,

« Celui qui languit loin de vous, celui « dont le cœur, profondément blessé, « souffre et chérit ses souffrances, vous « souhaite, douce Dulcinée, le repos « qu'il a perdu. Si votre beauté me dé- « daigne, si votre fierté me rebute, je « succomberai, malgré ma constance, « sous le poids de mes douleurs. Mon « fidele écuyer Sancho vous rendra « compte, ennemie adorée, de l'affreux « état où je suis réduit. Mes tristes jours « sont à vous; un mot peut les conser- « ver, un mot aussi peut les finir. Com- « mandez, il me sera doux de satisfaire « votre cruauté.

« Le vôtre jusqu'à la mort,

« Chev. de la triste figure. »

Par la vie de mon pere! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Mardi! monsieur, comme vous savez dire tout ce que vous voulez! et

comme vous avez bien encadré là-dedans *Votre chevalier de la triste figure!* Vous êtes un diable pour l'esprit. Ah ça, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre-de-change des trois ânons, et signez-la d'une maniere moins gentille, mais plus claire. Don Quichotte écrivit aussitôt :

« Madame ma niece, vous paierez « comptant, par cette premiere de chan-« ge, à mon écuyer Sancho Pança, va-« leur reçue de lui, trois ânons de cinq « que j'ai laissés sous votre garde; les-« quels vous seront alloués dans vos « comptes, en me représentant la quit-« tance dudit Sancho.

« Fait au milieu des montagnes de la « Sierra Morena, ce 22 août de la pré-« sente année. »

C'est à merveille, dit Sancho; mettez là votre pataraphe, et je vais seller Rossinante. Attends, attends, reprit don Quichotte, je desire qu'au moins tu me

voies tout nud ; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies, dont tu pourras parler comme témoin. — Oh! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nud! je serois sûr de me mettre à pleurer ; et j'ai déja tant pleuré mon âne que mes pauvres yeux n'y pourroient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plutôt de retour : et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable ; car si madame Dulcinée s'avisoit de faire la revêche, je jure Dieu que je lui apprendrois à vivre à bons coups de pieds dans le ventre. Pardi ! oui, je souffrirois qu'un fameux chevalier errant prît la peine de devenir fou pour une.... Suffit ; je conseille à madame Dulcinée de marcher droit. Je suis bon, mais il ne faut pas trop m'échauffer les oreilles ; je mets alors mon vin à douze, fût-il certain que je n'en vendrai pas..... Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour ? — Ne t'en inquiete point,

Sancho ; l'herbe de ces prés , les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture; j'espere même ne rien manger du tout, ce qui seroit encore mieux. Je suis plus occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts ; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu semeras sur ta route jusqu'à l'entrée des montagnes; elles te guideront quand tu reviendras.

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître; et, montant sur Rossinante, dont notre chevalier lui recommanda de prendre les plus grands soins, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avoit pas fait cent pas qu'il revint précipitamment: Vous aviez raison, dit-il; je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques unes de vos folies, pour les affirmer par serment, en sûreté de conscience... Don Quichotte, qui ne demandoit pas mieux, se déshabilla dans

l'instant, ôta jusqu'à ses caleçons, ne garda que sa chemise, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas. Sancho n'en voulut pas voir davantage; il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vîte son chemin.

CHAPITRE XXVI.

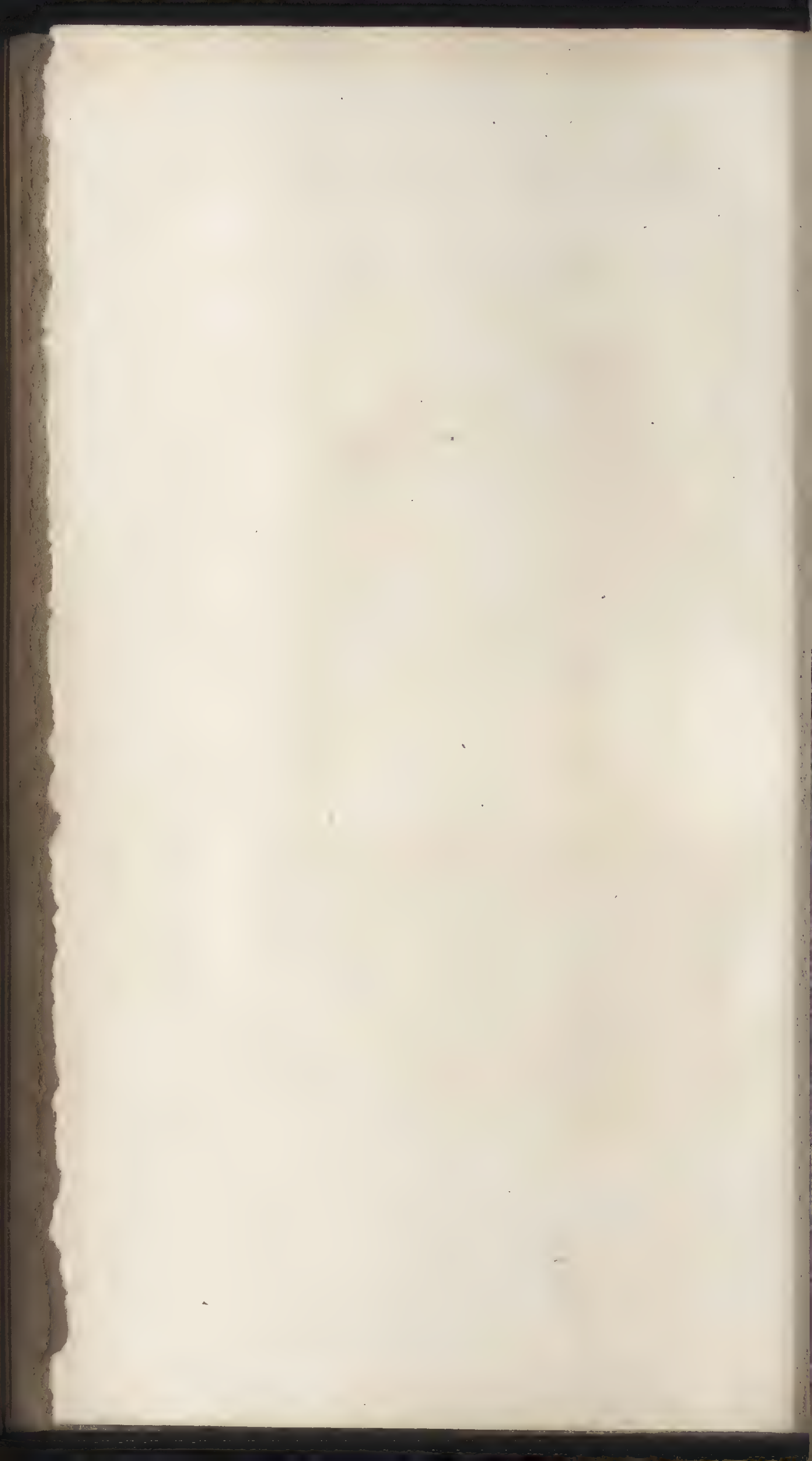
Finesses d'amour du galant don Quichotte dans la Sierra Morena.

Le chevalier de la triste figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche. Là il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassoit. Examinons bien, disoit-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux, comme Roland, ou fou triste, comme Amadis. Ces deux modeles sont également beaux à suivre; mais ce Roland, qui, dans le fait, n'avoit pas un si



Ne garda que sa chemise et fit ensuite deux sauts en l'air et deux culbutes la tête en bas.

Lefebvre Inv. *L.M. Halbou Sculp.*



grand mérite à être vaillant, puisqu'il étoit invulnérable, devint tout-à-coup furieux parcequ'Angélique, oubliant sa gloire, rendit le jeune Médor possesseur de ses attraits. Si j'imite Roland, j'offense Dulcinée, je donne un prétexte aux méchants de soupçonner sa pudeur: eh! le ciel sait combien elle est sévere! Amadis, qui valoit au moins Roland, se retira sur la roche pauvre pour y pleurer pendant plusieurs années, uniquement parcequ'Oriane l'avoit banni de sa présence. Il n'y a rien là qui ne soit honnête, décent, honorable pour tous les deux. Vive, vive le grand Amadis! Revenez dans ma mémoire, actions sublimes et touchantes de ce phénix des chevaliers! c'est lui que don Quichotte imitera.

Il descendit alors du rocher, reprit une partie de ses vêtements; et, se rappelant que la priere occupoit souvent Amadis, il se fit, avec des glands enfilés, une espece de rosaire qu'il disoit

avèc dévotion. Le reste du temps il se promenoit dans le pré, s'entretenoit avec ses pensées, faisoit des vers qu'il écrivoit sur les hêtres ou sur le sable du ruisseau. La plupart de ces vers ont été perdus ; cependant on a recueilli les suivants :

Arbres touffus, qui, dans les airs,
Balancez mollement vos verdoyants feuillages,
Prés émaillés de fleurs, silencieux ombrages,
Rochers escarpés et déserts,
Plaignez ma triste destinée.
Sois attentif, fidele écho,
Et répete avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Ma gloire n'a pu la fléchir ;
J'ai su domter le monde, et n'ai pas su lui plaire :
Malgré tous mes exploits, ma brillante carriere
Dans les pleurs ici va finir.
Avant qu'elle soit terminée,
Suspends ton cours, charmant ruisseau,
Et murmure avec moi le nom de Dulcinée
Du Toboso.

Don Quichotte se crut obligé de mettre à la fin de toutes ses stances cet admirable refrain *du Toboso*, afin qu'il n'y eût point d'équivoque, et que l'on entendît bien que les vers étoient pour Dulcinée.

Tandis qu'il célébroit ainsi sa dame, qu'il confioit sa douleur aux sylvains, aux nymphes des bois, et qu'il se nourrissoit d'herbes sauvages, Sancho poursuivoit son chemin. Si malheureusement ce voyage avoit été de trois semaines, comme il ne fut que de trois jours, le fidele écuyer risquoit de ne pas retrouver son maître en vie : mais, vingt-quatre heures après l'avoir quitté, Sancho arriva pour dîner à la fatale hôtellerie où l'on s'étoit amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'apperçut, il lui prit un frisson : cependant, comme il avoit faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte, et ne sachant s'il devoit entrer. A l'instant même il en sortit deux hommes, dont l'un dit à l'au-

tre : Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança, celui que la gouvernante nous a dit avoir suivi notre aventurier? C'est lui-même, répond l'ecclésiastique, et je reconnois le cheval de don Quichotte.

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étoient eux, s'approcherent de notre voyageur. Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître? Monsieur, répondit l'écuyer, qui les reconnut aussi, mon maître est dans un certain lieu, occupé de certaines choses fort importantes, et que, sur les yeux de ma tête, j'ai promis de ne point révéler. Oh! s'écria le barbier, si monsieur Sancho fait tant le discret, nous serons persuadés qu'il a volé le seigneur don Quichotte et qu'il lui a pris jusqu'à son cheval que voilà. Monsieur, monsieur, répliqua l'écuyer, ne soyez pas si léger dans vos jugements et dans vos propos: je n'ai jamais volé personne, et je souhaite que tout le monde en puisse dire

autant. Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, pour laquelle il se meurt d'amour. Maître Nicolas et le curé, surpris de cette nouvelle folie, demanderent à voir cette lettre. Sancho leur dit qu'elle étoit sur des tablettes, et que son maître lui avoit ordonné de la faire transcrire au premier village. Le curé s'offrit pour la copier. Sancho descendit alors de cheval, et mit la main dans son sein pour en tirer les tablettes, qu'il n'avoit garde d'y trouver, puisqu'il les avoit oubliées. Inquiet, troublé, pâle de frayeur, Sancho tourne, retourne ses poches, se tâte par tout le corps; et, prenant ensuite sa barbe à deux mains, s'en arrache la moitié, se donne cinq ou six soufflets, et s'égratigne le visage. Qu'avez-vous donc? s'écria le curé. Ce que j'ai? répondit-il: ah! malheureux que je suis! je

viens de perdre en un moment trois superbes ânons, dont chacun valoit une métairie. Comment! répliqua le barbier, ces ânons étoient dans vos poches? — Sans doute, puisqu'ils étoient dans une lettre-de-change, signée de mon maître, portant l'ordre à sa niece de me donner trois ânons de quatre ou cinq qu'il a chez lui; cette lettre-de-change, avec l'épître pour madame Dulcinée, étoit dans les tablettes que j'ai perdues.

Le curé consola Sancho, et lui promit qu'en retrouvant don Quichotte il lui feroit renouveler la lettre-de-change. Le bon écuyer, un peu rassuré, dit alors qu'il regrettoit peu l'épître à madame Dulcinée, parcequ'il la savoit presque par cœur. Le barbier le pria de la répéter afin qu'ils pussent la mettre au net. Alors Sancho, se grattant la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda la terre, le ciel, se mangea la moitié d'un ongle, et finit par dire: Le diable s'en mêle; car je ne peux me rappeler que du

commencement de la lettre, où il y avoit *haute et souterraine dame.* Vous voulez dire *souveraine*, reprit le barbier. — Oui, c'étoit *souveraine*, je m'en souviens. Ensuite il disoit : *Celui dont le cœur est blessé vous souhaite, ennemie adorée, l'affreux état où il est réduit.* Il y avoit après cela *des tristes jours*, et puis *un seul mot ;* et, après *le seul mot*, cela finissoit par *votre, jusqu'à la mort, Chevalier de la triste figure.* Voilà toute la lettre à-peu-près.

Le barbier et le curé féliciterent Sancho sur son heureuse mémoire, et lui firent répéter deux ou trois fois cette lettre afin de la copier. Sancho la répéta de deux ou trois façons différentes, et raconta dans un grand détail tout ce qui lui étoit arrivé avec son maître, sans pourtant juger à propos de dire qu'il avoit été berné dans cette même hôtellerie, où il refusa d'entrer. Il ajouta qu'aussitôt après son ambassade à madame Dulcinée, son maître étoit décidé à s'al-

ler faire empereur quelque part; que, quant à lui, son parti étoit pris, dès qu'il seroit veuf, ce qui ne pouvoit manquer d'être prochain, d'épouser une demoiselle de l'impératrice, qui lui porteroit en dot un bon duché en terre ferme, parcequ'il étoit revenu des isles et qu'il ne s'en soucioit plus. Sancho disoit tout cela d'un si beau sang-froid, d'un ton si tranquille, en essuyant de temps en temps les égratignures qu'il s'étoit faites, que le curé et le barbier jugerent fort inutile d'essayer de lui parler raison, et le regarderent au moins comme aussi fou que son maître.

Je vous fais d'avance mon compliment, reprit le curé; car je vois bien qu'avant peu le seigneur don Quichotte sera roi, ou tout au moins archevêque: alors.... Archevêque! interrompit l'écuyer, il ne m'en a point parlé; mais si cette fantaisie alloit lui prendre, dites-moi ce que les archevêques errants ont coutume de donner à leurs écuyers. —

Ordinairement ils les font jouir de quelque bénéfice simple, d'une bonne cure, ou de quelque chapelle, qui leur rapporte beaucoup, sans compter le casuel. — Diable! j'aimerois assez un bénéfice; mais, pour le posséder, il faut n'être pas marié, et savoir au moins servir la messe. Me voilà joli garçon, moi qui ai une femme, et qui ne sais rien! Oh! messieurs, je vous demande en grace de détourner mon maître de ce projet, et de l'engager à se faire tout bonnement empereur. Le barbier et le curé lui promirent d'en parler à don Quichotte; mais, ajouterent-ils, nous devons nous occuper à présent de le tirer de son désert: nous réfléchirons là-dessus à table; venez avec nous dans l'auberge. Non, répondit Sancho en détournant la tête; si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là: je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon dîner, avec un peu d'orge pour Rossinante. On ne le pressa

pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé, pendant ce temps, imaginoit un moyen, qui devoit réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudroit; c'étoit de s'habiller en demoiselle errante, en se couvrant le visage d'un voile; de déguiser maître Nicolas en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros, en lui demandant un don. Après que ce don seroit accordé, la demoiselle affligée devoit le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prieroit de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette maniere on étoit certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaieroit de guérir son inconcevable folie.

CHAPITRE XXVII.

Grands évènements dignes d'être racontés.

Maître Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coëffe ; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisoit de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenoit à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisements ; et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure

que Sancho prenoit tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidoit le curé à s'habiller en demoiselle, l'affubloit d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et d'un corset de velours verd, galonné de satin blanc, qui sembloient avoir été faits depuis le regne du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coëffe; il mit seulement un petit bonnet de toile piquée avec lequel il couchoit, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voiloit le visage, et par-dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servoit de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la maniere des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme, et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendoit en dehors,

ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présenterent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ces déserts pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda sur-tout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra Morena. Ils arriverent le même soir à l'entrée des montagnes, où ils passerent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentoit : il lui sembloit qu'il étoit peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont sa gravité seroit moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il seroit près d'arriver, il fit un paquet de

la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route; et Sancho, qui les guidoit, leur raconta l'aventure de Cardénio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquoient le chemin. On fit halte pour tenir conseil : il fut décidé que Sancho iroit en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée; qu'il lui diroit que cette dame n'avoit pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savoit pas écrire; mais qu'elle ordonnoit à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir instruire le curé des projets de son maître, et laissa ses deux compagnons dans une prairie ombragée de grands arbres et arrosée d'un ruisseau.

C'étoit au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte. Le curé et

le barbier, assis à l'ombre sur le bord de l'eau, attendoient paisiblement le retour du fidele écuyer; lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantoit avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais la romance qu'on va lire:

Triste ramier de la montagne,
Quel malheur a pu te ravir
Ta douce et fidele compagne?
Tu ne l'as plus, tu veux mourir.
Que notre douleur nous rassemble:
J'ai ton cœur, hélas! et ton sort;
Approche, nous dirons ensemble:
Je suis seul, et je vis encor!

Abandonnant les verds bocages,
Dans les déserts tu viens gémir;
Sur la pointe des rocs sauvages
Tu répetes: Je veux mourir.
Dès long-temps le mal qui me presse
Me fait ici chercher la mort;
Comme toi je me plains sans cesse
D'être seul et de vivre encor.

Tu fuis, ramier; ma triste plainte
Te lasse au lieu de t'attendrir:
Solitaire dans cette enceinte
Tu voulois te plaindre et mourir.
Demain, quand le jour viendra luire,
Vers ces lieux reprends ton essor;
J'espere ne plus te redire,
Je suis seul, et je vis encor.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentoient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancerent vers une colline d'où venoient ces doux accents. A peine avoient-ils fait quelques pas qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avoit dépeint en racontant l'aventure de Cardénio. Cet homme les apperçut; et, sans s'échapper, sans montrer aucune colere, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardénio dont il savoit déja l'his-

toire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il étoit instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvoit offrir. Cardénio jouissoit alors de sa raison. Surpris d'entendre, au milieu de ces déserts, un langage aussi touchant, il répondit avec politesse: Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, messieurs; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé: je le suis, je le sais bien; ma foible raison ne me luit que dans de courts intervalles. J'apprends alors, avec une douleur vive, que souvent j'ai fait du mal: j'en verse des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile: je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrois servir. Hélas! je

n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable : je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit.

Nos voyageurs, qui ne demandoient pas mieux, accepterent son offre avec reconnoissance, et s'assirent près de Cardénio, qui recommença son histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avoit dite à don Quichotte, lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine Madasime. Cette fois il n'y eut point d'interruption ; et Cardénio raconta que Lucinde lui avoit envoyé, dans le volume d'Amadis de Gaule, le billet suivant :

LUCINDE A CARDÉNIO.

« Chaque jour je découvre en vous de

« nouvelles qualités qui m'imposent l'o-
« bligation de vous aimer davantage.
« Comme je desire vivement de remplir
« cette obligation dans toute son éten-
« due, je vous prie d'en parler à mon
« pere. Il vous estime, il me chérit: vous
« réglerez sûrement ensemble comment
« je peux acquitter toutes les dettes de
« mon cœur. »

Je montrai ce billet à don Fernand, ajouta Cardénio; je lui confiai que je n'osois prier mon pere de demander la main de Lucinde, parceque je savois qu'il étoit décidé à ne point me marier avant que le duc Richard se fût expliqué sur ce qu'il vouloit faire pour moi. Don Fernand me répondit qu'il se chargeoit de parler à mon pere, de le déterminer à cet hymen, d'applanir toutes les difficultés. Traître, perfide, homme sans honneur! tu méditois déja ma perte quand je t'ouvrois mon ame avec confiance! Que t'avois-je fait, cruel? je t'aimois, je

t'estimois ; j'étois si loin de soupçonner que le jeune, l'heureux Fernand, à qui ses richesses, son rang, ses qualités personnelles, rendoient si facile le choix d'une épouse parmi cent beautés qui briguoient sa main, oublieroit la vertu, la pudeur, la bonne foi, pour enlever à son ami le seul bien qu'il eût au monde ! Mais de quoi vais-je me plaindre ? la fatalité de mon sort forçoit don Fernand à ce crime affreux.

Le perfide, pour venir à bout de ses coupables projets, commença par m'éloigner. Il me pria d'aller chez son frere chercher de l'argent dont il avoit besoin. Il m'assura que pendant ce temps il agiroit auprès de mon pere. Je le crus, je l'embrassai avec des larmes de reconnoissance. Le soir même j'allai voir Lucinde, à qui je rendis compte des promesses et des bontés de Fernand. Elle n'en douta pas plus que moi, regarda notre hymen comme certain, me pressa de revenir bientôt. Je ne sais pourquoi

cependant une profonde tristesse, des pressentiments douloureux, se mêlerent à cet entretien. Jamais jusques-là nos conversations n'avoient été troublées par le moindre nuage; jamais aucun reproche, aucune jalousie, aucune inquiétude n'avoit altéré le bonheur suprême dont je jouissois en la voyant. Je ne lui parlois que de sa beauté, de son esprit, de ses vertus adorables : elle me louoit aussi; et l'amour, qui donnoit seul et recevoit ces éloges, les exagéroit souvent, sans les rendre dangereux pour l'orgueil. Nous nous racontions, nous nous répétions mille choses de peu d'importance, que nous écoutions avec délices, parceque nous nous les disions. Dans ce dernier entretien nous ne pûmes, hélas! que pleurer. Je laissai Lucinde presque évanouie, je me retirai plein d'effroi.

Je partis le lendemain; j'arrivai chez le frere de Fernand, à qui je remis une lettre. Il me reçut avec amitié; mais il me retint plusieurs jours : il exigea même

de moi que je ne parusse point devant son pere, sous prétexte qu'il avoit besoin de précautions pour envoyer à son frere l'argent qu'il lui demandoit. J'obéis quoiqu'avec répugnance. J'attendis quatre jours entiers; et j'étois sur le point de retourner près de Lucinde, quand un homme à pied, haletant, se présenta tout-à-coup à moi, et se pressa de me raconter que passant par hasard dans une rue, vers le midi, une très belle femme l'avoit appelé par sa fenêtre, et lui avoit dit en sanglotant: Mon frere, si vous êtes chrétien, je vous demande, au nom de Dieu, de porter sur-le-champ, le plus vîte que vous pourrez, ce billet à son adresse. A ces mots, ajoute-t-il, elle m'a jeté ce papier, et un mouchoir, où j'ai trouvé cent réaux, avec cette bague d'or. Je n'ai eu que le temps de répondre que j'allois faire ce qu'elle desiroit. Elle a fermé la fenêtre; et moi, plus touché de ses larmes que de ses présents, je me suis

mis aussitôt en route, et j'ai fait en seize heures dix-huit lieues.

J'ouvris la lettre précipitamment; elle contenoit ces mots :

« Don Fernand, selon sa promesse, a « fait parler à mon pere, mais pour lui- « même et non pour vous. Il a demandé « ma main. Mon pere, ébloui par cette « alliance, a donné sa parole à Fer- « nand. Je dois l'épouser demain en se- « cret, dans notre maison, devant les « seuls témoins nécessaires. Vous pou- « vez comprendre ce que je souffre. J'ai « pris mon parti cependant; il vous prou- « vera si je sais aimer. »

Je demeurai tremblant à cette lecture; mes jambes ne pouvoient me soutenir. Bientôt la fureur me rendit et mon courage et mes forces. Je montai sur une mule, je revolai vers Lucinde; mais je n'arrivai qu'à la nuit. Je courus à la fe-

nêtre de ma maîtresse: heureusement je l'y trouvai. Cardénio, me dit-elle, je n'ai qu'un instant; écoutez-moi bien. Me voilà déja parée pour la noce. Le traître Fernand, mon pere, et les témoins, m'attendent dans la salle prochaine. Voici la derniere réponse que votre amante compte leur faire. Alors elle me fit voir un poignard, et disparut comme un éclair.

Troublé par ces derniers mots auxquels je ne pus répondre, au désespoir, hors de moi, j'allai droit à la porte de la maison de Lucinde: elle étoit ouverte; j'entrai. Personne ne m'apperçut au milieu du tumulte qui régnoit dans la maison. Je parvins jusqu'à la salle où l'on attendoit les nouveaux époux. Là je me mis dans une embrasure, presque caché tout entier par deux rideaux de tapisserie. La salle, très éclairée, étoit pleine de domestiques. Don Fernand entra le premier, suivi d'un cousin germain de Lucinde, qu'il avoit choisi pour témoin. Je

n'avois point d'armes, je contins ma rage. Un moment après, je vis paroître Lucinde, accompagnée de sa mere et de deux de ses femmes: elle étoit couverte de pierreries, et portoit une robe blanche mêlée de couleur de chair. Pardonnez-moi ces détails, tout étoit important pour moi, tout m'est présent; ma mémoire fait à-la-fois mon supplice et ma consolation.

Le curé de la paroisse ne tarda pas à venir. Il joignit les mains des époux, et dit à Lucinde, selon l'usage: Acceptez-vous pour mari le seigneur don Fernand que voilà? Alors j'avançai la tête, et j'attendis, sans respirer, la réponse de Lucinde. Ah! Lucinde! Lucinde! qui l'auroit pensé? après ce qu'elle m'avoit dit, après les serments qu'elle m'avoit faits, après la certitude où elle étoit que mon repos, mon bonheur, ma vie, alloient dépendre d'un mot!.... Malheureux que je suis! et j'ose me plaindre, moi qui fus assez lâche, assez vil pour ne pas me

montrer alors, pour ne pas m'écrier: Lucinde, tu ne peux disposer de toi, tu m'appartiens, nous sommes l'un à l'autre; les nœuds les plus saints nous unissent: on te commande un parjure; tu vas prononcer l'arrêt de ma mort; conserve-moi le jour, Lucinde, en t'épargnant un horrible crime!... Et je ne l'ai pas fait, et je ne m'élançai pas sur Fernand, et je ne l'étouffai pas dans mes bras!... Non, les maux que je souffre ne sont pas assez grands; non, j'en ai mérité davantage.

Le prêtre attendoit la réponse de Lucinde, qui, pâle, tremblante, la tête penchée, garda long-temps le silence. Sa mere alors se baissa vers elle, me déroba son visage; et j'entendis, je crus entendre ce *oui* fatal qui me donnoit la mort. Je demeurai immobile de surprise, d'effroi, de douleur, doutant encore si c'étoit bien Lucinde dont j'avois entendu la voix. Je n'en doutai plus quand je vis Fernand mettre à son doigt l'anneau de

l'épouse. Au moment même Lucinde évanouie tomba dans les bras de ses femmes. On l'emporta; sa mere, Fernand, la suivirent ; et moi, dont les yeux couverts d'un nuage ne distinguoient, n'appercevoient plus rien , je sortis en poussant des cris , sans m'embarrasser d'être reconnu, sans savoir où porter mes pas, sans me sentir même cette soif de vengeance qui naguere me dévoroit. J'ai toujours pensé que dès ce moment ma raison s'étoit altérée. Je me rappelle confusément que je courus reprendre ma mule et que je sortis de la ville. Je marchai toute la nuit. Le seul sentiment qui m'occupoit, et dont je me souviens parce-qu'il m'occupe encore, c'est que Lucinde étoit infidele, c'est que Lucinde m'avoit trahi pour ce Fernand, cet indigne Fernand, dont le rang et les richesses avoient ébloui Lucinde. Cependant mon cœur l'excusoit encore. Je me rappelois sa timidité , sa douceur , son obéissance craintive pour les auteurs de ses jours.

La douce habitude de la trouver parfaite l'emportoit sur mon ressentiment, et j'aimois mieux m'en prendre à mon sort que de rien reprocher à Lucinde. En proie à ces tristes idées, je précipitois ma course. J'arrivai, sans m'arrêter, jusqu'au milieu de ces montagnes, où ma mule tomba morte. Moi-même, épuisé de faim, de fatigue, de souffrances, je m'étendis au pied d'une roche, résolu de ne plus me relever. J'ignore combien de temps j'y demeurai, j'ignore tout ce qui m'arriva; je sais seulement qu'en revenant à moi je me vis entouré de pâtres qui sûrement m'avoient secouru. Je n'avois plus faim, j'étois paisible, et j'appris avec douleur que j'avois maltraité ces bonnes gens. Ils ne m'en nourrissent pas moins; ils ont soin de mettre du pain dans les endroits où je dois passer: je me nourris de ce pain; quand j'ai mangé, je suis mieux; je cause alors avec les chevriers; ils me disent que je les maltraite

encore, et je pleure de repentir d'offenser malgré moi mes bienfaiteurs.

Telle est ma misérable vie : je passe les nuits dans le creux d'un arbre, j'erre pendant tout le jour : je répete, je chante, je crie le nom de Lucinde, sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher. Épargnez-vous des conseils qui me seroient inutiles; je ne puis jamais guérir, puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux pas l'oublier. J'aime mes maux, j'aime mes souffrances. Elle les prévoyoit bien quand elle m'a manqué de foi; elle étoit bien sûre que je deviendrois le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu; eh bien! je le suis, je me plais à l'être, je le serai jusqu'à la mort.

Ainsi parla Cardénio. Le curé, touché jusqu'au fond du cœur, alloit s'efforcer de le consoler, lorsqu'une voix douce et tendre, qui se plaignoit non loin d'eux, attira son attention.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelle et surprenante aventure.

O combien nous devons aimer ce brave et galant don Quichotte, qui, malgré les revers, malgré les obstacles qu'il rencontroit à chaque pas, poursuivit toujours le noble dessein de ressusciter la chevalerie! Il est cause que, dans le triste siecle où nous vivons, nous avons du moins encore quelques instants de plaisir en lisant son agréable histoire, en y trouvant des épisodes qui ne sont pas moins intéressants que les grandes actions du héros. Nous admirons ses hauts faits d'armes, Sancho quelquefois nous fait rire; mais nous aimons à nous attendrir avec l'amant de Lucinde: et, pour en revenir à lui, je vous dirai, mon cher lecteur, que cette voix qu'entendit le curé s'exprimoit de cette maniere:

Dieu tout-puissant, m'avez-vous enfin exaucée? puis-je espérer de trouver ici les seuls biens que mon cœur desire, la solitude et un tombeau? Ah! je ne me plaindrois plus si, dans ces tristes déserts, je pouvois dérober ma vie à ces hommes cruels, pervers, dont la plus douce jouissance est de voir les larmes qu'ils font couler.

Le curé, surpris de ces accents, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils sembloient partir. Ils n'avoient pas fait vingt pas, qu'ils apperçurent sous un frêne un jeune paysan, qui se lavoit les pieds dans un ruisseau, et dont la tête baissée leur déroboit le visage. Ils s'approcherent avec précaution, se cacherent derriere une roche, et remarquerent l'extrême blancheur des jambes de ce jeune homme. Son habillement, fort grossier, étoit composé d'une espece de veste de drap gris, serrée par une ceinture, d'un pantalon, et d'un bonnet d'étoffe. Après s'être lavé les pieds

il tira de son bonnet un linge dont il les essuya. Ce mouvement fit voir aux voyageurs la beauté de son visage. Ils en demeurerent frappés; et Cardénio dit à voix basse : Je n'ai rien vu de plus beau sous le ciel ; cependant ce n'est point Lucinde.

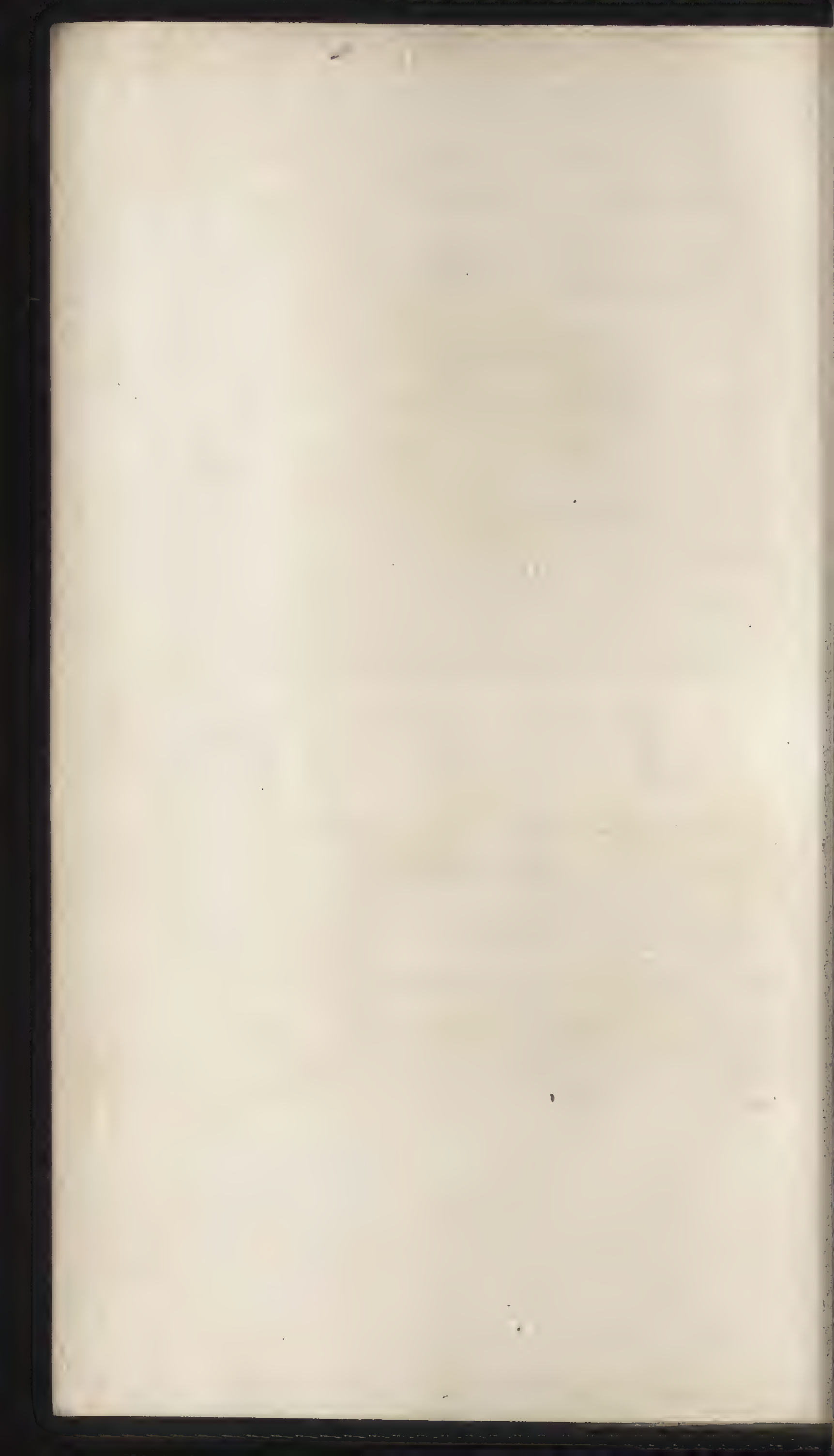
Le jeune homme, qui se croyoit seul, ôta tout-à-fait son bonnet, secoua deux fois la tête; et son immense chevelure, descendant aussitôt sur ses épaules, le couvrit presque tout entier. Nos voyageurs ne douterent plus que ce ne fût une femme. Ils la regarderent quelques instants démêler avec ses mains ses longs cheveux; mais, à un bruit léger qu'ils firent, elle sépara cette chevelure pour jeter sur eux un regard d'effroi. Dès qu'elle les apperçut, elle se leva précipitamment, saisit un petit paquet de hardes, et, sans songer à ses souliers, elle fuit nu-tête, nu-pieds, avec toutes les marques d'une vive frayeur. Elle tomba bientôt sur les cailloux tranchants. Déja

TOM. 1. CHAPITRE XXVIII. PAG. 330.



Pour démêler ses beaux cheveux dont elle fut toute couverte, elle n'employa que ses doigts.

Lefebvre inv. Coiny Sculp.



le curé l'avoit jointe. Rassurez-vous, madame, lui dit-il, nous sommes loin d'être vos ennemis. Le hasard seul nous a conduits dans ces montagnes. Vos cheveux nous ont découvert ce que vous avez sans doute un puissant intérêt à cacher; soyez sûre que votre secret sera respecté par nous : mais pardonnez au desir que nous aurions de vous être utiles.

La jeune personne troublée regardoit le curé sans répondre. Celui-ci, par d'autres discours, cherchoit à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura, baissa vers la terre ses yeux pleins de larmes, et dit avec un soupir : Puisque mes cheveux m'ont trahie, puisque cette solitude n'a pu me cacher aux humains, je n'essaierai point de feindre; ma bouche n'a pas l'habitude du mensonge, et votre cœur me semble avoir l'habitude de la pitié. Oui, j'ai voulu me cacher, j'ai voulu déguiser mon sexe; je rougis de tous les soupçons que ce déguisement doit faire

naître: vous m'en épargnerez quelques uns quand je vous aurai tout dit.

Ces paroles furent prononcées avec tant de grace et de modestie, que le curé, ses deux compagnons, se sentirent autant de respect que d'intérêt pour cette belle personne. Elle s'éloigna de quelques pas, acheva de s'habiller, rassembla sur sa tête ses longs cheveux, et, revenant avec confiance s'asseoir auprès du curé, commença ainsi son histoire:

Il est un bourg dans l'Andalousie qui donne le titre de duc à un grand d'Espagne. Mon pere habite dans ce bourg; il est laboureur, et fort riche. Cette immense richesse n'a rien fait pour mon bonheur; le seul défaut de naissance a causé toutes mes peines. Ce n'est pas que j'aie à rougir d'être la fille d'un laboureur; notre race antique et pure fut de tout temps respectée. Nous sommes de vieux chrétiens, honorés de nos freres et chéris des pauvres, dont notre fortune

fut toujours le patrimoine. Mes parents étoient moins fiers de ces avantages que de m'avoir pour leur fille: j'étois leur unique enfant, leur héritiere, l'espoir, l'appui de leur vieillesse, l'objet sur lequel se réunissoient et leurs complaisances et leurs affections. Je méritois alors tant d'amour, j'aimois si bien les auteurs de ma vie! j'étois sans cesse occupée de leur bonheur, de leurs plaisirs; je n'existois que pour eux: aussi leur confiance en moi n'avoit point de bornes; je réglois tout dans la maison; les domestiques ne répondoient qu'à moi; les ouvriers, les moissonneurs, étoient payés par mes mains, la vente des récoltes, les soins du ménage, les bienfaits, les charités à répandre, tout étoit en mon pouvoir; et mes bons parents approuvoient toujours ce que leur fille avoit fait. Mes heureuses journées étoient remplies; s'il me restoit quelques instants, je les donnois à la broderie, à la lecture, à la musique, que j'aimois parcequ'elle adoucit

l'ame et qu'elle délasse l'esprit. Telle étoit l'innocente vie que je menois chez mes parents ; ma reconnoissance pour eux, et non pas ma vanité, vous en raconte les détails.

Tant de soins, et sur-tout mon goût, me retenoient toujours à la maison : je ne connoissois que nos domestiques ; je ne sortois que pour aller à la messe avec ma mere, avec les femmes qui me servoient ; et j'étois si fort enveloppée dans ma mante que je ne voyois de la terre que l'endroit où je mettois le pied. Je n'échappai point cependant aux yeux d'un des fils de ce duc dont mon pere étoit vassal : j'eus le malheur de plaire à ce jeune homme, qui s'appelle don Fernand.

A ce nom Cardénio tressaillit, et fit paroître une si grande altération que le curé et le barbier craignirent un accès de fureur. Cardénio se contint ; une sueur froide coula de son front ; il appuya sa tête sur sa main, et se mit à considérer

plus attentivement encore celle qui continuoit son récit sans s'appercevoir de son émotion.

Je ne vous redirai point tous les moyens qu'employa Fernand pour m'instruire de son amour ; il suborna mes domestiques ; il rechercha, combla mes parents de politesses, d'amitiés, multiplia les sérénades sous mes fenêtres, et m'écrivit une foule de billets qu'il avoit l'art de me faire parvenir. Loin d'être séduite par ces soins, je regardai don Fernand comme un ennemi dangereux qui ne vouloit que m'avilir, et je redoublai d'efforts pour échapper à ses poursuites. Je dois pourtant avouer à ma honte que mon secret orgueil étoit flatté de me voir ainsi distinguée par un homme comme Fernand : il étoit aimable et bien fait. Déja coupable de l'avoir remarqué, heureusement j'étois défendue par mon amour pour la vertu, par les conseils de mes parents. Ma fille, me disoit mon pere, je ne m'en remets qu'à toi seule du

soin sacré de ton honneur, qui m'est plus cher que la vie; je laisse à juger à toi-même s'il est possible que tu deviennes l'épouse de don Fernand. Prends garde, prends garde, ma fille; la moindre démarche hasardée, un seul instant d'oubli, d'imprudence, peuvent te perdre à jamais : peut-être ferois-tu bien, pour te mettre à l'abri des pieges dont cet homme va t'environner, de te marier tout-à-l'heure. Tu peux choisir un époux à ton gré; il n'est personne dans ce pays qui ne fût honoré de ton choix, et je bénirois le jour où je donnerois ma fortune entiere pour assurer le repos de ma fille.

Je me croyois sûre de moi; je remerciai mon pere, et j'espérai que don Fernand finiroit par m'oublier; mais mon silence et ma froideur rendirent sa passion plus violente. Il fut instruit que mes parents s'occupoient de me chercher un époux; cette nouvelle enflamma davantage son caractere impétueux; il réso-

lut dès ce moment de ne plus rien ménager.

Une nuit, seule dans ma chambre, avec la fille qui me servoit, après m'être bien assurée que toutes mes portes étoient fermées, j'allois me livrer au sommeil, lorsque tout-à-coup paroît devant moi don Fernand, don Fernand lui-même. Immobile, muette d'effroi, je le regardai sans pouvoir parler. Le perfide tombe à mes genoux, et, par des paroles flatteuses, par des larmes qui sembloient sinceres, il cherche à me faire excuser son audace. J'étois jeune, crédule, sans expérience; je me sentis touchée de ses pleurs: mais reprenant bientôt mes esprits, je lui répondis d'une voix ferme:

Seigneur, vous me connoissez mal si vous pensez que le danger où je me trouve puisse affoiblir ma résistance: je ne redoute point vos indignes transports, la mort sauroit m'en délivrer. Je suis fille d'un de vos vassaux, mais je ne

suis pas votre esclave. Votre noblesse et votre rang n'ont aucuns droits sur mon honneur : mon ame, fiere, indépendante, sera toujours au-dessus de vous, sur-tout lorsqu'une action infâme vous avilira comme en ce moment. Épargnez-vous donc ces promesses, ces pleurs, ces serments inutiles; mon cœur n'appartiendra jamais qu'à l'époux que j'aurai choisi... Ce nom d'époux, reprit-il alors, est l'unique bien où j'aspire ; je ne suis venu dans ces lieux que pour vous presser d'accepter ma main. Oui, je jure devant le dieu du ciel, devant l'image de sa mere que je vois ici, je vous engage ma foi de n'avoir jamais d'autre épouse que ma chere Dorothée.

A ce nom de Dorothée, Cardénio fit encore un mouvement ; et n'étant plus maître de son transport : Madame, dit-il d'une voix émue, vous vous appelez Dorothée ? J'ai entendu parler d'une Dorothée qui doit être bien malheureuse. Continuez, je vous prie ; je pourrai vous dire

à mon tour des choses qui vous étonneront. Dorothée, fixant ses yeux sur Cardénio, considéra quelques instants ses habits déchirés, ses cheveux en désordre, et parut inquiete de ses paroles; mais elle reprit son récit:

Surprise et touchée du serment solemnel que me faisoit don Fernand, je lui représentai les obstacles qui s'opposoient à son dessein, les chagrins qu'il se préparoit, la colere du duc son pere: je le suppliai de ne point se laisser aveugler par une passion, par un peu de beauté, qui ne l'excuseroient jamais à d'autres yeux que les siens. Je finis par le conjurer, par le sentiment même qu'il me témoignoit, de me laisser en paix couler ma vie dans l'état pour lequel j'étois née, dans le bonheur obscur qui me convenoit, et dont on ne jouit qu'avec ses égaux.

Mes raisons, mes prieres, furent inutiles; il combattit les unes, repoussa les autres, renouvela ses serments. Mon

lâche cœur étoit séduit; ce cœur me disoit en secret que je n'étois pas la premiere que l'amour eût élevée au faîte de la grandeur; que don Fernand n'étoit pas le seul qu'on eût vu faire un mariage inégal; qu'il étoit peut-être dangereux pour moi de réduire au désespoir un jeune homme emporté, violent, qui, sortant de ma chambre au milieu de la nuit, pouvoit me perdre de réputation, et me laisseroit l'éternel repentir de n'avoir pas profité de son dernier moment de vertu. Les promesses, les instances, les larmes de don Fernand, peut-être même sa grace, et l'amour extrême qu'il me témoignoit, donnerent du poids à ces coupables réflexions. J'appelai la fille qui me servoit; je voulus qu'elle fût témoin de la foi d'époux que me donnoit Fernand. Le traître me la confirma, pria le ciel de l'accabler de toutes ses malédictions si jamais il pouvoit l'oublier, invoqua les noms les plus saints, les plus révérés de la religion, et finit

par me persuader de la sincérité de ses promesses.

Don Fernand sortit avant le jour, aidé par cette même fille qui l'avoit introduit dans ma chambre. Il me laissa une riche bague, comme le gage de sa foi, comme l'anneau de son épouse, et me fit consentir à ce qu'il revînt me voir en secret jusqu'au moment où il seroit libre de déclarer notre mariage. La nuit suivante il revint : ce fut la derniere fois. J'eus beau le chercher avec soin aux promenades, à l'église ; un mois tout entier s'écoula sans que j'entendisse parler de Fernand. Jugez de mes craintes, de mes remords, de mes efforts douloureux pour déguiser à mon pere le chagrin qui me consumoit. Ma santé s'altéra ; j'allois succomber, lorsqu'une nouvelle imprévue vint mettre le comble à mon infortune.

Il se répandit que Fernand s'étoit marié, depuis quelques jours, dans une ville peu éloignée, avec une jeune de-

moiselle aussi noble, aussi riche, que belle, et qui s'appeloit Lucinde.

A cet endroit Cardénio fronça les sourcils, se mordit les levres, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer sans dire un seul mot.

On ajoutoit, continua Dorothée, que des évènements extraordinaires avoient troublé cet hymen. Ce bruit, qui devoit me donner la mort, m'anima d'une ardente colere. Je ne respirai plus que la vengeance; je pris l'habit d'un de nos bergers, et, munie de beaucoup d'argent, portant avec moi mes vêtements de femme, je partis seule, dans la nuit, et j'allai droit à la ville où Fernand s'étoit marié. Je ne voulois que le voir, lui reprocher son crime, et mourir devant lui. J'arrivai le surlendemain. Mon premier soin fut de m'informer de la maison de Lucinde. On m'instruisit aussitôt de tout ce qui venoit de se passer. Il étoit public dans la ville qu'à l'instant même du mariage, Lucinde n'avoit pas

voulu prononcer le *oui* fatal, que sa mere l'avoit dit pour elle, et que Lucinde évanouie...

O ciel! ô ciel! s'écrie alors Cardénio en se levant avec transport, répétez, répétez ces paroles : C'étoit la mere de Lucinde...? Qui prononça le *oui* pour sa fille, reprit Dorothée surprise; Lucinde étoit tombée sans sentiment. En la rappelant à la vie, don Fernand trouva dans son sein un écrit signé, par lequel elle déclaroit qu'elle étoit l'épouse de Cardénio, jeune cavalier de cette même ville, et qu'elle préféroit la mort au parjure qu'on exigeoit d'elle. Un poignard étoit avec cet écrit. Le violent Fernand l'eut à peine vu qu'il se saisit du poignard et voulut percer le cœur de Lucinde. On arrêta ce furieux, qui sur-le-champ sortit de la ville. Le lendemain Lucinde disparut. Ses parents au désespoir la faisoient chercher partout, et versoient des larmes ameres sur la violence qu'ils se reprochoient.

Ces nouvelles me rendirent un peu d'espoir. Don Fernand étoit encore libre, il pouvoit revenir à moi. J'ignorois dans quels lieux il étoit allé, mais j'étois décidée à courir sur ses traces, lorsque j'entendis un crieur public annoncer une récompense pour celui qui me découvriroit, et me rameneroit chez mes parents. Mon âge, ma figure, mon déguisement, tout étoit dépeint dans l'annonce. Un mortel effroi s'empara de mon cœur. Comment reparoître devant mon pere? comment soutenir ses justes reproches? Hélas! il m'auroit pardonné, mais je serois morte à ses pieds de honte et de repentir. Sans savoir où je portois mes pas, je sortis de la ville à l'heure même; je gagnai ces tristes déserts, ne voulant, n'espérant plus rien que de me cacher à tous les yeux. Depuis plusieurs mois que je suis ici, j'ai servi comme berger un paysan de ces montagnes. Il a découvert mon sexe, et je me suis vue l'objet de ses infâmes desirs. J'ai fui; je

suis arrivée jusques dans cette solitude, où, sans secours, sans nourriture, j'espérois ne pas attendre long-temps cette mort que je demande, que je cherche, qui seule peut finir mes peines, et ensevelir avec moi la mémoire de mes malheurs, de ma faute, et de mes remords.

CHAPITRE XXIX.

Comment l'on vint à bout de finir l'austere pénitence de notre chevalier.

A peine Dorothée avoit achevé de parler, que Cardénio lui prenant la main: Madame, dit-il, quoi! c'est vous qui êtes la fille du riche Clénard? Comment se fait-il, lui répondit-elle, que vous sachiez le nom de mon pere? —C'est que je suis ce malheureux à qui Lucinde avoit donné sa foi; je suis ce Cardénio que les crimes de don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. Regardez-moi, Doro-

thée ; j'ai tout perdu comme vous ; j'ai perdu de plus la raison; mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Vos malheurs, votre présence, le desir de vous être utile, me rendent un peu de courage. Lucinde ne m'a point trahi; elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardénio; les serments les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame ; allons ensemble chercher ce perfide; et je vous jure, par l'honneur, de le forcer à vous tenir parole, ou d'expirer sous ses coups.

A ce discours, le premier mouvement de Dorothée fut de se précipiter aux pieds de Cardénio, qui se hâta de la relever, et confirma sa promesse. Le curé les engagea tous deux à venir dans sa maison: là, dit-il, je me chargerai de prévenir les parents de Dorothée, de faire sa paix avec eux; ensuite j'irai, s'il le faut, trouver moi-même don Fernand, lui rappeler se devoirs; et j'espere que, sans ex-

poser vos jours, nous le ramenerons à la vertu.

Les deux infortunés lui rendirent graces, et se déciderent à ne pas le quitter. Maître Nicolas offrit ses services, et finit par les instruire du motif de leur voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte, du vif desir qu'ils avoient de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie. Tout ce qu'il en dit intéressa Dorothée et Cardénio. Celui-ci se rappeloit confusément d'avoir eu quelque querelle avec le chevalier de la Manche. Dans le même instant on entendit la voix de Sancho, qui, de retour de son message, et ne trouvant pas le curé au lieu désigné pour le rendez-vous, crioit de toutes ses forces. Le barbier courut au-devant de lui. Où êtes-vous donc ? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié: il est en chemise, maigre, jaune, blême, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. J'ai eu

beau lui répéter qu'elle lui commandoit de revenir au Toboso, mon maître m'a répondu que certainement il ne reparoîtroit point devant elle avant d'avoir fait quelque action éclatante qui pût lui mériter sa grace. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement; car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur.

Tandis que maître Nicolas rassuroit Sancho, le curé contoit à Dorothée ce qu'il avoit imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Elle avoit avec elle ses habits de femme, elle connoissoit fort bien le style des livres de chevalerie, et d'ailleurs elle étoit charmée de faire quelque chose qui fût agréable au curé. Celui-ci accepta son offre. Dorothée alla s'habiller, et revint bientôt parée d'un riche corset, d'une jupe brodée, et d'une mante de soie verte. Quelques bijoux, quelques pierres précieuses qui brilloient à ses oreilles et à

son cou, rehaussoient tellement sa beauté, son air, sa grace naturelle, que Cardénio lui-même en fut plus indigné contre Fernand. Mais celui qui l'admira le plus, et qui la trouvoit le mieux à son gré, ce fut Sancho. Il la considéroit de tous ses yeux, et s'en vint demander au curé qui étoit cette belle dame pour laquelle il se sentoit beaucoup de goût. Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritiere en ligne directe du grand royaume de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher, et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée; ce n'est que cela, mon frere Sancho. J'en suis bien aise, répondit l'écuyer; je vous réponds qu'elle n'aura pas perdu son voyage: mon maître lui assommera son coquin de géant, pourvu que ce ne soit pas un fantôme; car nous ne brillons pas contre les fantômes. Mais ensuite, monsieur le curé,

je vous serai fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame, dont je ne sais pas encore le nom. —Elle s'appelle la princesse Micomicona, parcequ'elle est du royaume de Micomicon. — Ah! j'entends : en Guinée c'est comme chez nous, où l'on prend le nom de son village. Mais n'importe, monsieur le curé; songez aux épousailles, je vous prie, et baclez-nous cela le plutôt possible : j'ai des raisons pour être pressé.

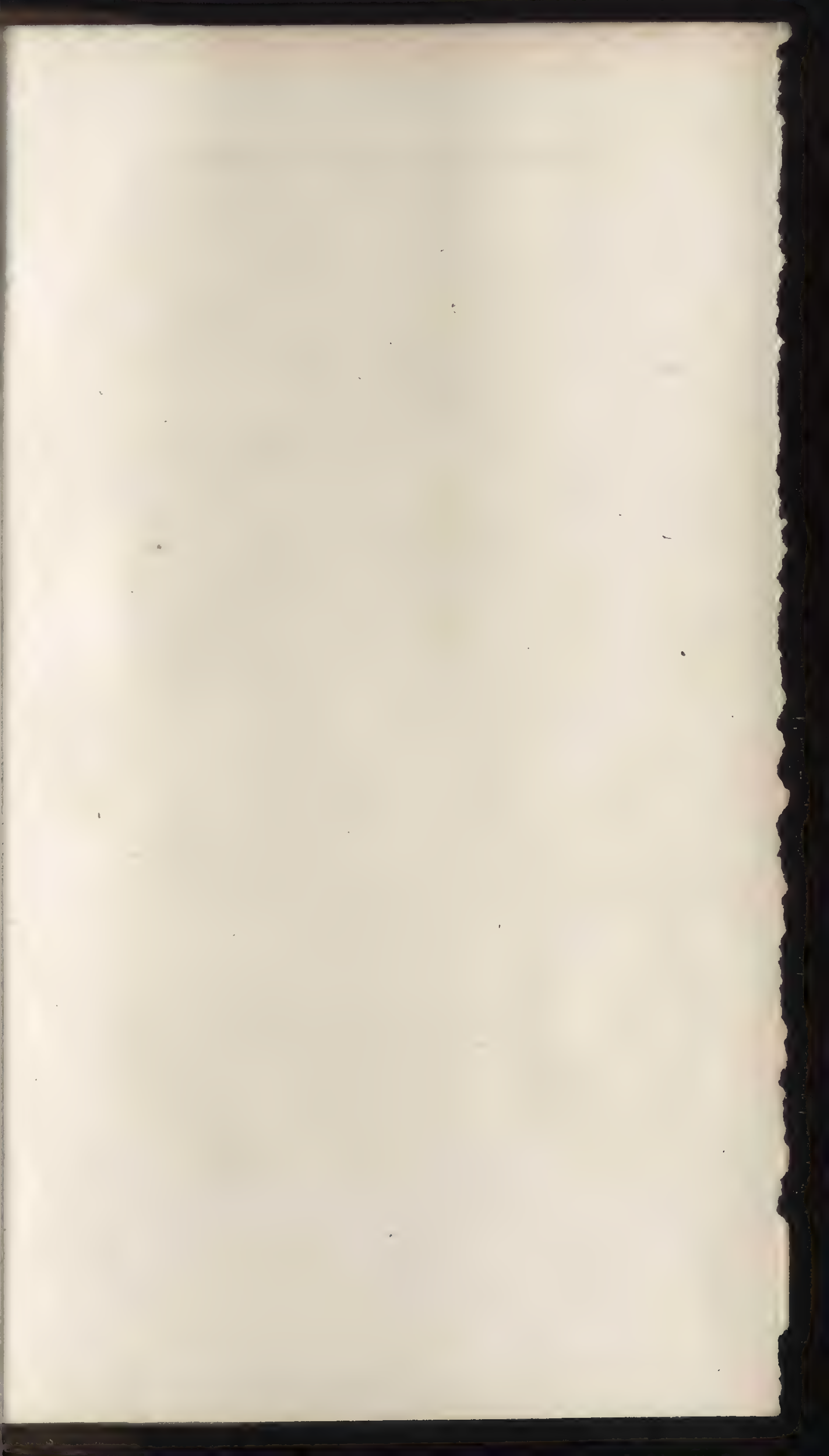
Pendant cette conversation, Dorothée étoit montée sur la mule du curé; maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'étoit plus nécessaire, et qui vouloit rester avec Cardénio, dit à Sancho de guider la princesse, et lui recommanda sur toutes choses de ne point parler de lui ni du barbier, en l'assurant que, s'il n'étoit discret, son maître ne deviendroit point empereur. Sancho promit le silence, et l'on se mit en chemin.

Au bout de trois quarts de lieue ils apperçurent, au milieu des rocs, don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée en le voyant fit doubler le pas à son palefroi. Dès qu'elle fut près du chevalier, le barbier barbu descendit, et prit dans ses bras la princesse, qui sur-le-champ courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever: Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation, qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie ait daigné m'accorder un don. J'ose lui répondre d'avance que cette faveur, que je viens chercher des extrémités de la terre, ne pourra qu'ajouter encore à votre gloire immortelle. Très belle dame, lui dit don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne soyez debout. —Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je

n'aie obtenu ce que je demande. — Eh bien, madame, je vous l'octroie, pourvu cependant que vous n'exigiez rien qui soit contraire aux intérêts de mon roi, de ma patrie, et de celle qui regne sur ce tendre cœur.

Sancho, que ce long prologue impatientoit, vint doucement dire à l'oreille de son maître: Accordez-lui son don, croyez moi; je sais ce que c'est, monsieur: il ne s'agit que d'un gredin de géant qu'il faut tuer; et cette belle dame est la princesse Micomicona, héritiere du grand empire de Micomicon, qui est dans l'Éthiopie de la Guinée. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, je sais ce que me prescrivent ma conscience et ma profession. Daignez vous lever, madame; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit alors Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez





Il donne l'ordre à Sancho de lui porter ses armes et de seller rossinante

Lefebvre Inv. *L M Halbou Sculp*

par-tout où je voudrai vous conduire, et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée d'un traître qui, contre toutes les lois, a usurpé mes états. — Madame, je confirme mon don; bannissez la sombre tristesse qui semble obscurcir vos attraits, rappelez votre courage; et soyez sûre que dans peu ce bras, si terrible aux méchants, vous rétablira sur le trône de vos antiques et nobles aïeux. Et partons à l'heure même: un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais.

La princesse voulut alors baiser les mains de son chevalier: don Quichotte étoit trop poli pour le souffrir; il l'embrassa de bonne grace, donna l'ordre à Sancho de lui porter ses armes et de seller Rossinante. Sancho courut détacher les armes qui étoient pendues au tronc d'un chêne. Notre héros s'en revêtit, et voulut se mettre en route sur-le-champ. Le barbier, toujours à genoux, n'osoit ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal

attachée, ne vînt tout-à-coup à tomber. Dès qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider Dorothée à remonter sur sa mule, et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchoit à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne. Cependant il se consoloit par l'espoir que cette fois son maître ne pouvoit manquer d'être empereur de Micomicon, et de lui donner un petit royaume. La seule chose qui lui déplaisoit, c'est que ses vassaux devoient être des negres. Au bout du compte, disoit-il en lui-même, j'ai toujours un moyen facile de tirer parti de messieurs mes sujets : je vous les ferai charier en Espagne, où je les vendrai à beaux deniers comptants. Ce seroit bien le diable si je ne trouvois pas marchand pour une trentaine de mille : je ne ferai point de crédit, et j'acheterai une bonne charge qui me donnera de quoi vivre à l'aise. Ah! par ma foi, vous ne me connoissez pas, mes chers vassaux;

vous y passerez tous, grands et petits; et fussiez-vous plus noirs que Lucifer, je saurai bien faire de vous du bon argent blanc.

Tandis que Sancho soulageoit par ces consolantes réflexions son chagrin d'aller à pied, Cardénio et le curé, cachés derriere des halliers, voyoient venir nos voyageurs, et ne savoient comment les joindre. Le curé, qui avoit l'esprit inventif, coupa sur-le-champ avec ses ciseaux la barbe de Cardénio, lui donna son habit, son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement qu'il n'étoit plus reconnoissable. Demeuré lui-même en simple gilet, il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand chemin; et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortoit des montagnes. En appercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise, s'arrêta, le considéra quelque temps; et tout-à-coup s'avança vers lui,

les bras ouverts, en s'écriant : Je ne me trompe point, c'est vous, mon brave compatriote, don Quichotte de la Manche, l'appui, le défenseur des opprimés, le miroir de la chevalerie, la fleur, la gloire des héros errants ! Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnoître, et voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval. Non, seigneur, dit le curé, que votre grandeur demeure sur la selle, c'est là qu'elle travaille pour la renommée. Si le respect que vous témoignez pour ma qualité d'ecclésiastique engage quelqu'un de votre honorable compagnie à me recevoir en croupe, je me trouverai trop heureux de suivre ainsi votre seigneurie. A ces mots maître Nicolas, sans attendre qu'on le lui dît, quitta promptement sa mule et vint l'offrir à monsieur le curé, qui l'accepta.

On continua de marcher. Don Quichotte voulut savoir comment monsieur le licencié se trouvoit sur cette route,

seul, sans valet, sans monture, et dans ce léger équipage. Par un évènement assez triste, répondit l'ecclésiastique : j'allois à Séville avec ce jeune homme que vous voyez, en montrant Cardénio : le motif de mon voyage étoit de recevoir une assez forte somme qu'un de mes parents m'envoie des Indes. Hier, à quelques lieues d'ici, nous fûmes attaqués par quatre voleurs, qui nous ont laissés dans ce bel état. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on nous a dit que ces voleurs étoient de certains galériens délivrés de leur chaîne par un homme terrible, dont la vaillance vint à bout de les remettre en liberté malgré les gardes qui les conduisoient. Vous sentez comme moi, seigneur don Quichotte, que cet homme-là sûrement étoit échappé de la maison des fous, ou bien un brigand lui-même, puisqu'il employoit sa valeur à défendre, à protéger le crime, à remettre les loups au milieu des brebis, à violer

à-la-fois les lois, la justice, et l'humanité : c'est à ce héros, si utile aux coupe-jarrets du royaume, que nous devons le plaisir de vous voir.

Don Quichotte pendant ce discours changeoit de couleur, se mordoit les levres, et n'osoit répondre. Sancho, qui marchoit près de lui, se mit à crier : Monsieur le curé, ce ne fut pas ma faute si mon maître mit en liberté ces gens-là : je l'avois bien averti que c'étoient tous des coquins. Sot que vous êtes, reprit don Quichotte, ne vous ai-je pas déja dit qu'il est impossible aux chevaliers errants de connoître précisément le plus ou moins de mérite des malheureux qu'ils secourent. Je rencontre des gens enchaînés, je commence par briser leurs fers, voilà mon devoir : le reste ne me regarde point; et ceux qui le trouvent mauvais, excepté monsieur le licencié, dont j'honore le caractere, n'ont qu'à parler, je les défie. En prononçant ces

paroles il s'affermit sur les étriers, et mit sa lance en arrêt.

Seigneur chevalier, lui dit Dorothée, daignez vous rappeler le don que votre bonté m'accorda : vous ne pouvez entreprendre aucune aventure que vous ne m'ayez vengée. Calmez ce généreux courroux : si monsieur le licencié s'étoit douté que votre bras invincible avoit délivré ces galériens, soyez sûr qu'il n'eût pas proféré les paroles indiscretes qui lui sont échappées. Je me serois plutôt coupé la langue, interrompit le curé. N'en parlons plus, madame, reprit don Quichotte ; vous avez tout pouvoir sur moi, et je sais tenir mes serments : mais j'ose supplier votre altesse de m'instruire de ses malheurs, de m'apprendre de quels ennemis mon épée doit la délivrer. Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit Dorothée, et je suis prête à vous satisfaire.

Alors le curé, le barbier, Cardénio,

Sancho lui-même, qui de plus en plus s'intéressoit à la princesse, s'approcherent pour mieux entendre. Dorothée, après s'être arrangée sur sa selle, après s'être mouchée et avoir toussé avec une grace infinie, commença ce touchant récit.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

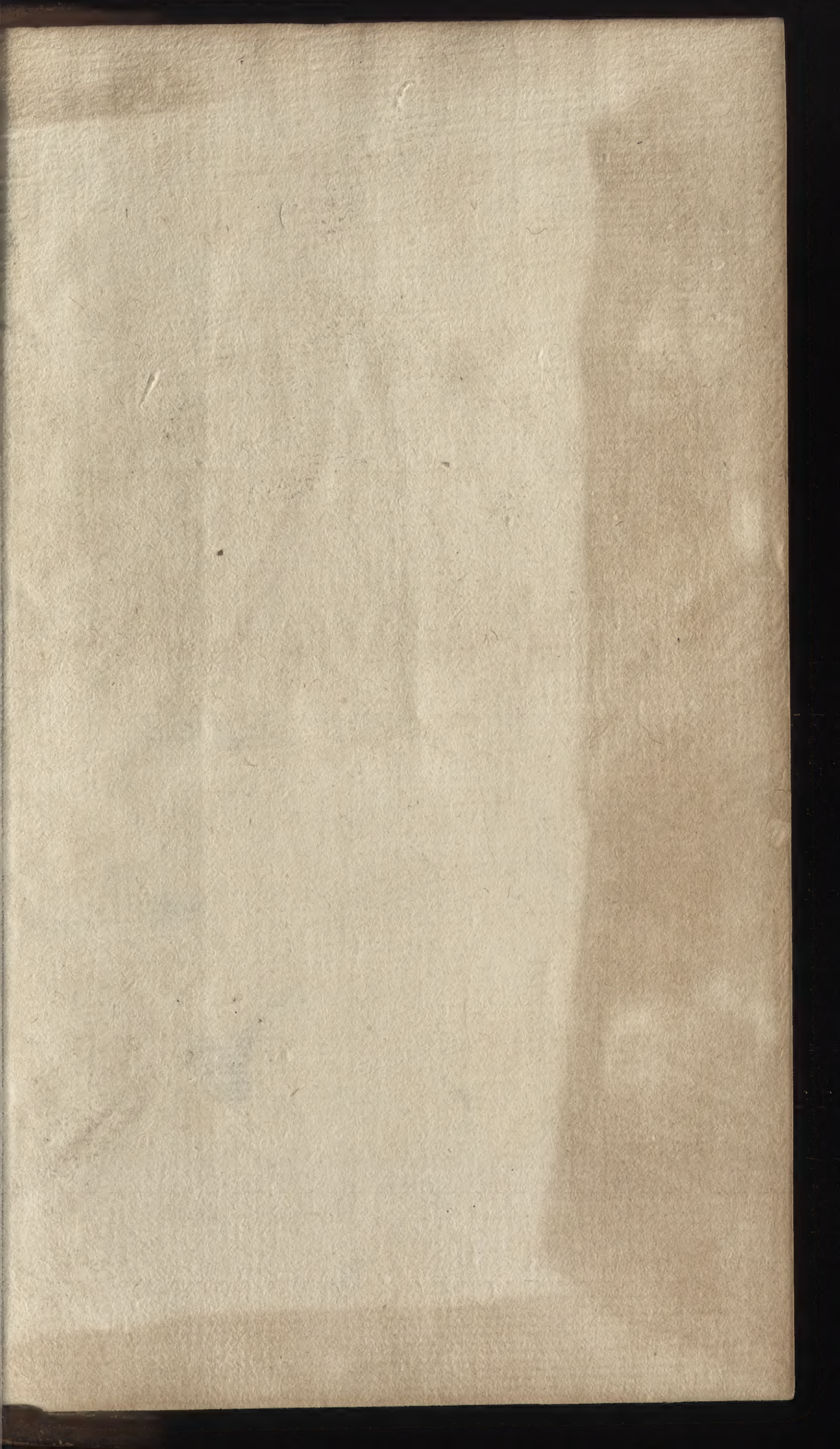
CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

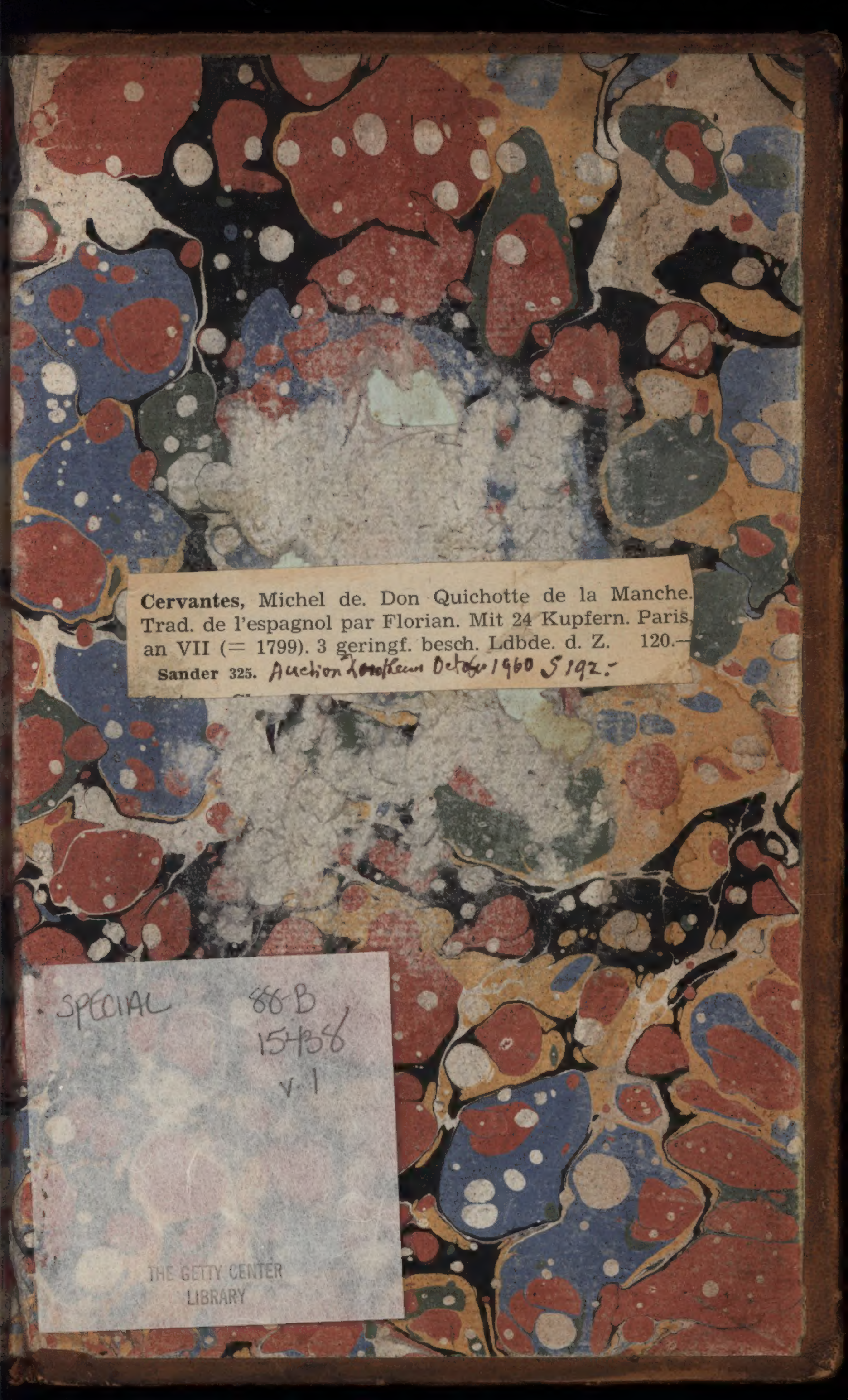
CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

FIN DE LA TABLE.






Cervantes, Michel de. Don Quichotte de la Manche. Trad. de l'espagnol par Florian. Mit 24 Kupfern. Paris, an VII (= 1799). 3 geringf. besch. Ldbde. d. Z. 120.—
Sander 325. Auction Dorotheum Oktober 1960 S 192.-
SPECIAL
88-B
15438
v. 1
THE GETTY CENTER
LIBRARY

